

NAVIGATION  
DE  
Vasque de Gamme

CHEF DE L'ARMÉE DU ROI DE PORTUGAL EN L'AN 1497

Écrite par un gentilhomme florentin qui se trouva de retour à Lisbonne  
avec ladite armée

PUBLIÉE PAR

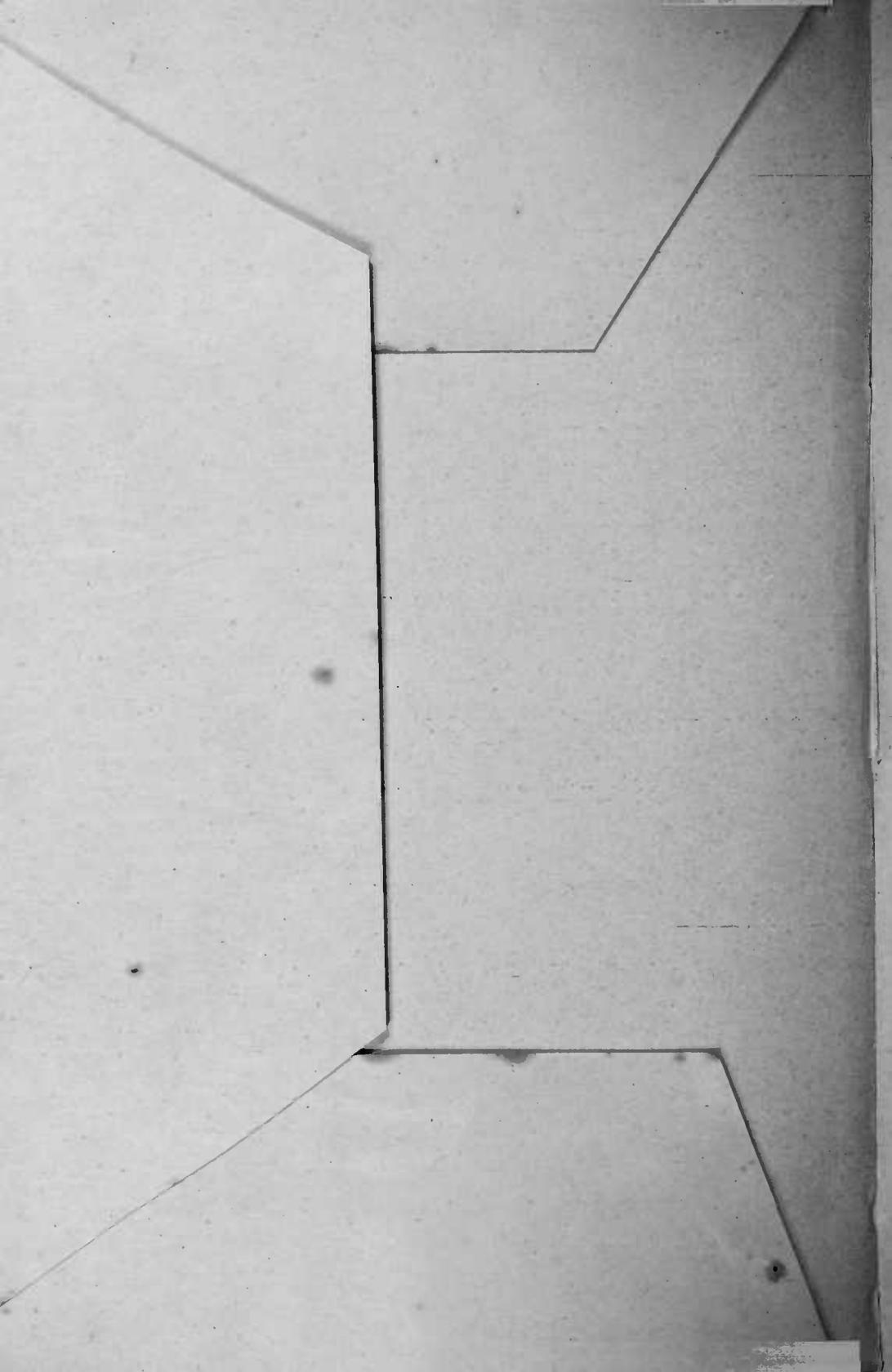
M. CHARLES SCHEFER

MEMBRE DE L'INSTITUT



PARIS  
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR  
28, RUE BONAPARTE

—  
1898



3/65

Le ne fay rien  
sans

**Gayeté**

*(Montaigne, Des livres)*

Ex Libris  
José Mindlin

BIBLIOTHÈQUE  
DE  
VOYAGES ANCIENS



CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.

NAVIGATION  
DE  
Vasque de Gamme

NAVIGATION  
DE  
Vasque de Gamme

CHEF DE L'ARMÉE DU ROI DE PORTUGAL EN L'AN 1497

Écrite par un gentilhomme florentin qui se trouva de retour à Lisbonne  
avec ladite armée \*

PUBLIÉE PAR

M. CHARLES SCHEFER

MEMBRE DE L'INSTITUT



PARIS  
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR  
28, RUE BONAPARTE

—  
1898

## CHARLES SCHEFER

---

Au moment même où la France allait célébrer avec le Portugal le centenaire de VASCO DA GAMA, le Comité français perdait son président : M. Charles SCHEFER. En terminant ce volume resté inachevé, qu'il me soit permis de saluer une mémoire vénérée.

\*  
\* \*

Charles Schefer fut un des plus grands orientalistes de notre siècle, aussi bien qu'un connaisseur de l'art oriental et un bibliophile éminent. Sa mort laisse un vide irréparable à l'École des langues orientales, et sera cruellement ressentie à la Société des bibliophiles

français<sup>1</sup> ainsi que dans tous les milieux où l'on aime le goût allié à la science.

Une simple grippe, d'apparence bénigne à ses débuts, transformée en pneumonie infectieuse, a terrassé le soir du 3 mars, dans sa soixante-dix-huitième année, ce robuste vieillard que, sept années auparavant, la même maladie avait épargné, grâce aux soins dévoués dont il était entouré.

Charles-Henri-Auguste Schefer est né à Paris le 16 novembre 1820 ; son père, originaire de Nassau, d'une famille noble dont une branche s'est établie au siècle dernier en Suède, était un de ces fonctionnaires qui, ayant suivi la fortune de Napoléon en France, se fixèrent dans notre pays. Il conserva, sous la Restauration, les fonctions qu'il occupait dans l'administration de la Liste civile sous l'Empire, et ses fils Charles et Jules furent élevés au lycée Louis-le-Grand. Les deux frères, d'ailleurs, devaient suivre une carrière dans les pays d'Orient, car Jules Schefer<sup>2</sup> est mort ministre plé-

1. S. A. R. la comtesse de Paris a été élue à sa place.

2. Eugène-Frédéric-Jules Schefer, né le 8 août 1830 ; licencié en droit ; attaché à la Direction des consulats, 17 juin 1853 ; élève-consul, 24 septembre 1856 ; à Alexandrie, 15 juillet 1857 ; consul de 2<sup>e</sup> classe à l'Assomption, 25 octobre 1862 ; à Trébizonde, 24 janvier 1863 ; chevalier de la Légion d'honneur, 9 août 1864 ; consul à Roustchouk, 27 mars 1867 ; chargé de la gestion de la chancellerie

nipotentiaire au Montenegro. Charles Schefer, après avoir suivi les cours de l'École des Jeunes de Langues, eut la bonne fortune de travailler avec Étienne Quatremère, le savant historien des Mongols de Perse et des sultans mamelouks d'Égypte ; il fut répétiteur à son École en 1843 (16 avril) et entra dans la carrière active comme drogman <sup>1</sup> à Beyrouth, puis successivement à Jérusalem (1844), Smyrne, Alexandrie et enfin Constantinople (1849). Il déploya dans ce poste la plus grande activité ; très aimé du sultan Abdul Medjid, je ne crois pas faire injure à la mémoire de notre ambas-

de l'ambassade de France à Constantinople, du 27 janvier 1870 au 28 octobre 1872 ; consul à Yassi, 30 août 1872 ; chargé de la gestion de l'Agence et Consulat général à Bucharest, du 18 avril 1873 au 11 septembre 1874 ; à Smyrne, du 10 juin 1875 au 10 novembre 1876 ; a repris la direction du poste de Yassi, le 16 janvier 1877 ; consul général, délégué de France auprès de l'administration provisoire de Bulgarie, 31 août 1878 ; consul général en Bulgarie, 21 décembre 1878 ; agent et consul général en Bulgarie, 3 juin 1879 ; officier de la Légion d'honneur, 12 juillet 1881 ; ministre plénipotentiaire de 2<sup>e</sup> classe, chargé d'affaires au Montenegro, 4 novembre 1883 ; ministre plénipotentiaire de 1<sup>re</sup> classe, 15 novembre 1885 ; admis à faire valoir ses droits à la retraite, 3 février 1886 ; † 27 juillet 1886.

1. Sans résidence fixe, 20 octobre 1843 ; drogman-chancelier à Jérusalem, 2 février 1844 ; second drogman à Smyrne, 12 décembre 1845 ; à Alexandrie, 19 décembre 1847 ; premier troisième drogman de l'ambassade de France à Constantinople, 22 mai 1849 ; deuxième second drogman à la même résidence, 4 novembre 1849 ; premier drogman de l'ambassade à Constantinople, 26 janvier 1854.

a.

sadeur près la Sublime Porte, M. Thouvenel, en disant que Schefer prit une part considérable dans les événements qui amenèrent la signature du traité de Paris, le 30 mars 1856. Rentré en France, le Département des Affaires étrangères<sup>1</sup> fit encore appel à l'activité de Schefer en l'envoyant en mission spéciale en Syrie, en août 1860, lors des atrocités commises par les Druses sur les Maronites ; il devait servir d'intermédiaire entre le commissaire extraordinaire du sultan, Fuad-Pacha, et le chef de notre corps expéditionnaire, le général de Beaufort ; M. Schefer arriva à Beyrouth le 30 août ; dans le courant de septembre, il se rendit à Damas, porteur du grand cordon de la Légion d'honneur destiné à Abd-el-Kader. Les insignes furent remis à l'Emir, le 21 septembre par notre Consul, M. Outrey, mort récemment (1898), en présence de M. Schefer ; puis, plus tard, dans la mer Rouge, il fut chargé de négocier l'achat d'une station navale sur la côte d'Afrique (avril à juin 1862) : c'est l'origine de notre colonie d'Obock. C'est aussi la fin de la carrière active de Schefer comme diplomate, quoiqu'il ait conservé les

1. Premier secrétaire interprète pour les langues orientales à Paris, 4 février 1857. — Chevalier de la Légion d'honneur, 3 mai 1852 ; officier, 14 octobre 1854 ; commandeur, 14 octobre 1862 ; officier de l'Instruction publique, 1872.

fonctions de premier secrétaire interprète pour les langues orientales au Département des Affaires étrangères jusqu'à sa retraite, à laquelle il fut admis à faire valoir ses droits comme ministre plénipotentiaire (10 mars 1882).

Au moment où la guerre de 1870 éclatait, Schefer voyageait sur la côte de Norvège, à bord du yacht du prince Napoléon, en compagnie de son illustre confrère, Ernest Renan ; cette guerre qu'il avait prévue ne l'étonna pas ; il rentra à Paris, et sans ostentation, comme Victor Duruy, il fit simplement son devoir de garde national.

Une longue préparation a permis à Schefer de suivre sa longue carrière scientifique ; il avait fait de fortes études classiques, et, jusqu'à la fin de sa vie, il pouvait réciter des fragments étendus de ces grands poètes : Horace et Virgile, qui ont formé le goût de nos pères. Je crois volontiers qu'il fut insensible aux tendances modernes, particulièrement en musique ; je me le rappelle, encore, se pâmant à l'idée d'entendre *Don Juan* à Vienne, et il avait conservé une tendresse pour ces opéras d'Halévy, d'Auber, d'Hérold qui avaient charmé son enfance. Sa génération fut aussi enthousiaste de la *Juive* et de la *Muette* que la nôtre de *Parsifal* et de l'*Anneau du Niebelung*.

Il ne me paraît pas avoir eu beaucoup de goût pour les sciences pures : son esprit était plutôt littéraire et artistique que scientifique ; il fut historien, géographe, érudit ; il n'aimait pas la philologie et ne se servait des langues que comme d'un instrument de travail et non comme objet du travail même. La mémoire et la culture encyclopédique étaient les traits caractéristiques de Schefer ; il n'eut aucune défaillance jusqu'à la fin de sa vie ; la mort lui fut clémente, laissant son cerveau intact : il ne disparut pas, comme le désirait Stendhal — suivant Mérimée — *repentinam inopinamque*, puisque les secours de la religion l'accompagnèrent jusqu'à sa dernière demeure.

La chaire de persan à l'École des langues orientales, occupée successivement depuis sa fondation par Langlès, Chézy et Étienne Quatremère, devint vacante à la mort de ce dernier (18 septembre 1857) : Schefer, nommé à sa place, par décret impérial du 23 novembre 1857, a occupé cette chaire jusqu'à sa mort, c'est-à-dire pendant près de quarante ans. Enfin, le 16 octobre 1867, Schefer était nommé Président de l'École des Langues orientales à la place de Reinaud. Si Langlès fut le vrai fondateur de l'École des Langues orientales, si Silvestre de Sacy jeta sur elle un éclat incomparable, Schefer lui a donné véritablement la vie : de bâtiments insuffisants

occupés par elle dans la Bibliothèque Nationale, il a fait transférer l'École dans les locaux du Génie maritime, 2, rue de Lille, qui depuis se sont transformés en un somptueux hôtel ; d'une bibliothèque de quelques centaines de volumes, il a fait, sans crédits spéciaux, une des plus belles collections du monde, sans contredit la plus riche en livres arabes : en vingt-cinq ans, une série de plus de quatre-vingts volumes publiés témoigne de l'activité féconde du directeur et du personnel enseignant de l'École et fait l'envie du monde savant étranger ; de nouveaux cours, annamite, russe, roumain, malgache, étaient créés : pour la première fois, l'histoire et la géographie de l'Orient musulman et de l'Extrême-Orient figuraient dans les programmes officiels.

Aussi, lorsqu'en 1895, on célébra le centenaire de la fondation de l'École des Langues orientales, Schefer pouvait-il être fier de son œuvre, symbolisée par une belle médaille de l'excellent graveur A. Borrel et un volume de Mémoires des professeurs de l'École. A cette occasion, nos collègues russes de la Faculté orientale de l'Université de Saint-Petersbourg, en signe de bonne confraternité, ont publié également un superbe volume de Mémoires.

Schefer n'avait donné qu'une courte traduction du turc de l'*Histoire de l'expédition de Dal-taban Mustafa*

*Pacha contre Basrah*, par Khairi, publiée dans le *Journal asiatique de Constantinople*, en 1852, lorsque, en 1876, il commençait une série de travaux continués sans interruption jusqu'à sa mort.

Dans la collection des publications de l'École des langues orientales vivantes : *Histoire de l'Asie centrale*, de 1153 à 1233 de l'hégire, par Mir Abdul Kérim Boukhari, 2 vol. in-8, 1876 ; *Relation de l'Ambassade au Kharezme (Khiva)*, par Riza Qouly Khan, 2 vol. in-8, 1879 ; *Mémoires sur l'Ambassade de France près la Porte Ottomane*, par le comte de Saint-Priest, in-8, 1877 ; *Différents itinéraires dans l'Asie centrale*, in-8, 1878 ; *Sefer Nameh, relation du voyage en Perse*, par Nassiri Khosrau, in-8, 1881 ; *Chrestomathie persane*, 2 vol. in-8, 1883-1885 ; *Trois chapitres du Khitay Naméh* dans les *Mélanges orientaux*, 1883 ; *Tableau du règne de Mouïzz eddin Aboul Harith, Sultan Sindjar, fils de Melikchâh*, dans les *Nouveaux Mélanges orientaux*, 1886 ; *Quelques chapitres du Seldjoug Naméh composé par l'émir Nassir eddin Yahia*, dans le *Recueil de textes et de traductions*, 1889 ; *L'Etat de la Perse en 1660*, par le P. Raphaël du Mans, in-8, 1890 ; *Siasset Naméh, traité de gouvernement par Nizam oul Moulk*, in-8, 1891-1893 ; *Description topographique et historique de Boukhara*, par Mohammed Nerchakhy, in-8, 1892 ; il avait sous presse,

dans cette collection, une *Description de la Chine à la fin du XV<sup>e</sup> et au commencement du XVI<sup>e</sup> siècle*, par Ali Akhbar Khitay. Dans le volume du centenaire de l'École (1895), il avait donné une *Notice sur les relations des peuples musulmans avec les Chinois, depuis l'extension de l'islamisme jusqu'à la fin du XV<sup>e</sup> siècle*.

Dans la *Bibliothèque orientale elzévirienne* : *Iter Persicum ou Description du voyage en Perse entrepris en 1602 par Étienne Kakasch de Zalonkemeny, ambassadeur de l'empereur Rodolphe II à la Cour du grand-duc de Moscovie et près de Chah Abbâs, roi de Perse*, in-12, 1877 ; *Petit Traicté de l'origine des Turcs*, par Théodore Spandouyn Cantacasin, in-12, 1896. — A la *Société de l'Histoire de France* : *Relation de la Cour de France en 1690 par Ézéchiel Spanheim, envoyé extraordinaire de Brandebourg*, in-8, 1882 ; — à la *Société d'Histoire diplomatique*, dont M. Schefer présidait le comité de rédaction : *Mémoire historique sur l'Ambassade de France à Constantinople*, par le marquis de Bonnac, in-8, 1894. — En 1881, M. Schefer publiait le *Journal d'Antoine Galland pendant son séjour à Constantinople (1672-1673)*, 2 vol. in-8, c'est-à-dire pendant les deux années que le célèbre traducteur des *Mille et une Nuits* passa à Constantinople avec M. de Nointel, envoyé en Turquie pour renouer les négociations relatives au renouvellement

des capitulations. A la mort du comte Riant (1889), qui était le fondateur et l'âme de la *Société de l'Orient latin*, on put craindre que l'œuvre ne sombrât, mais, grâce à un comité dirigé par M. le marquis de Vogüé et M. Schefer, avec un secrétaire actif, M. C. Kohler et des collaborateurs comme MM. de Barthélemy, J. Delaville Le Roulx, L. de Mas Latrie, G. Schlumberger, la *Revue de l'Orient latin* continua à maintenir la réputation de la Société. M. Schefer avait publié dans les *Archives de l'Orient latin* deux articles : *Aboul Hassan Aly ibn el Herewy*. Indications sur les lieux de pèlerinage. Paris, 1881, I, p. 587-609 ; et une étude sur la *Devise des chemins de Babiloine*, Paris, 1884, II, p. 89-101, mémoire militaire écrit sous le règne du sultan Melik ed Dhahir Beybars, après la conquête de Safed et avant la prise de Saint-Jean-d'Acree.

En 1881, M. Schefer créa, avec celui qui écrit ces lignes, un *Recueil de Voyages et de Documents pour servir à l'Histoire de la géographie depuis le XIII<sup>e</sup> jusqu'à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle*, afin d'avoir en France une bibliothèque semblable à celle de l'Hakluyt Society en Angleterre. Cette collection forme déjà quinze volumes grand in-8. M. Schefer a édité personnellement : le *Voyage de la Sainte Cyté de Hierusalem*, 1882 ; les *Navigations de Jean Parmentier*, 1883 ; le *Voyage et itinéraire d'outremer*, fait

par Jean Thénau, 1884 ; le *Voyage de M. d' Aramon*, 1887 ; les *Voyages de Ludovico di Varthema*, 1888 ; le *Voyage de la Terre Sainte par Messire Denis Possot*, 1890 ; le *Voyage d'outremer de Bertrandon de la Brocquière*, 1892 ; et *Léon l'Africain*, dont le troisième volume devait paraître ces jours-ci. Je ne crois pas être taxé de vanité en disant que l'éditeur de cette collection a reçu de la Société de Géographie de Paris le prix Jomard et que dans son *Toscanelli*, le savant Florentin, Gustave Uzielli, a dit qu'elle renfermait les meilleurs textes des voyageurs italiens.

Le 29 novembre 1878, le même jour que MM. Barbier de Meynard et Foucart, M. Schefer était nommé, en remplacement du savant indianiste, Garcin de Tassy, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, qu'il devait présider en 1890. Cette année même (1898), il présidait le Comité chargé d'organiser en France les fêtes du centenaire de Vasco da Gama ; il avait consacré le présent volume à l'illustre navigateur portugais dans la *Bibliothèque de Voyages anciens*, à laquelle il avait déjà donné en 1895 la *Relation des Voyages à la Côte occidentale d'Afrique d'Alvise de Ca' da Mosto (1455-1457)*.

Les lecteurs de la *Gazette des Beaux-Arts* se rappelleront certainement deux articles de M. Schefer : l'un sur les *Miniatures d'un manuscrit du xv<sup>e</sup> siècle de la*

*Bibliothèque Nationale*, ornant la relation du Voyage d'outre-mer de Bertrandon de la Brocquière, premier écuyer tranchant et conseiller de Philippe le Bon, duc de Bourgogne ; le second, une *Note sur le tableau du Louvre, jadis attribué à Gentile Bellini, représentant l'audience accordée à Domenico Trevisan, procureur de Saint-Marc, par le Soudan d'Égypte Aboul Felh Gansou Ghoury (1512)*. D'ailleurs, M. Schefer était un fidèle de ce recueil, dont la longue série déroulait ses volumes en demi-marquin rouge sur les rayons de la bibliothèque célèbre du château de la Croix Saint-Alban.

M. Schefer connaissait admirablement les trois langues musulmanes, l'arabe, le turc et le persan ; il possédait même si bien la seconde de ces langues que le khédive le faisait venir parfois pour entendre parler de bon turc. Il connaissait également la plupart des langues d'Europe ; ses nombreux voyages, ses missions spéciales comme représentant du gouvernement dans les congrès des orientalistes, depuis Florence (1878) jusqu'à Genève (1894), lui avaient permis de visiter aussi bien la Russie et la Scandinavie, l'Italie, l'Allemagne et l'Autriche que les pays d'Orient. Aussi, grâce à ses souvenirs et aussi à sa culture générale, M. Schefer était-il un rare causeur ; sa conversation était rendue plus piquante encore par une pointe de scepticisme ; il

avait conservé peut-être de son séjour en Orient quelque chose de la subtilité des gens qu'il avait fréquentés. Combien d'entre nous ont passé des heures à causer avec lui, soit chez M. Porquet, le libraire du quai Voltaire, soit chez M. Perrin, sous les Portiques, à Chambéry ! Je l'ai accompagné, en 1883, en Belgique et en Hollande ; il ne m'a pas fait grâce d'un libraire ; c'est également avec lui, en 1878, que j'ai commencé à Florence ma collection de livres italiens.

Tous les trésors qu'il avait pu accumuler dans sa villa de Passy, avenue Ingres, il les avait transportés, il y a une douzaine d'années, dans ce beau pays de Savoie ; en lui rendant visite, j'avais le double plaisir d'aller chez un ami et dans la patrie de mes ancêtres. Le château de la Croix Saint-Alban est situé au pied du Nivolet, à vingt minutes de Chambéry, sur la vieille route qui conduisait d'Aix en Italie par Saint-Saturnin. La Croix du Nivolet, la Croix Saint-Alban ont fait donner quelquefois plaisamment aux visiteurs de M. Schefer le nom de *Pèlerins de la Croix*, qui leur était cher d'ailleurs. Le château de la Croix est une ancienne maison forte qui existait peut-être dès le XIII<sup>e</sup> siècle, mais qui est mentionnée dans les actes publics depuis 1378. Lorsque M. Schefer acheta la propriété en 1886, elle était dans un état de délabrement lamentable qui

nécessita non seulement la reconstruction des tours, mais aussi la restauration presque complète du bâtiment principal. C'est là que M. Schefer a réuni ses collections, dont la bibliothèque est la principale gloire : outre un choix complet d'ouvrages relatifs à la Terre-Sainte, se trouve une réunion unique de plaquettes sur les Turcs, et en particulier sur le siège de Rhodes par le Grand-Turc. La série des manuscrits arabes et persans est la plus belle qui se trouve chez un particulier; si les circonstances obligent sa famille à les disperser, les étrangers nous en disputeront âprement la possession. Outre ces livres, des tableaux de Largillière, de Teniers, d'Hubert Robert, de Pasini, etc.; des porcelaines anciennes de Chine, des verreries, un admirable portulan, ornent la demeure d'un érudit qui était en même temps un artiste.

La science a perdu un grand savant, l'École des Langues orientales un excellent administrateur; moi, j'ai perdu mon plus vieil et meilleur ami.

HENRI CORDIER.





## NAVIGATION

DE VASQUE DE GAMME, CHEF DE L'ARMÉE DU ROI  
DE PORTUGAL EN L'AN 1497, ÉCRITE PAR UN  
GENTILHOMME FLORENTIN QUI SE TROUVA  
DE RETOUR A LISBONNE AVEC  
LADITE ARMÉE.

*Vasque de Gamme délégué par le roy de Portugal pour découvrir les îles orientales et occidentales, pénètre les terres neuves et le cap de Bonne-Espérance, et parvient à Mélinde, puis à Calicut, où il séjourne et prend alliance avec le roy.*

**L**E roy de Portugal <sup>1</sup>, voulant commencer à avoir entrée es îles orientales et occidentales, en l'an de grâce mil quatre cent nonante-sept, et le douzième de juillet, envoya Vasque de

1. Emmanuel le Fortuné, quatorzième roi de Portugal, naquit le

Gamme, l'un de ses capitaines, accompagné de cent huitante hommes avec quatre navires bien garnies de vivres et d'autres choses nécessaires, pour aller découvrir les terres, îles et païs incognus és Indes, tant orientales qu'occidentales; lequel desseing luy succéda tant bien, qu'il pénétra dans les terres neuves jusqu'à mille trois cens lieuës, passant le cap de Bonne-Espérance, et encor pardelà six cens lieuës, suivant la côte habitée des Noirs et trouva sur ce chemin un grand fleuve, ayant en bouche un gros village habité par lesdits Noirs <sup>1</sup>, lesquels ressemblent aux

3 mai 1469. Il succéda, le 25 octobre 1495, à Jean II, et mourut à Lisbonne, le 13 décembre 1521. Il épousa, en 1497, Isabelle d'Aragon, qui mourut le 24 août 1489, puis, sa sœur, Marie de Castille, décédée le 7 mars 1517. Sa troisième femme, Eléonore d'Autriche (1519), sœur de Charles-Quint, épousa ensuite le roi François 1<sup>er</sup>.

1. Un lundi, étant en mer, nous découvrîmes une terre fort basse, plantée d'arbres très hauts et très serrés, et, tout en poursuivant dans la même direction, nous vîmes un fleuve à large embouchure; or, comme il était nécessaire de bien savoir où nous étions, nous laissâmes tomber l'ancre et un jeudi, pendant la nuit, nous entrâmes... Cette terre est fort basse, marécageuse, plantée de grands vergers qui donnent des fruits en abondance et de beaucoup d'espèces et les habitants s'en nourrissent. Ce peuple est noir et de bonne prestance; il va nu, hormis une petite pièce de coton dont il se couvre les parties naturelles: les seigneurs portent ces pagnes plus grandes. Les jeunes femmes qui ont bon air en ce pays se percent les lèvres en trois endroits et y introduisent des morceaux d'étain tordus... Nous élevâmes en ce lieu une colonne que nous appelâmes la colonne de San Raphaël, à cause du bâtiment qui portait ce nom;

Mores, qui demeurent en terre, étant toujours en guerre les uns contre les autres.

En ce fleuve se trouve une si grande quantité d'or, que les habitants l'ont en vil pris ; tellement, qu'ils se hasardèrent de dire aux Portugalois, que s'ils vouloyent séjourner là par l'espace d'une lune, ils les chargeroient d'or ; mais, nonobstant ces promesses, le capitaine ne s'y voulut arrester, tirant outre, tellement qu'après avoir navigé trois cens cinquante lieuës par delà, ils vinrent aborder à une grande cité, ceinte de belles murailles, nommée Melinde <sup>1</sup>, habitée de Mores blans comme

le fleuve reçut celui de *Rio dos Bons Signaes*. *Journal de voyage de Vasco da Gama, traduit du portugais par Arthur Morelet, Lyon, 1864, pp. 17-18.*

1. « La ville est située en une platte campagne, environnée de toutes pars de plusieurs beaux jardins. Il y a grande abondance d'arbres, spécialement des citrons qui ont une odeur fort soëfve. Le pays est fertile et gras, abondant en bestial et en toutes sortes de sauvagines et de volailles domestiques et de chasse. Les maisons sont basties de pierres esquæries, enduites, planchées et lambrissées de gentille façon. Le peuple adore certaines idoles qui luy sont particulières. Ce sont gens noirs, ayans les cheveux crespus, au reste, habillez assez proprement. Ils portent à l'entour de leurs testes des turbans de lin et ont la moitié du corps nud, à sçavoir depuis le nombril en haut. De là jusques au genouil ils se couvrent de drap de soye ou de cotton. Leurs armes sont des espées ou glaives pointus, des boucliers, picques, arcs et flesches; et s'estiment merueilleusement propres à la guerre. Le hâvre n'est pas près de la ville, car la coste d'icelle est ceinte de rochers et fort sujette aux orages et tempestes. » Osorio, *Histoire de Portugal, etc.*, 1857, f<sup>o</sup> 27 v<sup>o</sup>.

Indiens, logés en de belles maisons, bâties de pierres et de chaux, en façon moresque. Le capitaine print envie de descendre en terre pour voyr et spéculer ce lieu de plus près : de quoy leur roy étant averty, le vint saluer et luy fait caresse ; et au départir, luy donna un pilot parlant la langue italienne, pour le conduire par le golfe qui est au cap de la côte d'Ethiopie. Or, quand ils furent passés ce golfe, ils firent voyle à l'opposite, qui furent environ sept cens lieuës de travers, tellement que par leurs grandes journées, ils arrivèrent à la grande cité de Calicut <sup>1</sup> ; mais il convient icy noter, qu'au mylieu dudit golfe y a un détroit semblable à celui de la Romanie, droit de Rome ; et là est la mer Rouge, et au côté dextre d'icelle est la cité de la Mecche, où est l'arche de Mahomet, et jusques-là on compte

1. « Calcut est presque au milieu de ceste coste que nous avons descrite cy dessus qui a le cap de Comorin et n'est pas loin de la mer. Le hâvre où les navires sont à couvert n'est pas joint à la ville. Ceste ville est grande ; les maisons ne s'entretouchent pas, ains sont esloignées les unes des autres et ont des jardins et beaux vergers entre deux. Il n'y a que le palais du roy qui soyt basti de pierres ; les loix d-fendent aux autres personnes de bastir magnifiquement, tant grands seigneurs puissent ils estre. Le pays est fertile, abondant en toutes choses requises pour la vie humaine. En ce temps, le roy de Calcut estoit le plus riche et puissant entre tous les roys de ce pays ; et tel estoit l'estat de Calcut, lorsque les Portugallois arriverent. » *Histoire de Portugal*, f<sup>o</sup> 34 r<sup>o</sup>.

trois journées par terre ; et appartient ladite cité aux Mores ; mais quant au golfe, à mon jugement, c'est le golfe d'Arabie.

Quand le capitaine arriva à Calicut, le roy étoyt hors de la ville en un petit château, distant de là environ cinq ou six lieuës ; lequel, soudain qu'il fut averty de la venuë des chrétiens, ne fait faute de venir, accompagné d'environ cinquante hommes, et puis avoir fait ses aprests, selon sa dignité royale, il envoya gens exprès à noz navires pour ammener le capitaine ; lequel ne refusant tels honneurs, décendit en terre en compagnie seulement de douze personnes. Mais depuis qu'il fut sur le rivage, il fut conduyt jusques au palais royal, accompagné de quatre miles les plus apparens de la cour du roy : et quand il se vit à l'entrée, il trouva à la porte dix huysiers, ayant chacun en main une masse d'argent ; puis entra en la salle du roy, lequel étoyt assis sur un lit bas et près de terre, garni tout autour de velous verd et aussi le pavé de mesme, les murailles tapissées d'un fin damas bigarré de diverses couleurs, la couverte du lit faite de fil d'or, et semblablement le pavillon de dessus. Étant donq ainsi le roy en son siège royal, accompagné de grans seigneurs, s'avança de demander au capitaine, ce qu'il cerchoit en ces quartiers, et à quelle fin il étoyt là venu.

A quoy le capitaine luy respondit fort modestement, que la coutume observée de toute ancienneté entre les princes, étoit que l'ambassadeur narrât en secret à cil à qui il est envoyé les charges et commissions à luy données de la part de son maître.

Le roy donq commanda à tous les assistans de sortir dehors, et alors le capitaine commença à exposer sa commission au roy, laquelle en somme fut telle : O treshaut et trespuissant roy, mon seigneur le roy de Portugal, japieça averty de voz grandes puissances, terres et seigneuries, a prins envye d'entrer plus avant en votre cognoissance et amitié; et pour cette cause, il m'a délégué tout exprés devers vous, pour vous saluër et visiter en son nom, suivant l'antique et louable coutume observée entre les princes. Le roy, fort joyeux de ces propos et nouvelles, désirant fort l'alliance d'un tel prince chrétien, receut fort humainement cette ambassade, luy ordonnant son logis en la maison d'un riche More, car il y en a un grand nombre pardelà, tenans toutes leurs drogues et marchandises dans leurs navires. Vray est qu'ils ont une belle mosquée en la place; ayans tant de crédit en la cité, qu'ils gouvernent toutes les affaires du royaume, pour la faveur que le roy leur porte; joint aussi qu'ils sont de fort gentil esprit au regard des chrétiens qui demeurent là.

Les Portugalois se trouvant bien à leur aise et bienvenus, ne partirent de là depuis le dix-neuvième de mai jusqu'au vingt-cinquième d'aoust, levant cependant bien peu d'épicerie, qui s'y trouve rare et chère, à cause du grand apport des navires moresques, qui arrivent là journellement ; tellement que du temps qu'ils y étoient, ils en virent aborder plus de quinze cens, venans tous à la traite de l'épicerie, dont la plus grande étoit de deux cens pieds de longueur, ayant seulement un arbre, de sorte qu'on n'y pouvoit aller sinon le vent en poupe ; lequel il faut attendre aucunes fois avant que de naviger quatre ou cinq mois ; mais, ny celles cy, ny les autres ne sont point garnies d'armes ni d'artillerie. La façon de ceux qui sont propres pour naviger aux Indes est plane par le fond, qui est cause qu'ils ne demandent grande eau, et s'en trouvent quelques uns qui ne sont aucunement ferrées, mais seulement tracées et jointes avec le boys. Celles qu'ont métier de raccourtrer, quand la mer est pleine, on les tire hors de l'eau sur le bord de la marine, et les laisse on là, en partie pour être en assûreté, en partie pour les refaire quand il en est besoin, joint aussi que le havre n'y est guère propice.

Or, pour retourner à nôtre propos, il faut noter que la plupart des navires qui chargent l'épicerie à

Calicut, sont conduytes par le susdit golfe par lequel les Portugalois passèrent, qui est fort grand ; puis iceluy passé, ils entrent par un détroit avec autres moindres navires dedans la mer Rouge, de là allans par terre à la Mecche, en trois jours, et de là au grand Caire, passant à pied sur le sable des désers d'Arabie jusqu'au mont Sinaï, auquel, comme j'en ay été acertené, se lève quelquefois un vent si impétueux, que l'arène accable et ensevelit ceux qui y passent.

Il y a aussi quelques navires qui passent par toutes les côtes voisines dudit golfe et d'autres par le fleuve où nous trouvâmes ces peuples noirs, sujets aux Mores. Il nous fut dit à Calicut, que depuis vingt ans en çà y étoient arrivées quelques navires pleines de je ne say quelles gens, portans de grans chapeaus à la mode des Allemans, et des barbes courtes depuis le nez jusqu'à la bouche, le menton tout ras comme les courtisans de Constantinople, qui appellent ces manières de barbes mostaches ; au reste, habillés d'une cuirasse double, avec sa bavière, leurs navires étans garnis de courte artillerie : lesquels n'y sont revenus depuis, sinon deux ou trois fois avec vingt-cinq navires qui ont quatre arbres, comme celles d'Espagne : toutefois, qu'on ne put jamais savoir de quelle nation ils étoient, ni quelles marchandises ils menoyent, sinon des toyles

de lin, et si levèrent à Calicut quelque quantité d'épicerie. Voylà ce que nous en avons pu cognoître par le moyen du pilot italien, qui nous fut donné par le roy de Mélinde.





*Brieve énumération des cités, îles et païs auxquels pénétra le capitaine Vasque ; et de leur habit, train, religion, monnoyes, marchandises, manière de vivre, mesme du roy de Calicut et de la justice y observée.*

**L**E dixième jour de juillet en l'an mil quatre cens nonante neuf, le capitaine Vasque pour son retour, arriva à Lisbonne avec une de ses navires, en ayant laissé une autre près de l'île du cap Verd, pour porter en terre son frère Paul de Gamme, touché d'une si lourde maladie, que l'on n'y espéroyt vie ; quant aux autres navires, ils luy avoyent été brûlées, par faute qu'il n'avoit, à son retour, gens experts à naviger, car cinquante cinq hommes de sa compagnie luy étoient mors d'une maladie, qui les saisissoit en la bouche, puis decendoit au gosier, avec une extrême douleur des jambes et sous les genoux, et pour conter par le menu des cités, îles, terres et païs auxquels ledit Vasque pénétra, et de leur qualité, religion et façon de faire, nous commencerons à Calicut, qui est habitée

en partie par idolâtres, partie par chrétiens, et y a un temple entr'autres, dans lequel si aucun entre un certain jour de la semaine, comme le mercredi devant mydi, il tombera en une grande peur et frénésie par une vision de diables qui s'y apparoissent pour cette heure-là, et mesme, qu'en certains jours de l'an, on y allume des lampes qui représentent plusieurs ombrages et illusions admirables et contre nature. Quant au circuit de la ville, elle est plus ample que Lisbonne. Et pour revenir à ses habitants, ils sont Indiens, n'estans noirs ny blans, mais de couleur tannée; et combien que le bruit soit y avoir des églises, si est-ce qu'il ne s'y fait office ni sacrifice divin, à cause qu'il n'y a aucun prestre, et ne se trouve autre chose dans l'église qu'un peu d'eau et quelque liqueur ressemblant au baume; et, de trois ans en trois ans, on y baptize dans un fleuve prochain de la cité; les maisons y étans bâties de pierres et de chaux, les ruës toutes droites comme en Italie.

Quant au roy, il tient un tresgrand état en sa cour, servy en magnificence par un infiny nombre d'escuyers, maîtres-d'hostel, valets de chambre, et autres plusieurs braves officiers, étant logé dans un beau et superbe palais.

La ville est garnie de toutes espèces d'épiceries,

comme cannelle, poyvre, girofle, gingembre, encens, et de plusieurs autres diverses sortes, combien qu'elles n'y croissent pas ; mais elles viennent d'une île distante de là de cent soixante lieuës, prochaine de terre-ferme du côté de la cité, où l'on peut aller par terre en vingt jours, et est sous la puissance des Mores, encore que toutes les épices se conduisent à Calicut. Leurs monnoyes sont saraffes d'or fin du coin du Soldan, qui sont presque du poids d'un ducat<sup>1</sup> : les ducats de Venise y ont lieu, et quelqu'autre petite monnoye d'argent aux coins dudit Soldan, pesant environ un ducat, le pays est assés bien garny de draps de soye, comme de velous de toutes couleurs, satins ras et veloutés, damas, taffetas brochés d'or ; finalement, ils sont riches et abondans en toutes choses nécessaires à l'usage des hommes. Quant aux autres draps ; ils n'y sont en rien différens à ceux du Caire.

La mer y monte et décroît de six heures en six heures, tout ainsi que par deçà, et se trouve là souvent six ou sept cens navires, chose admirable à voyr. Le poids de

1. Saraffe est la corruption du mot arabe Achraf par lequel on désignait la monnaie d'or frappée au coin de Melik Achraf (le roi le plus noble). Ce titre a été porté par Qaït Bay qui régna sur l'Egypte, la Syrie et le Hedjaz, de 1467 à 1495. Les trois derniers sultans de la dynastie des Mamelouks Circassiens ont également porté le titre de Melik Achraf.

la cannelle, poivre, girofle, qui est de cinq quintaux de ce païs, y vault dix ou douze ducats ou plus, et és les îles où on les prend, six ducats ; mais le gingembre se vend la moitié moins, et encore la laque est de plus vil pris et le vernis aussi, lesquelles marchandises se troquent contre l'or, l'argent ou le corail, car ils estiment peu nos marchandises, excepté les toyles de lin ; tellement qu'en échange d'épicerie, on baille des chemises de lin, combien qu'ils ne soyent dégarnis de maintes belles toyles, lesquelles viennent du Caire. Il y a une douanne non plus ny moins que par-déçà, où l'on paye cinq pour cent d'entrée.

Il y a entre autres marchandises, à foison de perles, de saphirs, rubis et grenats, qui se donnent à bon prix. Nous y trouvâmes plusieurs barils pleins de malvoisie de Candie, conduits là du grand Caire, comme l'on fait les marchandises. Quant aux vivres, il y fait bon, car un homme ne sauroit manger par jour que pour trois deniers de pain, et les Mores amènent le blé de leurs îles en la ville, à beaux bateaux ; et puis, ils ont à force riz, de petits bœufs et des vaches, d'où ils tirent du lait et du beurre ; ayans aussi grande abondance de limons, citrons, cedres, pommes fort bonnes, dattes fraîches et sèches, et plusieurs autres fruits. Le roy de Calicut ne mange jamais chair

ny poisson, ni choses quelconques sujettes à corruption ou mort ; ce que est aussi observé par les courtisans et autres grans personnages ; pour autant que le dit roy a ouï dire que notre Seigneur a tesmoigné en sa loi, que *celuy qui occira sera occis*. Et pour cette cause, il se garde de manger viandes de tout animal occis ; mais le commun peuple ne fait conscience de manger de chair et de poisson, excepté de bœuf, disant que c'est un animal de bénédiction ; tellement que, quand ils passent auprès d'un bœuf, ils le touchent et le baisent avec grand' dévotion. Le manger donc du roy est beurre, lait, riz, pain de froment, et plusieurs autres choses semblables ; son boyre est vin de palme dedans un hanap d'argent, lequel il ne permet toucher sa bouche, mais l'ayant ouverte, il floque du vin dedans. Quand il va en guerre, la plus part de son armée vont à pied et les autres sur les éléphants, qui sont privés et domestiques, desquels aussi les chrétiens se servent pour chevaucher ; mais quand il va aux champs, il se met dans une litière qui est portée sur les épaules des plus grands seigneurs de sa cour. L'usage de ces éléphants est merveilleux, car on s'en sert en guerre, leur mettant sur les épaules un petit château, où peuvent demeurer quatre hommes, sans compter celuy là qui le gouverne et guide.

Ce païs est régy par plusieurs rois, mais les uns bien différens des autres. Il y a tel roy qui ne tient en sa cour que cent cinquante hommes, les autres deux cens, les autres plus, les autres moins, selon l'étendue de leurs seigneuries.

Leur manière d'habis est, que depuis la ceinture en bas, ils portent la plupart de bombasine de laquelle ils ont en abondance, et au dessus de la ceinture, ils sont tout-nus, et sont de cette mode les seigneurs et courtisans ; vray est qu'ils usent de drap de soye et de bocassin, chacun selon sa qualité, et pareillement, les femmes des gens d'état sont couvertes depuis la ceinture en bas, d'une toile fort blanche et déliée ; les autres de moindre qualité sont toutes découvertes. Les Mores sont vêtus à leur mode, portans leurs manteaux en écharpe.

De Lisbonne à Calicut, on compte trois miles huit cens lieues, à raison de quatre miles pour lieuë, et de là on peut aisément colliger en combien de temps se peut faire ce voyage ; lequel à peine se peut faire à moins de quinze ou seze moys. Les pilotes de ce païs-là, ni les Mores, ne se gouvernent en leurs navigations selon la tramontane, mais, selon certains quadrans de boys ; et quand ce vient à traverser le golfe, ils ne s'amusement pas à plusieurs îles, dans lesquelles ils se

pourroyent perdre à cause qu'elles sont trop basses. Quant au peuple de Calicut, il a quelque cognoissance de Prête-Jean, par le moyen de la navigation de la Mecche, confessant aussi que Jésuschrist est né d'une Vierge immaculée, et comme il a été mis à mort et crucifié par les juifs, puis ensevely en Jerusalem; et tient pour seur qu'il y a un pape qui réside à Romme; d'autres points de la foy, il n'en fault demander en ce païs-là. Ils ont des lettres desquelles ils usent et écrivent en leur langage. A mon jugement, qu'en tout l'univers ne se peut trouver un meilleur ou un plus riche pays que celuy-là, tant en éléphants (qui sont fort doux et traitables) qu'en sucres, conserves, en vin merveilleusement délicat et en huyle bonne en perfection. Et pour autant qu'il n'est rien desouz le ciel tant requis et nécessaire entre les hommes que justice, ils gardent là une bonne police accompagnée de cruelles exécutions contre les malfaiteurs, tellement que celuy qui commet larcin, meurtre ou autre maléfice, tout sur l'heure, il est empalé à la mode de Turquie; si quelqu'un fraude les droits du roy, sa marchandise est incontinent confisquée.

Calicut est riche et abondant en toutes choses que l'on sauroit désirer, mesmement à cause du grand apport des navires chargées de toutes sortes de mar-

chandises, y arrivans des lieux circonvoysins; car, en premier lieu, il y a l'île Zeilam<sup>1</sup>, distante de là, seulement de cent soissante lieuës, où sont les arbres qui portent les épices, la cannelle y est en grande quantité; et s'y trouvent plusieurs safis et pierres

1. L'île de Ceylan. « Ceux qui y demeurent l'appellent Zeilan..... C'est une isle merveilleusement fertile, abondante en diverses sortes de fruits et tapissée d'herbes et de plantes de souëfve odeur, lesquelles y croissent d'elles mesmes sans aucun labourage. Il y a des foretz espaisées de citrons et divers fruitcz de flair et goust fort plaisant. D'avantage, il y a de la cannelle à foison, force pierres precieuses que l'on tire ès mines des rochers et des perles en nombre incroyable, de tresbelle couleur et splendeur. Item, des elephans par grosses troupes. Toute l'isle estoit divisée en sept royaumes, l'un desquelz estoit beaucoup plus excellent que les autres a cause de son estendue et de ses richesses. Le roy sejournoit en une grande ville nommée Colombo qui est la capitale de ce plus riche royaume. Au milieu de l'isle se void une haute montaigne environnée de plusieurs estangs. Et au sommet de ceste montagne y a une petite pointe du milieu de laquelle sortent d'un lac qui y est des eaux douces et coulantes sans cesse. Près de ce lac y a une grande pierre sur laquelle se void empreinte la trace d'un corps humain. Les habitans tiennent une opinion de père en filz, que c'est la trace d'Adam nostre premier père, lequel ils disent avoir esté enlevé de là au ciel. Un peu arriere de là, se void une chapelle où l'on va visiter deux sepulchres par fort grande superstition, car ilz estiment que là ont esté enterrez le corps d'Adam et d'Eve desquels est descendu tout le genre humain. Cette opinion du tout enracinée en l'entendement de ces insulaires fait que plusieurs Sarrazins et autres idolastres viennent là en pelerinage. La pente de ce costeau est si roide qu'il ne leur est pas possible de grimper jusques au haut avec les mains, ains faut qu'ilz y montent avec des eschelles et chaines accommodées à cela. » *Histoire de Portugal*, f<sup>o</sup> 125.

précieuses: le poyvre aussi et le gingembre ne croissent pas loin de là et si ont, sans sortir de leur détroit, de la rhubarbe et autres petites épices; vray est que le girofle vient d'assez lointain païs, joint que le bruit est par delà, qu'au dessus de la côte de tramontane, allant de Calicut à un golfe, qui est habité par des chrétiens indiens blans comme nous, il se trouve une terre adjacente audit golfe, fertile à merveilles en grains, fruits, chairs, et toutes autres sortes de vivres que l'on amène à Calicut pour en fournir la ville et retirer deniers, car le terroir prochain de Calicut, est stérile, tout en sable ne portant aucun grain. Et sont fortunés en cela, que par toute l'année, ils sont battus seulement de deux vents, du ponant en hyver, et de la tramontane en été. Au reste, il y a en ce païs à force gentils esprits, et principalement des peintres fort ingénieux et tailleurs de figures. Le pilot qui étoyt avec nous, natif d'Alexandrie, marié et ayant des enfants à Calicut, nous contoit entr'autres choses, que la fine cannelle croît en l'île qui est au dessus de Calicut près de terre-ferme environ cent soissante lieuës, et que le bon girofle vient du côté de ladite île, habitée par un peuple payan et idolâtre, ayant leur temple garny de peintures et idoles; et les chrétiens ont leurs églises, ésquelles toutefois ils ne font aucun divin service; combien que les Jaco-

bites font tout autrement, et aussi ceux de Prête-Jan, fort lointains de Calicut, par delà le golfe d'Arabie, confinant aux royaumes de Mélinde, Éthiopie et Moritanie, profond dedans terre, près d'Égypte. Car Prête-Jan a des prêtres qui font sacrifice, observans l'Évangile et le Décret, comme font les autres chrétiens.

Le grand Soldan du Caire tient le port de la mer Rouge, auquel on décharge toutes les épices venant de Calicut <sup>1</sup>; et au sortir de là, du côté du golfe de Perse, à une lieuë près de terre ferme, il y a une île habitée de pescheurs qui ne peschent autres choses que des perles; mais là ne se trouve eau douce pour boire, tellement qu'ils sont contraints d'aller emplir leurs barques à un prochain fleuve, ne prenant pour cela ny barils ny tonnaux, à quoy sont tant accoutumés et faits non seulement les habitants de ladite île, ainsi que les bestes lorsqu'elles voyent arriver lesdites barques, s'approchent du port pour boyre <sup>2</sup>. Cette île peut-être dis-

1. Ce port est celui de Djedda. Le soudan d'Égypte était, à cette époque, Melik el Achraf Qançou'l Ghoury.

2. Cette île est celle de Bahrein, sur laquelle Osorio, et Texeira dans son *Histoire des rois d'Ormuz* ont, au xvi<sup>e</sup> siècle, donné quelques détails. « Cette isle a force eaux, mais plus salées que douces, dont la meilleure est celle des puits profonds de Nanyah, au milieu de l'isle. Celle qui la seconde en bonté, c'est l'eau qu'on prend sous la mer,

tante de Calicut d'environ trois cens lieuës, habitée par gens idolâtres, voyre si ineptes qu'ils adorent presque les beufs et les vaches, lesquels sont tant estimés que si quelqu'un se trouvoit en avoir mangé, il seroit soudain condamné à mort par ordonnance de justice.

Quant à l'île de la Trapobane, de laquelle Pline a écrit si amplement, il ne s'y en trouve point, et pense qu'elle doit être bien avant en mer ou bien en terre-ferme. Les navires de cette contrée se forgent à Calicut, pour autant qu'il y a des bois à foison et non ailleurs. Le vin, l'huytle, le corail, carcans d'or, bocassin et draps de laine y sont en grande abondance, et pour cette cause le roy, ayant sentu la fumée de telles magnificences, cherche les moyens d'y trafiquer, et de fait, il a déjà fait équiper quatre navires et deux caravelles bien armées et garnies de plusieurs marchan-

en cette sorte : il y a certaines veines d'eau pure et douce qui naissent dans la mer proche de Manama, au fonds de trois brasses ou trois et demy, et des hommes qui la savent aller prendre en se plongeant dans la mer, la mettent dans des outres avec une grande adresse et facilité, puis la vendent à vil prix. . . . Le trafic des perles qui se fait en cette isle vaut, tous les ans, cinq cens mille ducats de compte fait, outre cent mille que l'on cache de peur des tyrannies du wazir. Les marchands vont de tous costez à ceste isle pour acheter des perles de toutes sortes, afin de les porter aux Indes et ailleurs. Davity, *Description générale de l'Asie*. Paris, 1660, page 554.

dises pour y aller ; et en cas que le roy de Calicut ne luy veuille donner passage et licence de trafiquer, il a délibéré de prendre des barques de ce pays, et sous cette couverture, il pourra librement trafiquer et lever épiceries és îles susdites.

Il y a aussi dans la cité de Calicut certains marchands, hommes Guzarates et Zetires ; les Guzarates vivent en telle superstition qu'ils ne mangent chose sujette à mort, n'usant ni de pain ni de vin : opinion gardée si étroitement entre eux, que si un enfant, par cas fortuit, surprise ou autrement, avait tâté de chair, il est mis hors de la compagnie des autres, et chassé aux champs pour mendier sa vie, voyre fut-il fils d'un prince ; ayans encor ce malheur entre eux, qu'ils croyent aux devins et enchanteurs. Quant à leur couleur, ils sont ordinairement plus blancs que ceux qui sont de Calicut, portans néanmoins comme eux de grans chapeaux, ayans la barbe longue, la tête entortillée avec un linge, à la mode des femmes, habillés de bombasine et usans d'escarpins ; au reste, trafiquans en plusieurs marchandises, comme draps, mercerie, pierres et autres ; mariés à une seule femme, comme nous de par deçà<sup>1</sup>. Les Zetires sont tous noirs et plus idolâtres

1. Odoardo Barbosa nous fournit quelques renseignements sur les

que ceux de la cité, faisans grand train de marchandise, à savoir de perles, pierreries, or et argent ; allans tout nus, portans seulement de petits bonnets en tête, les cheveus entortillés de je ne say quelles chevelures faites du poil de la quecuë d'un cheval, et étudient aux enchantements plus que gens, selon mon opinion, qui soient au monde, voyre de telle sorte qu'ils parlent invisiblement au diable. Au reste, leurs femmes sont les plus luxurieuses que femmes qui soyent sous le solcil<sup>1</sup>.

marchands du Gudjerat établis à Calicut au commencement du xvi<sup>e</sup> siècle. Il y a à Calicut, dit-il, une autre espèce de négociants appelés Guzzeratis. Ils font le commerce des marchandises provenant de Cambaye..... Ils habitent la ville et y conservent les habitudes de leur pays. Ces gens font de grandes affaires et exportent à bord de leurs navires toutes sortes d'épices et de drogues, des étoffes, du cuivre et d'autres marchandises destinées au Cambaye et au Deccan, contrées où ils ont des facteurs. Ils logent dans de belles maisons dans des rues distinctes. Ils ont comme nous l'habitude de sonner des cloches grandes et petites. Le roi les comble d'honneurs et d'égards et leur témoigne une affection particulière parce que leur commerce est pour lui la source de gros revenus. On trouve aussi des Guzzeratis dans les villes de Cananor et de Cochin, ainsi que dans les ports de la côte de Malabar ; mais le plus grand nombre d'entre eux reside à Calicut. *Il Libro d'Odoardo Barbosa*, f<sup>o</sup> 321.

<sup>1</sup> Zetire est probablement la corruption du mot *Setti*, *Chatti* qui est un nom de caste et désigne les marchands dans la région tamoule et en général dans tout le sud de l'Inde. Je dois ce renseignement à l'obligeance de M. Vinson, professeur d'Hindoustani et de Tamoul à l'École des Langues orientales vivantes.

FIN DE LA NAVIGATION DE VASQUE DE GAMME.



## NAVIGATION

DU CAPITAINE PIERRE ALVARÈS,  
DÉCRITE PAR UN PILOT PORTUGALOIS  
ET TRADUITE EN FRANÇOYS.

*Comme le roy de Portugal envoya sur mer son capitaine Pierre Alvarès, accompagné de douze navires, dix pour aller à Calicut, les autres à Cephale pour y trafiquer au fait de marchandises ; et comme ils découvrirent une terre fort abondante en arbres et peuples, lesquels voulurent trafiquer avec eux. La qualité de ce peuple, de leurs maisons et de certains poissons qu'ils ont, grandement différents aux nôtres.*

**L'**AN mil cinq cens, dom Emmanuel, roi de Portugal, après le retour de Vasque de Gamme, délégua Pierre Alvarès<sup>1</sup>, son capitaine général, en Indie, accompagné de douze navires

1. Pierre Alvarez Cabral, fils de Ferdinand Cabral, sortit du Tage, le 9 mars 1500. Barthélemy Diaz, qui le premier avait atteint le cap

garnies pour un an et demy de vivres et autres choses nécessaires pour tel dessein, luy commandant de conduire dix de ces vaisseaux à Calicut, et les deux restans par un autre lieu à Céphale pour y trafiquer au fait de marchandises, combien que ce lieu soit sur le chemin de Calicut.

Or donq, en l'an susdit, le huitième jour de mars, qui étoit le dimenche, nous départimes de Lisbonne, et vinmes seulement pour ce jour à Rastelle où est l'église de Sainte-Marie de Bellem<sup>1</sup>, lieu distant de là environ deux milles, où le roy mesme se trouva en personne, et délivra audit seigneur Alvarès son étendard royal ; puis, le lundi de bon matin, partimes de là avec le vent si bien en poupe, et faisans voyle en telle diligence, que dedans le quatorzième jour dudit mois nous passâmes l'île Canarie ; le vingt-deuzième, l'île de Cap Verd ; mais quant ce vint au vingt et troi-

de Bonne-Espérance, accompagnait Alvarez Cabral. Il périt dans une tempête, qui fit sombrer son navire. Cabral revint à Lisbonne, le 23 juin 1501, après avoir fondé aux Indes-Orientales les premiers établissemens portugais.

1. Monconys a donné, dans son *Voyage en Portugal*, une description assez détaillée du couvent royal des Hiéronymites de Belem. L'église renferme les tombeaux du roi Dom Emmanuel et de sa femme Dona Maria. *Voyages de M. de Monconys, conseiller du Roy et lieutenant criminel au siège présidial de Lyon*. Paris, 1695, tome I, pages 104-108.

sième, un de nos navires partant de là fut tant égarée de la compagnie, que depuis elle ne fut vuë. Si est-ce que pour cette diffortune ne laissâmes de tirer outre, tellement que le vingt-quatrième jour d'avril nous arrivâmes à une terre fort plaisante et riche en toutes sortes d'arbres fruitiers, rangés tout le long du rivage de la mer, et par une curiosité de voyr les choses de plus près, le capitaine descendit en terre avec un esquif, contemplant la nature et assiette du lieu et la façon de faire des habitants qui sont de couleur berretine, c'est-à-dire entre blanc et noir, fort alaignes et dispos de leurs personnes, tous nuds, leurs parties honteuses totalement découvertes, portans seulement de grands chapeaus en tête ; au reste, bien garnis d'arcs et de flesches, se tenans sur leur garde comme s'ils étoient commis là pour garder un petit fleuve qui est en ces parties, usant d'un langage tant barbare et étrange qu'on ne le pouvoit entendre ; par quoy après avoir bien spéculé le tout, s'en retourna le capitaine en son vaisseau, et incontinent, la nuit survint avec une grande tormente qui dura jusqu'au lendemain, qu'un vent encore plus violent venant de la tramontane, qui étoit de siroc, s'éleva avec telle impétuosité que nous fûmes contraints de jeter les ancrs où nous étions, et en ce lieu mesme trouvâmes de ces gens desquels nous avons

parlé ci-dessus, peschant avec de petites barques le long de la marine, et pour le désir que nous avions de les cognoître, nous en primmes deux que nous menâmes au capitaine; mais il ne fut en nous de les entendre par signes ny autrement, si est ce que le lendemain ledit capitaine les fit vêtir de beaux habillements, ce qu'ils prendrent en patience se regardans et spéculans avec une grande admiration; puis les renvoya en terre.

Ce jour mesme, il prit envie à notre capitaine d'ouyr messe; par quoy il fit dresser un pavillon en terre, et au dedans un autel; là où tous ceux des navires vinrent pour ouyr messe, et aussi plusieurs de ces gens sauvages y accouroient avec un bal et chansons déchiffrées par des cornets faits à leur guise, et encore ne se contentant de cela, soudain après la messe dite, et que chacun se retiroit en sa navire, ceux-ci nous suivirent tousjours de si près qu'ils se mirent dans l'eau jusqu'au cou, chantans, balans et donnans passe temps à toute notre compagnie. Notre capitaine alléché d'un si bon accueil, prit plaisir de retourner encor une fois en terre pour trafiquer avec eux, leur presentant quelque drap de bas pris, de sonnettes et de feuilles de papier: ce qu'ils ne trouvèrent pas mauvais, donnant pour échange à force arcs et flesches, tellement qu'une bonne partie du jour s'y employa; mais quant

ce vint sur la nuyt, on se retira és vaisseaux jusqu'au matin, que le capitaine commanda que l'on fit provision de boys et d'eau; car là se trouva un fleuve d'eau douce, à quoy ces gens nous firent service de leurs personnes, nous aidans à en porter dans nos navires, prenans telle accointance les uns avec les autres, qu'aucun des nôtres se hasardèrent d'aller jusqu'à leur ville distante de là environ trois milles, et y acheterent à force papegaux, arcs, flesches, et une certaine espece de racine appelée igname, de laquelle ils se servent au lieu de pain, troquans toutes ces marchandises contre des sonnettes et feuilles de papier; au reste, nos gens se trouverent tant bien là qu'ils n'en bougerent de cinq ou six jours.

Les habitans de ce païs ne portent point de barbe, ayans les sourcils des yeux de couleur blanche et noire, azurée et rouge; il s'en trouve aucuns qui ont la lèvre de dessous percée, et avec un petit fil ils y pendent une bague azurée et verte. Quant aux femmes, elles vont pareillement toutes nuës, sans vergongne ni honte, portans simplement un chapeau en teste, étans douées d'une belle corpulence. Les habitations sont faites de bois et couvertes de feuilles de rameaux d'arbres; mais il faut noter que le couvert est soutenu de plusieurs gros piliers de boys, et entre ces

piliers jusqu'aux murs de la maison, il y a un filet de bombasine pendant au couvert et entre deux filets ils font du feu, tellement qu'il se trouvera telle maison où il y a vingt ou trente lits et étages.

En ces quartiers là, on n'use point de fer ny d'autre métal, de sorte qu'ils sont contraints de tailler leur bois avec des pierres. Le païs est abondant en oyseaux de diverses sortes, et specialement en papegaux de maintes couleurs, dont les uns sont gros comme des poules, desquels la plume sert pour faire leurs chapeaus; il y a aussi d'eau douce à plaisir, d'arbres, de millet, d'igname et de bombasine; au reste, il n'y faut demander aucun bétail à quatre pieds. Quant à l'assiette, il est difficile de juger si c'est île ou terre-ferme; l'air y est fort doux, aimable et bon. Les habitants s'adonnent fort, partie aux filets, partie à pescher où ils prennent plusieurs sortes de poissons de grandeur inusitée, et de fait, pendant que nous étions là, ils en prirent un gros comme un tonneau, et encor plus long, ayant la tête comme un pourceau, les yeux petits, les oreilles larges, la queue d'une brassé de longueur, la peau espesse d'un doigt, la chair blanche et grasse comme celle d'un porc, sans dens et sans pieds<sup>1</sup>.

1. Les Portugais prétendent que Pierre Alvarez Cabral fut le pre-

mier navigateur qui découvrit, le 24 avril 1500, veille de Pâques, le Brésil, auquel il donna le nom de Sainte-Croix, et dont il prit possession au nom du roi de Portugal. Le port dans lequel il jeta l'ancre fut appelé par lui Porto Seguro. Vincent Pinçon, l'un des compagnons de Christophe Colomb, avait, le 26 janvier de la même année, découvert un cap de la côte du Brésil, qu'il avait dénommé cap de la Consolation. C'est aujourd'hui le cap de Saint-Augustin.





*Comme le capitaine Alvarès rescrivit au roy de quatre navires qui s'étoient perdues, et qu'ils avoient trouvé un lieu nommé Céphala, où est une mine d'or, joint avec deux autres îles, et comme, après y être arrivés, ils trouvèrent trois de leurs navires.*

**L**E capitaine fort esjoui de ce beau rencontre, fut d'avis d'en avertir le roy de Portugal; et de fait, il expedia un esquif, chargé de vivres, faisant entendre par lettres audit roy toutes ses aventures et rencontres depuis son départ de Portugal<sup>1</sup>. Ces choses faites, il décendit en terre où il commanda planter une grande croix de boys, mettant auprès d'icelle deux prisonniers condamnés à la mort, qu'il avoit en ses navires, lesquels firent de si grandes lamentations, que les habitants de ce païs furent meuz à compassion, en les consolant, et

1. Ce fut le capitaine Gaspard de Lemos qui reçut la mission de porter au roi Emmanuel les lettres de Pierre Alvarez Cabral, lui annonçant la découverte et la prise de possession du Brésil.

montrant par signes qu'ils avoyent pitié d'eux <sup>1</sup>. Puis le jour ensuyvant, qui fut le second de may, nous fîmes voyles, tirant droit à la volte du cap de Bonne-Espérance, distant de là mil et cent lieuës, navigeans toujours jusqu'à ce que nous vîmes à découvrir du côté d'Éthiopie, une comette environnée d'un rayon fort long, durant ce signe par l'espace de neuf ou dix nuits, qui fut une pronostication du mal-heureux désastre, lequel nous avint bientôt après ; car, le vingtième du mois susdit, qui fut le dimanche, ainsi que nous étions sur le point d'avancer chemin, la mer nous semblant bonnasse, l'air benin, voicy venir d'assaut une tempeste marine, avec telle soudaine fureur, qu'elle enfonça quatre de nos navires, sans que jamais il y eut remède ni secours, et encor à peine se purent sauver les sept qui restoyent, lesquelles allèrent par tout ce jour-là, souz la garde de Dieu, ayans les arbres et voyles rompus. La mer étoyt tellement enflée et agitée d'ondes, qu'il sembloit que ces povres navires étoyent précipitées du ciel és abîmes ; il est vray que nous eûmes tout-soudain changement de temps ; mais encor ce malheur nous tenoit, que pour avoir été si lourdement

1. L'un de ces condamnés à mort rentra en Portugal et fut, dans la suite, employé au Brésil en qualité d'interprète. Cf. Barros, *Asia*, *Deca prima*, *libro quinto*, f° 86.

traités de la première secousse, nous n'osions nous hasarder de mettre nos voiles au vent, craignans qu'il ne nous arrivât autant comme aux autres navires ; et ainsi navigeans sans voiles, les navires se perdirent toutes de veuë, celle du capitaine accompagnée de deux autres, jetée deçà, trois autres de là, et la septième tirant un autre chemin, demeurant ainsi sans voiles par l'espace de vingt jours. Mais à la parfin, Dieu nous fit cette grâce qu'au sezième jour de juin, nous vîmes à découvrir la plage d'Arabie, là où commençâmes à aprocher de terre pour pescher, et de fait, y primes à force poisson ; recevans un grand plaisir à voyr cette côte fort peuplée et abondante en fruits, enrichie de beaux grans fleuves et de plusieurs animaux. De là, passant outre, nous vîmes aborder à l'île Céphale, où il y a une mine d'or, jointe à deux autres îles prochaines :

1. Sofala ou Cuama. Après avoir dépassé les îles Ucique (les îles Comorres), on trouve à dix-huit lieues dans la direction de l'Inde un fleuve peu considérable non loin de l'embouchure duquel est une localité habitée par des Maures et appelée Sofala ; le roi de Portugal y possède une forteresse. Il y a longtemps que les Maures se sont fixés là à cause d'un trafic d'or auquel ils se livrent avec les Gentils habitant la terre ferme. Ces Maures parlent arabe et ont un roi qui reconnaît la souveraineté du Portugal. Le commerce se fait de la manière suivante : les trafiquans viennent de Quiloa, de Monbaze et de Melinde dans de petites embarcations appelées zamboucs et ils apportent une grande quantité de cotonnades peintes, blanches et

et de fait, il y avoit deux navires de Mores, qui venoyent de là, tirer de l'or et s'en alloient à Mélinde ; lesquels soudain qu'ils nous eurent aperçus commencèrent, à voyles dépliées, à gagner le haut, jettans l'or qu'ils avoyent au fond de la mer, craignant que par nous il ne leur fut ravi.

Le seigneur Pierre Alvarès, désirant s'informer de ces gens et savoir qui, quels et pourquoi ils étoient venus en ces pays, manda à leur capitaine qu'il eût à

bleues, des pièces de soie, des chapelets de couleur brune, jaune et rouge provenant de Cambaye et mises à bord de grands navires. Toutes ces marchandises sont payées en or. Les Maures recueillent une grande quantité d'ivoire qui se vend à Cambaye au prix de cinq ou six ducats le qantar et quelque peu d'ambre gris provenant des Comores. Les habitants de Cefala sont noirs, quelques-uns ont la peau brune. Ils parlent presque tous la langue des Gentils de terre ferme. *El Libro d'Odoardo de Barbosa dans les Navigazioni et viaggi* de Giov. Bat. Ramusio. Venise, 1554, tome I, f° 320.

Davantage, dit Davity, les Portugais possèdent au royaume de Sophala sur l'embouchure de la rivière Cuama une forteresse qui est à soixante-quatre degrez trente minutes de longitude et vingt degrez de latitude meridionale. Il n'y avoit que les Mores qui dominoient en ce país jusqu'à ce qu'un Portugais nommé Guaja y bastit un fort en l'an 1500, qui, depuis ce temps, est toujours entretenu. Il est environ à cent vingt lieuës de Mozambique..... Il y a plusieurs de mines d'or près de la forteresse des Portugais d'où le facteur qu'on y met tire de l'or en quantité par le moyen du commerce qu'il a avec ces peuples comme aussi de la rivière qui porte force or dans son sable et la plupart de cet or est envoyé à Mozambique. *Description de l'Afrique*. Paris, 1660, pages 616-617.

luy venir parler. Ce qu'il fit : lequel interrogé par ledit Alvarès de quelle nation il étoit, répondit qu'il étoit More, cousin du roy de Mélinde et que les navires qu'il menoit étoient siens, venans de l'île Céphale ; mais que sa femme et ses enfans, éprins d'une grande peur, s'étoient précipités dans la mer. Le seigneur Alvarès, ayant entendu que ce More étoit cousin du roy de Mélinde son singulier ami, luy fit grande caresse, commandant luy être restituées ses deux navires et tout l'or qu'on lui avoit pillé. De quoy le capitaine fut content à merveilles, s'enquérant davantage du seigneur Alvarès, à savoir s'il n'avoit point en sa compagnie quelque enchanteur pour retirer l'or qu'il avoit jeté au fond de la mer. A quoy Alvarès feit response qu'il étoit chrétien ; et qu'entre eux les enchantemens n'avoient point de lieu ; puis l'interrogea du fait de Céphale, là où le capitaine lui dit être une mine d'or sous la puissance d'un roy More, demourant en l'île Chiloë, sur le chemin par lequel il devoit passer <sup>1</sup>. Cela

1. \* Ceste isle est engagée un peu plus avant dans la terre ferme que Mozambique et en regarde une autre de mesme nom et de mesme qualité, qui est vis à vis en haute mer et semble que ses habitans soient de mesme sorte. Elle est du tout proche et comme jointe à la terre ferme, ayant une belle ville dont les maisons sont hautes à la mode d'Espagne. Elles sont basties magnifiquement avec plusieurs sales, chambres et beaux planchers, fort bien meublées et, de plus, accom-

fait, ces Mores passerent outre ; et nous de reprendre noz erres droit à l'île Monzambique, faisans tant par noz diligences, que le vingtième jour de juillet, nous y arrivâmes ; cette île appartient au roy de l'île Céphale ; étant de petite étendue, peu peuplée, toutefois que les marchans sont fort opulents ; nous fimes quelque séjour, tant afin de nous fournir d'eau douce que pour nous rafraîchir, et prîmes là un pilot pour nous conduire jusqu'à l'île Chiloë, qui est assise en bon air et prochaine de terre ; les maisons y étant bâties d'une merveilleuse hauteur, à la mode d'Espagne ; les marchans fort riches en or, argent et perles, les habitans noirs, vêtus de draps de fine bombasine et de soye. Sur ce chemin tirant le long de la côte, nous vîmes à trouver six de nos voiles auparavant égarées ; mais la première perdue ne fut jamais veüe depuis.

pagnées de très beaux jardins, toujours pleins de toutes sortes de fruits. Il y a pareillement une autre ville en la terre ferme appelée la Vieille-Quiloa, qui est séparée de ceste autre par la rivière et un peu de mer ; mais elle n'est pas aussi considérable que celle d'isle. C'est ceste ville qui fut bastie, il y a plus de six cens ans par un certain Haly, fils de Hacem, roy de Siras en Perse, qui s'y vint habiter. Le terrain de ce païs est bon et fertile ; et pour peu de peine qu'on prenne à le cultiver, il produit diverses sortes de grains et de fruits..... Les Mores habitans de Quiloa sont olivastres et quelques-uns sont noirs et les autres blancs. Pigafette les fait presque tous blancs, et Alvarez noirs. Mais ce païs est meslé de noirs et de Mores blancs venus d'Arabie. Leur nourriture ordinaire est de blé turquesque,

Or, avant que descendre en terre, notre capitaine envoya des gens exprès au roy pour luy demander sauf conduit, lequel luy fut tout incontinent octroyé. En après, Alphonse Furtade se mit en terre, accompagné de sept ou huit braves hommes, tous accoutrés comme ambassadeurs, et s'en alla devers le roy pour luy faire entendre que ces navires appartenoyent au roy de Portugal, là venus tout exprès pour trafiquer, et que lesdites navires étoient bien garnies de plusieurs bonnes marchandises ; au reste, que le capitaine Alvarès auroit grand appétit de parlementer avec luy.

Le roy trouva ces raisons fort bonnes, promettant de sa franche volonté parlementer le jour ensuivant avec ledit Alvarès, lequel eût à descendre hardiment en terre. A quoy Alfonse repliqua que le roy de Portugal avoit, entre autres choses, tresexpressément

de riz et d'autres grains, racines et fruits sauvages et autres, dont les pauvres gens s'entretiennent. Ils vont habillez de riches draps d'or, de soye et de coton, et portent des turbans fort fins. Les femmes vont de mesme fort parées et portent des chaînes et des bracelets d'or et d'argent aux bras et aux jambes et de beaux pendans aux oreilles, qu'elles rompent en signe de deuil à la mort de leurs maris et parens ; et pour abrèger, ils vont vestus à la façon des Arabes ou des Turcs. Ceste isle est peuplée de riches marchands qui font grand trafic d'or et d'argent, d'ambre gris, de perles et de musc. » P. Davity, *Description générale de l'Afrique, seconde partie du monde*. Paris, 1660, page 496. Cette édition a été revue et augmentée par J.-B. de Rocoles, historiographe du Roi.

défendu à son capitaine de descendre en terre quand il seroyt question de parlementer avec quelqu'un, et pour cette cause, il luy pleut de venir jusques dans sa navire ; laquelle requête, combien qu'elle fût d'assez mauvaise digestion, si est-ce que le roy fit semblant ne la trouver amère, promettant que, le lendemain, il accompliroit la demande de notre capitaine, lequel fort joyeux d'avoir impetré ce qu'il pretendoit, se meit en bon ordre, commandant à tous ses gens faire le cas pareil, l'artillerie drecée dans les navires, l'étendard depliyé, avec divers sons de trompettes, tabourins et fifres. Le roy de son côté faisant le devoir pour l'acquit de sa promesse, se mit dans ses almadies et navires accourées en pompe royale, avec grands festins, solennités et instrumens de musique sonnans à leur mode, tellement qu'ils se vinrent joindre ensemble ; vray est que le roy fut aucunement espris d'une peur quand il veit les bombardes de nos navires en tel ordre, toutes prestes à tirer ; si est-ce qu'il ne laissa de s'approcher de notre capitaine et de tenir plusieurs et divers propos ensemble ; ce qu'ayans fait, ils prindrent congé l'un de l'autre, avec grandes caresses en tesmoignage d'une perpétuelle amitié.

Puis, le lendemain, suyvant les conventions arrêtées entre eux, le capitaine envoya Alfonse Furtade en

terre pour commencer à trafiquer ; mais il fut bien ébahi, quand il cognut que le roi avoit changé de propos, disant qu'il n'avoit que faire de ses marchandises, et que cela étoyt le fait d'un corsaire. Et ainsi Alfonso étant reçu autrement qu'il espéroit, se retira devers son capitaine, où il demeura trois jours, luy faisant le récit de tout : lequel en fut fort irrité, commandant sur l'heure de faire voyle à Mélinde, tousjours le long de la côte, où nous trouvâmes plusieurs îles bien peuplées de Mores, et entre autres, nous vînmes à découvrir une cité appelée Mombase, étant souz la juridiction d'un roi More<sup>1</sup> : car, toute cette côte est habitée des Mores, exceptés quelques chrétiens, comme l'on dit, qui se tiennent près de terre faisant grosses guerres auxdits Mores, mais nous n'en trouvâmes pas un.

1. « Ceste ville est assise sur un haut rocher, dedans un gouffe où, quand le reflux vient à donner dans l'embouscheure, les flots qui n'ont assez d'espace viennent rejaillir au pied de la ville, puis au baisser font un bras et ceignent les deux costez de la ville, qui est presque isle par ce moyen. Elle avoit au port une forteresse munie d'armes de trait, d'artillerie, où il y avoit forte garnison faisant guet nuict et jour. La terre est fertile en fruits, herbes potagères, grains, bestial gros et menu, et en eaux douces. L'air y est fort tempéré et les habitans y vivent fort délicatement, bastissant à nostre mode, enduisent les parois et les peignent de diverses couleurs. » *Histoire de Portugal*, f<sup>o</sup> 26.



*Comme les Portugalois arriverent à Mélinde, où ils furent receuz du roy fort humainement ; de quoy le roy de Portugal ne se montrant ingrat, luy feit plusieurs beaux présens. L'arrivée des Portugalois à Magadasse, és îles Gufal, Ormus et en la province de Cambaye, puis à l'île Amiadine.*

**B**OURSUYVANT donq noz erres, nous feimes tant par noz diligences, qu'au second jour d'août nous arrivâmes à Mélinde, où nous fûmes merveilleusement bien receuz et festoyez de la part du roy, à force gros et gras chapons, poules, oyes et limons, les meilleurs que je vey jamais ; tellement, que ceux qui se trouvèrent de notre compagnie, malades de bouche, dégoûtés ou autrement affectés, furent incontinent gueris, et remontés par ce bôn et liberal traitement. Et aussi de notre part nous ne fûmes négligens à faire le devoir sitôt que fûmes ancrés, saluant ce magnifique roy à beaus cops d'artillerie et canons ; en après, le capitaine commanda à deux de sa compagnie, dont l'un étoit eloquent en langue arabesque

et moritaine, d'aller vers le roy pour luy faire entendre les causes de notre venuë; de quoy le roy demeura fort content et retint pour ce soir celuy qui étoyt savant en langue arabesque et envoya soudain devers notre capitaine deux braves Mores pour le saluër luy remontrant quel contentement d'esprit avait reçu leur maître de notre venuë priant au surplus nôtre dit capitaine, de n'espargner rien en la vile de ce que luy seroit nécessaire, remettant le tout à son commandement. Le capitaine remercia grandement le roy de ces belles offres, et tout sur l'heure, luy envoya lettres et don de son maître, le roy de Portugal; le présent étoyt: une selle de cheval, autant brave que riche, avec la bride et les éperons d'argent, le poitral de mesme, les cordons fort superbes, le chevestre tissu de fil d'or, ensemble deux cuissins de satin broché, et deux autres de velous cramoisi, un tapis fin, une pièce de fin drap, deux pièces d'escarlate, une de satin cramoisi et une de taffetas almois. Ce don fut trouvé magnifique, et pouvoit valoir en Portugal plus de mil ducats; lequel fut présenté par Ariscorée, premier chambellan du roy de Portugal<sup>1</sup>, accompagné de plu-

1. On trouvera plus loin le récit de la mort d'Arias Correa, qui fut, quelque temps après, le 17 décembre 1500, massacré à Calicut, avec cinquante Portugais, par les Maures et les Nairis.

sieurs autres apparens personnages de la cour dudit seigneur, avec trompettes, tabourins et hautsbois. Le roy donq de Mélinde, averti de cette venuë, se montra fort courtois, envoyant au devant, pour recevoir telle entrée, les principaux de sa cour, qui vinrent attendre ledit Ariscorée avec sa compagnie à la porte du palais; dans laquelle, premier qu'entrer, plusieurs braves dames se présentèrent avec grandes caresses, tenans en leurs mains de belles tasses d'argent pleines de feu, mettans à force bons parfums dedans, tellement que cela rendoit une tressuave odeur par toute la cité. Et ainsi entrèrent-ils dans la salle du roy, où il étoit assis en une royale chaire, ayant à son côté plusieurs grans seigneurs Mores; auquel, après humbles salutations, le don fut présenté, accompagné des lettres de notre roy, escrites, d'une part, en langue arabesque, de l'autre, en portugaloise. Après les avoir leuës et communiquées à son conseil privé, il se mit, ensemble toute sa cour, à rendre grâce à Dieu, qui luy avoit tant favorisé que de luy donner l'entrée, cognoissance et amitié d'un tressault et tresriche prince chrétien, le roy de Portugal.

Au reste, il guerdonna Ariscorée de beaux dons, le priant de ne bouger de sa compagnie jusqu'à ce que les navires fussent prestes de partir, disant qu'il avoyt grand appétit de deviser à plaisir avec luy, ce que neantmoins

Ariscorée ne luy osa octroyer, sans prealablement avoir la licence de son capitaine : auquel le roy envoya son cousin pour l'impetrer, à quoy il ne fit aucun refus. Et par ce moyen, Ariscorée demeura en la compagnie du roy, traité fort magnifiquement, avec un brave apprêt de toutes sortes de viandes que l'on sauroit souhaiter, excepté de pain, duquel ils n'usent point en ces quartiers-là ; et outre ce bon recueil, par l'espace des trois jours qu'il demeura, on luy portoit grand honneur en la cour du roy auquel il ne tenoit guères autres propos que de son maître, notre roy, à quoi le roy de Mélinde prenoit grand plaisir ; et encor ne se contentant de cela, luy dit, qu'il auroit grande affection de parler avec notre capitaine ; mais Ariscorée luy fit entendre que cela étoit impossible, vu les defenses tresexpresses du roy de Portugal, faites audit capitaine Alvarès, de descendre en terre pour parler avec homme vivant ; et pour cette cause, que, s'il avoit appétit de luy parler, il étoit besoin qu'il se meit dans un esquif pour le venir trouver dans sa navire, laquelle il n'osoit sortir pour les causes susdites ; mais que s'il le vouloit voyr, il le pouvoit faire dans un bateau, comme avoit fait le roy de Chiloë. Le roy trouva fort étranges ces propos et façon de faire ; si est ce qu'Ariscorée sut tant bien dire, qu'il le feit à la parfin condescendre à sa requête ; ce

qu'étant accordé, Ariscorée avertit notre capitaine qu'il eût à se préparer, pour venir parler au roy, qui avoit envie de le voir et de communiquer avec luy: ce qu'il fit en diligence, se mettant dans un esquif, accompagné des plus braves et principaux de toute l'armée, cachant toutefois leurs armes sous leurs habits. Le roy pareillement commanda aprester deux esquifs et son cheval harnaché bravement à la mode portugaloise, de quoy ses gens ne purent jamais venir à bout, de sorte, qu'il fut besoin que les Portugalois qui étoient en terre y missent la main.

Le roy, descendant de sa chambre avec une eschelle, selon la coutume observée là de toute ancienneté, fut reçu par ses gens et élevé sur son cheval, avec un grand bruit et tintamarre qu'ils font à haute voix, toutefois et quantes qu'il sort de son logis. Le roy donq et notre capitaine s'abordèrent avec grandes caresses, communiquant et parlant ensemble de plusieurs et divers propos par assez longue espace de temps; puis, après avoir devisé à plaisir, notre capitaine prit congé du roy: lequel soudain qu'il se fut retiré en son logis, renvoya Ariscorée à la navire, mais ce ne fut sans envoyer par luy à force chair et fruits à nôtre dit capitaine, et aussi un pilot (étant depuis peu de temps retourné de Cambaie) pour nous conduire jusqu'à Calicut. Notre

dit capitaine laissa à Mélinde deux hommes bannis,  
l'un pour demeurer là, l'autre pour aller à Cambaie  
avec les navires du roy de Mélinde.





*De la cité de Magadasse et de la province de Cambaye <sup>1</sup>,  
fort fertile et abondante en tous biens, et la description  
de l'île Amiadine.*

**L**E lendemain donq, qui fut le septième d'aoust,  
le capitaine commande faire voyle droit au  
golfe de Calicut, laissant en arriere la côte de  
Mélinde et une cité de Moritanie, appelée Magadasse,

1. « Le royaume de Cambaie est le premier quartier de l'Inde, close des limites de l'Arachosie. Indus, fleuve renommé dont l'Inde a prins son nom, court au travers de ce royaume, et plusieurs autres rivières coulantes d'Orient et d'Occident, se perdent dedans ce grand fleuve, qui se desgorge en un bras de mer que les Anciens appeloient Canticolpe, et les modernes goulfe de Cambaie. On tient que le pays est si fertile qu'il ne faut que bien peu d'arpens de terre pour nourrir beaucoup de familles. Il y a force fruits de diverses sortes, du sucre à foison, une infinité de bétail à corne et laine. La coste de la mer est habitée de Mahumétistes pour pluspart ; ceux qui demeurent plus avant en pays sont adonnez aux idoles. Es montaignes habitent certains peuples hardis aux armes, qui se sont gouvernez eux-mesmes depuis que les roys de Cambaie embrassèrent la superstition de Mahumet. Ils s'appellent Resbuts et descendent souvent pour guerroyer contre ces roys. Les marchans de Cambaie sont fort riches, les revenus du roy tresamples, les soldats estrangers estoient attirés en

fort belle et riche : tellement, que tirant outre, nous arrivâmes à une grande île, en laquelle y a une belle et grande cité, avec un brave pont, qui tient depuis l'île jusqu'en terre ferme, appelée Zacotore<sup>2</sup>, et de là, passâmes plus outre, suivant le long de la côte et la bouche du détroit de la Mecche, lequel est de la largeur d'une

ce royaume par grosses pensions, tellement que Cambaie estoit estimé comme un pays commun. » *Histoire de Portugal, etc.*, f<sup>o</sup> 279 r<sup>o</sup>.

1. « Allant tousiours plus avant au Nord, le long de la coste d'Habex (Habech) en tirant vers la mer Rouge, on rencontre le royaume de Madagaxo, qui porte le nom de sa capitale, ville à cinq degrez de la ligne equinoctiale, du costé du Sud. Cette ville fut si puissante qu'elle se rendit maistresse de tous les Mahométans de ceste coste. . . . Ce païs produit une grande quantité de froment, d'orge et de fruits et nourrit grand nombre de chevaux et d'autres bestes. Les habitans sont en partie olivastres et partie noirs, et mesme il s'en trouve quelques-uns blans. Tous ses habitans parlent arabe et même il faut croire qu'ils vivent entièrement à la façon des Arabes, desquels ils sont descendus. La ville capitale est un lieu de grand traffic où les marchands de Cambaye et d'Aden portent des draps de toutes sortes et plusieurs autres marchandises comme des drogues et espiceries, en rapportant en échange de l'or, de l'yvoire et de la cire. Ils ont bien peu d'armes et n'usent sinon de flesches empoisonnées en leurs guerres. Ils ont un roy Mahométan et suivent la même doctrine que leur prince. » Davity, *Description de l'Afrique*, p. 501. Cette description de Magadaxo est empruntée à la relation d'Odoardo Barbosa (*Navigazioni et Viaggi* de Ramusio, éd. de 1554, f<sup>o</sup> 322) : la traduction en est fort exacte.

2. Il s'agit dans ce passage de l'île de Socotora, dont le lecteur trouvera à l'Appendice une description détaillée.

lieuë et demie, et au dedans dudit détroit est la mer Rouge, et aussi la maison de la Mecche, et de sainte Catherine du mont Sinäi, qui est le lieu d'où les épices vont au Caire et en Alexandrie, portées par certains dromadaires et chameaus fort courrans et robustes, passans premièrement par les désers d'Arabie. Il y a ici plusieurs choses notables qui ne sont à mettre en arriere; mais je réserveray cela à un autre lieu plus commode. Donc, après avoir traversé la bouche de ce détroit, de l'autre côté est la mer de Perse, qui confine plusieurs grandes provinces et royaumes, sous la même puissance du grand soldan de Babylone, vînmes tomber en une petite île, nommée Gulfal<sup>1</sup>, où l'on pesche les perles et plusieurs autres pierres précieuses; et de là, arrivâmes à une autre grande île joignant la bouche de ladite mer, appelée Ormus, qui est sous la puissance des Mores, où il y a force beaux chevaux, que l'on meine pour excellence par l'Indie<sup>2</sup>.

1. « Quelques-uns font aussi le roy d'Ormuz seigneur de l'isle de Gulfal, assise au milieu du golfe de Perse, où l'on pesche de fort grosses perles. » Davity, *Description de l'Asie*, page 568.

2. « Ormus est une isle dans l'embouchure du goulfe ou mer Persique, non gueres esloignée de Caramanie et semble avoir prins son nom d'Ormuze, ancienne ville de Caramanie, dont la memoire et le nom se sont evanouys avec le temps. . . Elle a huit lieuës de circuit, estant à six lieuës de mer près de Caramanie, et à vingt

Au reste, il y a pour toute cette mer, un grand apport de navires venans de toutes pars, pour trafiquer ; mais après avoir passé cette mer de Perse, on se trouve en Cambaye, province tresopulente, laquelle est sous la puissance d'un grand roy, étant ce país de plus longue étendue et plus garny de tous fruits que nulle autre contrée de tout le monde ; car, premièrement, il y a de froment en grande quantité, et de toutes espèces de blés, de cire, de sucre et d'encens, à force soye et bombasine, et semblablement plusieurs chevas et elephans. Le roy étoyt au commencement idolâtre, mais

d'Arabie, du costé de Caramanie. L'isle est du tout stérile et sèche ; la terre si maigre que de soy mesme, ni pour être cultivée, elle ne sçauroit produire chose qui serve à la vie humaine. Il n'y a point de fontaines, ains seulement trois puits en toute l'isle, loin de la ville ; par ainsi les habitans, pour la pluspart, s'aident d'eau de cisternes, et comme les Caramaniens, Arabes et autres insulaires voisins leur fournissent des vivres, aussi apportent ils de l'eau douce de ces îles en Ormus. Dedans l'isle se voit une petite montaigne contenant en un de ses costez grande abondance de soulfre, de l'autre, elle fournit des pierres de sel en bon nombre. Il y a deux hâvres très-asseurez, l'un à l'Orient, l'autre à l'Occident, estant separez l'un de l'autre par une langue de terre s'estendant assez avant en mer. Les marchans Indiens, Perses, Arabes et autres de divers pays s'aydans de la commodité de ces hâvres, commencèrent à fréquenter en l'isle ; au moyen de quoy, elle acquit tel bruit qu'on y bastit une ville en lieu plat, laquelle par succession de temps est devenue une des principales de ces quartiers-là ; les ruës d'icelle sont larges et droites, les maisons magnifiques, ayans plusieurs estages et enrichies de toicts

depuis il s'est fait More ; et il y a entre les habitans de cette province plusieurs riches marchans, qui trafiquent journellement avec les Arabes et Indiens ; joint aussi, qu'ils sont voisins de Calicut. En cette côte se trouvent plusieurs autres grandes provinces et royaumes, habités par les Mores, barbares et idolâtres, comme nous avons veu de noz propres yeux, et comme en peuvent témoigner tous ceux de notre compagnie.

Après avoir veü et discouru toutes ces contrées, navigeans toujours plus outre, nous commençâmes à

gentiment façonnez. Le palais du roy est commode pour loger grand nombre de personnes, fort et bien muny pour résister à la violence des ennemis.

Il fait extrêmement chaud en ceste isle, tellement que les habitans employent toute leur industrie en divers remèdes et moyens pour s'en garantir.

Ces habitans sont presque tous Arabes et Perses, adherans aux superstitions de Mahuinet. Ils sont estrangement voluptueux, adonnez à paillardise et mesdisance. Les femmes sont contraintes de voiller leur visage, crainte d'estre veuës par autres que par leurs maris. Les hommes sont pour la pluspart d'assez belle représentation, ayment fort la musique et prennent plaisir à s'accoustrer pompeusement.... Au reste, combien que l'isle ne produise chose aucune pour la nourriture et entretenement des insulaires, néanmoins, il s'y trouve des fruits, de la viande et des délices en telle abondance, qu'à peine sçauroit on trouver au monde pays mieuxourny que cestuy là pour bien accommoder la vie des hommes. » *Histoire de Portugal*, f<sup>o</sup> 166-167.

découvrir l'Indie, le vingt-deuxième d'aoust, et vinmes arriver à la terre du royaume de Goga<sup>1</sup>, qui est prochaine de l'île Amiadine<sup>2</sup>, laquelle est sous la dicion et seigneurie d'un More, et enrichie d'un beau lac d'eau douce traversant le milieu d'icelle, et n'est guères peuplée, ayant de chemin de là jusqu'en terre ferme, environ deux milles ; et a été autrefois peuplée de gentils, et est cette île le chemin, que les Mores de la Mecque prennent pour aller à Calicut. Noz gens donq descendirent en terre, là où ils demeurèrent par l'espace de quinze jours, faisant provision d'eau et de bois, se tenant aussi aux espies de ceux qui viendroyent de la Mecque, afin de les voler, s'il étoyt possible. Les habitans s'accointoyent familièrement avec les nôtres et devisoyent de plusieurs choses, dont notre capitaine prenoit grand plaisir ; et entr'autres, ils contoyent merveilles de ce país-là, auquel il y a un hermitage, où, par plusieurs foys, la messe fut celebrée du temps que nous sejourinions là par aucuns clers que nous avions avec nous ; et mesme nous y confessâmes et communiâmes tous ; et après avoir fait provision d'eau et

1. On peut consulter sur Goga, le *Voyage de Ludovic Varthema*. Paris, Leroux, 1888, page 290.

2. Il faut lire Amiadive ou Anchidive. Cabral a fixé la position exacte de cette île.

de bois, voyant que les navires de la Mecque ne venoyent point, nous allâmes à Calicut, qui n'est distant de ce lieu que septante lieues.





*Comme les Portugalois arrivèrent à Calicut ; la décente du capitaine en terre pour parlementer avec le roy, et comme après avoir donné gens en ôtage d'un côté et d'autre, ils firent une alliance et apointement.*

**L**E trezième jour de septembre nous arrivâmes à une lieuë près de Calicut, là où voicy venir de la vile un nombre de bateaus pour nous recevoir, dans lesquels étoient plusieurs gens accompagnant deux grands personnages, l'un marchand de Guzarate, fort riche ; l'autre un des plus apparens de toute la cité de Calicut et gouverneur d'icelle, qui ne firent difficulté d'entrer dans la navire de notre capitaine, luy signifiant comme leur roy étoit fort joyeux de notre venuë.

Noz gens voyans les choses en tel état, commencèrent à jeter les ancrs et à drécer leur artillerie, de

quoy ceux de la vile furent fort étonnés voyans tels appareils, disans qu'il étoyt impossible que personne pût résister contre noz forces, sinon Dieu ; nous cédant en cela, encôr qu'ils fussent gens superbes, n'estimans nation dessouz le ciel à eux ; et par ainsi, demeurâmes là toute la nuit, et le lendemain, notre capitaine envoya en la vile quelques Indiens, à savoir un More qui s'étoyt fait chrétien avec nous et quatre pescheurs de nation Gentils qui étoyent venus dans noz navires ; lesquels il acoutra de riches habillemens pour signifier au roy la cause de notre venuë, et luy demander la licence de descendre en terre ; et étans arrivés au palais du roy, le More parla à luy seul, ne s'osant approcher des pescheurs, sachans dès long-temps la superbe et pompe du roy, lequel receut fort alaigrement ledit More, nous octroyant par luy sauf-conduit pour entrer dans la vile, ce que notre capitaine prit en bonne part, espérant par ce moyen avoir entrée avec le roy, et de fait, tout-incontinent, il luy envoya Alfonse Furtade, accompagné d'un truchement arabe avec charge de luy remontrer comme les navires arrivées étoyent au roy de Portugal, venuës-là tout exprès pour entrer en sa cognoissance et amitié, et pour trafiquer au fait de marchandise. Mais pour autant qu'il étoyt tresexpressément enjoint et commandé au capitaine de ne descendre en terre

pour parlementer avec homme vivant, sans préalablement avoir ôtage de sa personne, il requéroit le roy qu'il eût à luy envoyer tels de sa cour que luy nommeroit ledit Furtade ; ces propos furent fort étranges aux oreilles du prince, et ne les voulut admettre, disant pour ses raisons que ceux qu'on luy demandoit étoient de bonnes gens, hors d'age pour endurer la marine ; au reste, qu'il étoyt prest d'en bailler quelques autres au lieu de ceux-là, et certes il s'esmerveilla fort de telle obstinée requête, demeurant en suspens sur cela par l'espace de trois jours, à la fin desquels, suivant la demande dudit Alfonse, il y condécendit combien que le tout luy fût fort suspect.

Le capitaine ayant impétré tout ce qu'il prétendoit, ne se voulant montrer illibéral, après s'être mis en bon ordre, vint en terre accompagné de trente des plus braves et honorables hommes de sa compagnie, outre ses serviteurs et officiers, laissant pour son lieutenant Sanchio de Touar, auquel il donna charge de traiter libéralement et magnifiquement les gentils-hommes de Calicut, donnés en ôtage de la part du roy, lequel vint, le jour ensuivant, en un logis qu'il avoit près de la mer pour recevoir nôtre capitaine, et de là envoya en noz navires les cinq hommes en ôtage, accompagnés de cent hommes armés d'espées et rondelles avec trente

tabourins. Le capitaine sortit tout incontinent de sa navire pour entrer en un esquif, ayant déjà fait mettre en terre toutes autres choses qui luy étoient nécessaires; et quand cet esquif fut arrivé, ledit capitaine vouloit faire honneur aux ôtages d'entrer dedans avant que luy sortît, ce qu'ils refusèrent fort modestement, de sorte, qu'avec grandes cérémonies, ils demeurèrent long-temps sur ce différent; mais à la parfin, Ariscorée fit tant qu'ils mirent le pied dans l'esquif; en après, notre capitaine se jeta en terre, là où il fut reçu en grande pompe de plusieurs gentilshommes qui le prirent par dessous le bras, et de même accueil reçurent tous ceux de sa compagnie, tellement que leurs pieds ne touchèrent la terre jusqu'à ce qu'ils furent là où le roy les attendoit qui étoit en une chambre haute, luy assis sur une chaire couverte de velous, avec deux cuissins de soie sous les bras, le dessus de la chaire étant aussi de soie teinte en escarlate, luy étant nud depuis la teste jusqu'à la ceinture, et de là jusqu'en bas, enveloppé d'un drap de soie et de bombasine fort déliée et blanche, avec braves houppes d'or, ayant en tête un bonnet fait à la mode d'une salade, les deux oreilles percées où pendoyent deux pièces d'or, rubis et diamants, et deux perles grosses comme une noix, de grand prix et valeur, les bras pleins et garnis jusques

souz les coudes, de plusieurs bracelets d'or, et sur les coudes, de perles et de pierres de grand'estime, ses jambes parées de mesme, l'artêt de l'un des pieds ceint d'un anneau enrichy d'un rubis et d'un charbon qui rendoit grand'clarté : les doigts reluisans d'anneaux, rubis, diamans, émeraudes et autres pierreries, ensemble deux ceintures d'or garnies de beaux rubis; somme, que l'on ne sauroit penser, croire, ni estimer les richesses qu'il portoit sur son corps, et encor outre les singularités susdites, il y avoit auprès de luy une chairre d'argent et les bras d'icelle d'or, et au-desus enrichie de pierres précieuses; outre ce, il y avoit un peu loin de luy un échafaud sur lequel on le porte quand il veut aller d'une maison à l'autre, où alors quand il va ainsi, on l'accompagne avec quinze ou vingt trompettes d'argent et trois d'or, dont l'une est si pesante que deux hommes ont assez à faire à la porter : et quant aux trois d'or, leurs bouches étoient toutes pleines de perles. D'avantage, quatre grans vases d'argent et gobelets d'or avec plusieurs grands chandeliers de leton, où il y avoyt de gros cierges allumés, combien que ce fût en plein midy; mais il faisoit cela par une excellence et superbe. A côté de luy, il y avoit un de ses parens avec ses deux frères, accompagné de cinq pages braves au possible, et aussi plusieurs autres gentilshommes

parés de mesme que luy, tenans tous une grande gravité.

Notre capitaine étant entré dedans, ébahi d'un si brave et magnifique appareil, s'approcha du roy pour luy baiser les mains, mais les gentilshommes le devancèrent, disant qu'ils n'avoient pas telle coutume en ce païs, et qu'il n'étoyt loisible de s'approcher du roy, lequel, nonobstant ce, ne s'en émeut de rien, mais le receut d'un bon accueil, prenant les lettres de luy, que luy envoyoit le roy de Portugal, qui étoient escrites en langue arabesque, et comme la lecture s'en faisoit, le capitaine commença à ouvrir et présenter les dons que le roy de Portugal envoyoit, qui étoient tels : un bassin d'argent figuré d'or, un grand vase d'argent couvert, fait en figures enlevées, une tasse d'argent de la mesme façon, deux masses d'argent avec leurs chaînes pour les porter, quatre cuissins de velous cramoisy, un grand tapis de drap d'or, deux pièces de fin drap figuré en verd, et un grand brot d'argent doré.

Le roy, guerdonné tant libéralement de tels magnifiques présents, et grandement esjouy des lettres d'un tel prince chrétien, fit bon accueil au capitaine, l'invitant d'aller au logis qui lui avoit été préparé en grande pompe, le priant, au surplus, qu'il fit retourner les personnages qu'il avoit pris en ôtage dans ses navires,

parce qu'ils n'avoient à boire ny à manger, et savoit bien aussi qu'ils ne pouvoient dormir à leur aise ; lesquelles, sy bon luy sembloit, qu'il retournât luy-même pour donner ordre à ses affaires. Ces propos entendus, le capitaine, suyvant la liberté qui luy étoyt donnée, se transporta vers ses navires, laissant à terre Alfonse Furtade, avec sept ou huit hommes pour l'attendre au logis qui luy étoit ordonné de par le roy ; mais cecy fut fait avec telles solennités, qu'il fut accompagné d'un trompette de la cité, qui avoit charge de dire à ceux qui étoient en ôtage comme le capitaine retournoit aux navires, paroles qui étonnèrent tellement ces povres gens, qu'ils se précipitèrent dans la mer. Ce que voyant Ariscorée, se jeta dans un esquif, courant à force de rames vers eux ; mais ce nonobstant, deux des principaux de leur compagnie échapèrent avec leurs serviteurs, et tout sur l'heure, le capitaine y arriva, lequel, après être informé du fait, commanda aux deux autres qui restoyent et à leurs serviteurs, de descendre au plus bas du navire, rescrivant au roy comme à ses navires seroit avvenu tel inconvénient, inventé par un sien secrétaire et que, pour cette cause, il auroit retenu les deux qui restoyent en ôtage pour le respect d'aucuns de ses gens que l'on retenoit en la vile et au port, lesquels il désiroit recouvrer, et que ainsi faisant, il luy

renvoyroit ses ôtages, combien qu'il les traitât fort bien, ne leur usant d'aucun outrage.

Les messagers, après avoir fait leur raport, desquels le capitaine attendoit toute la nuit réponce, allèrent droit à la cité, ne se souciant en rien de faire réponce au capitaine, qui, en faits et en dits, avoit merveilleusement piqué le roy, lequel, ainsi traité, tout sur l'heure s'en vint à la cité, accompagné de dix ou douze mille hommes, commandant de constituer prisonniers tous ceux qu'ils rencontroyent parmi ladite cité de noz gens, afin que, pour le moins, ils luy servissent en échange de ceux qui étoient demeurés en ôtage en noz navires, et par ce moyen les gens du roy vinrent dans leurs almadiés vers notre capitaine pour retirer ceux qui étoient demeurés en ôtage, en lui rendant le trésor et ses gens, qu'il demandoit. Ce qu'apercevens les Portugalois, ils s'avancèrent pour délivrer ces prisonniers; mais ces Mores ne s'osoyent bonnement aprocher, craignant la touche; et aussi, d'autre part, les nôtres ne se tenoyent aseurés dans leurs esquifs, tellement que par tout ce jour, ils voltigèrent les uns alentour des autres, sans rien accorder, et, voyans cela, ils s'en retournèrent en grand discord avec aucuns de nos gens pour avoir les autres que le roy avoit fait prendre avec notre trésor, auxquels ceux de Calicut faisoient grand'peur, voulans

mettre en avant, incontinent qu'ils seroyent vers le roy, qu'on les avoit voulu assommer, ce qui causa que les Portugalois furent durant cette nuit en grand doute et crainte, les oyans ainsi deviser, jusques à ce que le jour ensuyvant, le roy manda à notre capitaine qu'il luy renverroit son trésor et ses gens sans porter armes, et que de sa part, il fit le cas pareil. Notre capitaine ayant entendu la volonté du roy, ne voulant en son endroit refuser tous honnêtes accords, délégua sur l'heure Sanchio de Touar, avec charge de remener ses gens et son trésor, et, pour échange, rendre au roy ceux que nous avions en ôtage, dont le tout fut délivré à Touar, ormis quelque lit avec ses garnitures.

Or, ainsi qu'il se mettoit en devoir d'exécuter sa commission, commençant à délivrer lesdits prisonniers, voicy l'un d'eux qui va se jeter dans la mer, cas merveilleux et épouvantable, non-seulement audit Sanchio, ains encor d'avantage à noz gens, qui regardoyent ce triste spectacle; tellement, qu'ainsi émeus, ils commencèrent à se mutiner, roulant deçà, delà, avec tels efforts, qu'ils firent sauter dehors des almadiés tous ceux qui les gardoient, et en demeurèrent seuls maîtres et seigneurs. Mais pour autant qu'il resta des leurs seulement un en notre puissance, qui étoyt fort vicil, nôtre capitaine, touché d'une pitié de luy, le renvoya au roy,

bien altéré, ayant fait la diete depuis trois jours. Puis, afin de venir à quelque'appointement avec le roy, lui délégua François Choreate, avec mandement exprès de luy signifier comment il prétendoit luy envoyer derechef Ariscorée pour traiter appointement sous condition, toutefois qu'il luy donnât en ôtage Guzerat, marchant more, riche à merveilles, qui pour lors étoyt là présent, promettant, au lieu de sa personne, luy donner deux siens neveux; ce que le roy trouva fort bon, et furent incontinent ces pactes annoncés à notre capitaine, lequel commanda sur l'heure à Ariscorée de descendre à terre, accompagné de huit ou dix braves hommes, auquel le roy fit bon accueil, ordonnant très expressément qu'il fût logé en la maison de Guzerat, enjoignant audit hôte qu'il eût à montrer à Ariscorée tout le train et trafic de marchandise, ce qu'il apprint bien aisément par la dextérité de son esprit, tellement qu'il commença dès lors à négocier et trafiquer; mais un mal y avoit pour luy que son truchement étoyt Arabe, de sorte qu'il ne luy étoit pas possible de parler au roy, sinon en la présence des Mores, gens barbares et fort contraires aux Portugalois, accoutumés de leur donner la trousse en tout ce qu'ils peuvent; voyre malins jusques à cela qu'ils ne permettoyent qu'Ariscorée envoyât lettres ou messagers à nos navires; de

quoy notre capitaine, se trouvant fort scandalisé, encor qu'il mandât continuellement gens à terre tout exprès pour en sentir quelque fumée, fut en délibération de sortir de là et faire voyle; ce qu'Ariscorée, étant au logis de Guzerat, prochain de la rive, regardoit d'un œil de pitié et d'un cœur triste, se voyant ainsi désert, seul, et, avec bonne garde, détenu par les Mores; et d'autre part, Guzerat prisonnier dans la navire de notre capitaine, se trouvant également fâché de sa personne, fait dire à Ariscorée qu'il expédiât un homme exprès dans une almadié pour parler à notre capitaine de sa délivrance, autrement, protester contre luy.

Ce qui fut diligemment et avec telle ruse exécuté, que le capitaine retourna bride, et Ariscorée prenant la matière à cœur, fit tant par son beau dire, que moyennant l'aide de Guzerat, il traita paix avec le roy, lequel luy ordonna un logis sur la rive de la mer, là où il fit dresser un étendard, remarqué de ses armes, et outre cela, le guerdonna d'un présent, autant grand et magnifique, comme la libéralité d'un tel prince le requéroit, qui fut de deux contrats signés de sa main et seillés d'un sel d'or, qu'il porta à notre capitaine, lequel, aussi doué d'un cœur magnanime, de son franc vouloir luy rendit en terre ceux que nous avions en ôtage dans noz navires, qui fut le commencement et

ouverture d'une grande cognoissance et amitié avec ces habitans; tellement que, veu leur bon traitement en notre endroit, il nous sembloit que fussions à Calicut; et nous au cas pareil, ne voulans encourir cette meschante et infame note d'ingratitude, nous faisons noz efforts de montrer toutes honnêtetés et civilités envers eux, leur promettant aide et faveur en ce qu'ils auroient à faire de nous, comme leur avons bien depuis tesmoigné par effect.

Car en ce temps-là, il avint de cas fortuit, qu'une navire passa auprès de Calicut, laquelle étoit fort belle, bien armée et garnie de gens, chargée entr'autres choses de cinq elephans, dont l'un étoit d'aussi grande estime, comme de démesurée hauteur, et pour cette cause, merveilleusement bon pour le fait de guerre. Le roy étant averty de cette venuë, désirant fort se voyr seigneur de ces elephans, et spécialement de celui qui étoit le plus haut, feit requête à notre capitaine qu'il fût de son bon plaisir de luy saisir ce grand vaisseau où étoit ce brave elephant, duquel il avoyt présenté une grosse somme de deniers, et si ne l'avoit peu arracher par or, argent, ni prières. Notre capitaine, ne se montrant rétif en tel acte, pour gratifier au roy, luy manda qu'il exécutoit son mandement, voyre avec telle superbe, que si le navire ne se rendoit, il mettroit

tout à feu et à sang, ce que luy octroya le roy, luy envoyant quand et quand un More pour voir cette menée et le passe-temps, et afin aussi de persuader à ceux qui étoient dans la navire qu'ils eussent à se rendre. Or donc, nôtre capitaine désirant executer à son honneur ce brave desseing, expédie tout soudain une bonne caravelle bien garnie de grosse artillerie et de septante hommes de guerre, qui firent telle diligence, qu'avant la minuyt, ils gaignèrent, à force de voguer, ladite navire, sans toutefois y pouvoir toucher jusques au lendemain; et incontinent que noz gens les eurent atteints, ils commencèrent à leur commander qu'ils eussent à se rendre: lesquels se meirent à rire, en maniere de moquerie, se tenans fors, à cause qu'ils étoient en grande compagnie, tirant à force flesches contre nos gens: lesquels, de leur côté, pour acomplir le commandement de nôtre capitaine, ne la feirent longue à lâcher l'artillerie, avec un si impétueus tintamarre, qu'étans tout étonnés d'une tant dure et étrange salutation, incontinent, ils se rendirent nos prisonniers, et furent menés tout droit à Calicut. Le roy fort joyeux de cette brave proye, au sortir de son palais, s'en vint jusque sur la marine pour recevoir notre capitaine et ces prisonniers, et semblablement l'elephant qu'il avoit tant désiré, lesquels luy furent délivrés sur l'heure; au reste étant fort

émerveillé de ce qu'une si petite caravelle, garnie de si petit nombre de gens, auroit rangé et vaincu une si grosse navire accompagnée de trois cens hommes de bonne taille et vaillans en fait de guerre.





*Comme le capitaine Alvarès, après avoir demeuré trois moys devant Calicut, mande au roy qu'il ne peut faire son amplette d'épicerie, à cause que les Mores luy cachent toutes marchandises, et comme par lesdits Mores furent assaillis les Portugalois à l'improviste, d'ond en cet assaut fut tué Ariscorée.*

**N**OTRE capitaine, après avoir séjourné trois moys à Calicut, et voyant qu'il n'y avoit encor que deux de ses navires chargées d'épicerie, désirant sortir de là, fait descendre en terre un homme de sa compagnie, pour signifier au roy comme, depuis longtemps, il avoit demeuré là, attendant toujours la commodité de faire son amplette, mais qu'il n'avoit été en luy de recouvrer de l'épicerie sinon pour deux navires, à cause que les Mores luy cachoyent les marchandises, et que les navires de la Mecche les chargeoyent en tapinois, et puis échappoyent à la desrobée; et pour ce, qu'il fut de son bon plaisir y mettre ordre, à cause que le temps de son département approchoit. Le roy ayant entendu ces nouvelles, promit à notre capitaine luy faire déli-

vrer toutes et quantes marchandises que bon luy sembleroit, faisant tresexpresses inhibitions que les navires des Mores n'eussent à s'approcher ou lever marchandises, avant que toutes les navires des Portugalois fussent chargées, avec permission et octroy à notre capitaine que s'il se trouvoit être fait au contraire, il eût à prendre tout ce qui seroit par eux enlevé, promettant d'avantage de luy laisser ladite marchandise pour le prix que les Mores l'auroyent achetée.

Or, il avint que le sezième de décembre audit an, Ariscorée faisant conte avec deux secrétaires de noz navires, pour deux qui étoyent chargées et prêtes à s'en aller, une navire des Mores chargée d'une grande quantité de marchandises départit du port, mais non tant secrètement, qu'elle ne fût saisie par notre capitaine, suyvant l'ordonnance du roy. Les Mores, grandement irrités et fâchés d'une si lourde touche, se mirent à pleurer et lamenter, ne trouvant remède plus prest à leur maladie, que d'aller tous ensemble devers le roy, luy exposer le fait, et luy demander sur ce provision, ce qu'ils feirent avec leur avantage, mettans en avant que les Portugalois avoyent fait monopole ensemble de dépouiller le royaume de Calicut de toutes les plus exquises marchandises qui y fussent, et de fait, qu'ils avoyent à un lieu en terre, auquel ils avoyent retiré et mucé plus

de richesses que jamais eux n'en avoyent transmis en leur païs : et pour conclusion, qu'ils n'étoient que larrons et pillers du povre peuple, lesquels il seroit expédient de mettre à sac, pour le repos de ses sujets, sûreté et accroissement de son royaume, ce qu'eux-mêmes s'obligeroyent à luy de fort bien exécuter, s'il luy plaisoit, de grâce, leur en donner permission ; et, quant à eux, qu'ils luy faisoient un présent de tout ce qui se trouveroit aux magasins des Portugalois, car c'étoit de leurs dépouilles. Le roy, avare de soy-même, gagné par telles fausses remontrances, lâcha la bride pour aller et faire tout ce que bon leur sembleroit.

Cependant, aucuns de noz Portugalois ne sachans rien de cette menée, alloyent par la cité pour le fait de leurs marchandises et trafiques, et voicy venir d'assaut accompagné d'une démesurée fureur, les Mores sur ces povres gens, et donner dedans ; eux de se défendre le mieux qui leur fut possible, jusqu'à ce que ceux qui étoient demeurés dans les navires, ayant sentu la fumée de telle émotion, vindrent en diligence pour donner scorse. Cette meslée fut autant bien démenée par nos gens, comme soudain entreprise par les Mores, tellement que, de leur part, il s'en trouva sept déconfis ; de notre côté, deux ou trois seulement, combien que nous ne fussions de combatans qu'environ septante

et eux, un nombre infiny, bien armés de lances, épées, targues, arcs et flesches. Si est ce que noz gens furent contrains à la parfin de se retirer en leur logis et de s'enfermer dedans pour tenir bon contre l'impétuosité de ces canailles qui les assailloyent de toutes pars, encor que les murailles du logis fussent de l'hauteur d'un homme à cheval, et aussi, avec leurs arbalettes, ils mettoyent à bas plusieurs de ces Mores qui y accouroyent à si grand'flotte, qu'ils se trouvèrent de compagnie plus de trois mille, rencontre dure pour noz gens, lesquels levèrent leur étendard pour signifier et faire entendre à ceux qui étoyent dans les navires qu'ils eussent à leur donner scorse, lesquels voyans l'enseigne de Portugal, sans délay, gagnèrent le bord de la mer à force d'esquifs, et, tout sur l'heure, commencèrent à saluër ces Mores à beaux cops d'artillerie ; mais il ne print pas, pour autant qu'ils se cachoyent derrière les murailles de la maison où étoyent assiégés noz gens, qui furent battues si rudement, qu'elles tombèrent en terre. A quoy le roy prenoit grand plaisir, comme nous pouvions bien apercevoir, luy étant dans une maison prochaine du logis des Portugalois, encor qu'il eût un sien valet de chambre devant soy, tenant bonne mine.

Ariscorée se voyant désert, comme désespérant

de sa vie et des siens, se jette en pleine place, rompant par le milieu de ses ennemys, espérant encor sortir de la foule, se sauver dans nos esquifs, lesquels il ne seut sitôt atteindre, pour autant qu'ils ne joignoyent à la rive, qu'il ne fût hapé, harpaillé et défait de ces malheureux Mores, avec cinquante autres des nôtres, qui passèrent tous par le fil de l'épée, de sorte qu'il n'en eschappa jamais que vingt cinq encor bien lourdement blessés, lesquels en danger de se noyer, se jetèrent dans la mer pour gagner noz esquifs; entre ceux-cy étoyt le fils d'Ariscorée âgé seulement de douze ans.

Le capitaine, dolent de ce fatal désastre, fait diligence de mettre la main sur dix navires des Mores étans au port, et tuer tous ceux qui étoient dedans, en nombre environ de six cens hommes, et plusieurs autres, qui s'étoient cachés au fond de leurs navires souz leurs marchandises, que nous prîmes, et meimes à mort trois éléphants, qui étoient dans un des navires, et les mangeâmes; puis, après avoir déchargé les navires, y meimes le feu, et le lendemain approchâmes de terre, pour plus aisément canonner la cité, là où il demeura un grand nombre de peuple, sans le gros dommage que nous portâmes à la ville, encor que les Mores se défendissent le mieux qu'il leur étoyt possible.

Étans ces choses en tel état, nous aperceumes deux navires voltigeans alentour de la mer, qui s'en alloient à Panderane<sup>1</sup>, distant cinq lieuës de Calicut, où nous trouvâmes sept autres navires agravées sur le sable, qui avoyent chargé plusieurs gens audit lieu, et pour ce que c'étoyent des Mores, nos gens les voulurent aborder, et à beaux cops d'artillerie les saccager tellement qu'il y en demeura une grande partie de tués.

Le capitaine, après ces choses faites, disposa d'aller charger ses navires à Cuchin<sup>2</sup>, distant de Calicut environ trente lieuës, qui est un royaume à part, où les habi-

1. Panderane est mentionnée par Ibn Batouta sous le nom de Fandaraïma. « De Bodd Fettan, dit-il, nous nous rendîmes à Fandaraïma, ville grande et belle, possédant des jardins et des marchés. Les Musulmans y occupent trois quartiers dont chacun a sa mosquée, c'est dans ce port que les navires de la Chine passent l'hiver. » *Voyages*, tome IV, page 88. La ville de Paniany (Panderane) est située à 36 milles au S.-E. de Calicut. On y compte cinq cents maisons, quarante mosquées et mille cabanes habitées par des pêcheurs professant la religion musulmane. Paniany est la résidence du Tangal ou grand prêtre des Moplays, qui prétend descendre d'Aly et de Fathimah, la fille du prophète Mahomet. W. Hamilton. *East Indiana Gazetteer*, tome II, p. 366.

2. La ville de Cochin est assise vers le Sud et eslongnée de Calicut environ trente cinq lieuës. Elle est arrosée de tous costez par les tours et retours d'un fleuve qui l'environne et va se rendre au dessous d'icelle en la mer. Le hâvre est fort bon et la rade très assurée pour les navires. La terre est maigre et stérile, plaisante toutesfois à cause des arbres verdoyans que on y void et pour l'abondance du payvre. Le roy n'estoit pas des plus riches et tous les ans payoit cer-

tans adorent les idoles, et usent d'un même langage qu'à Calicut, où nous avons été si joliment étrillés ; mais nous en étions depuis bien vengés, car outre la trousse que nous donnâmes à ces Mores, il nous avint, suyvans noz erres, que sur le chemin, nous rencontrâmes deux navires de Calicut chargées de riz, ésquelles nous montrâmes si bon visage, que, nous ayans aperceuz de prime face, ils n'eurent plus prest remède que de se mettre en fuite et quitter leurs vaisseaux, que nous saisîmes, pillâmes, et puis y meimes le feu. En après, navigeans oultre, nous vînmes aborder à la bouche d'un fleuve, le vingt quatrième décembre, où nous jetâmes noz ancrs, et notre capitaine feit descendre en terre un pauvre homme de Guzerate, qui s'étoyt mis en notre compagnie pour venir en Portugal, et par iceluy feit signifier au roy de Cuchin les nouvelles des cas advenus à Calicut, avec expresse commission de la part de notre capitaine de dire au roy de là, comme nous étions venus devers luy, souz espérance qu'il nous permettroit de charger nos navires, avec telle condition, que nous troquerions nos marchandises contre les

tains tributz au roy de Calicut. La manière de vivre du peuple s'accorde avec celle des Malabares. *Histoire de Portugal*, f° 55 r°.

Osorio nous apprend que le roi de Cochin qui était Djogui se convertit à la foi chrétienne et reçut de Cabral le nom de Michel.

siennes, ou bien luy ferions payement d'or ou d'argent. Lequel prêta fort bien l'oreille à cette requeste, disant qu'il étoit fâché de la difortune avenue à Calicut ; au reste, joyeux de notre bon apport, tenant pour seur, que les Portugalois avoyent été de tout temps réputés et trouvés gens de bien, et que, pour cette cause, il les traiteroit tant bien qu'ils seroyent contens de luy ; mais afin que les choses fussent faites plus à l'assurance, que d'un côté et d'autre, on envoyât certains personnages en ôtage ; et de fait, commença de sa part à y envoyer quelques-uns de sa cour.

Le capitaine, trouvant ces offres fort légitimes, luy envoya tout sur l'heure deux des principaux de sa compagnie, avec d'autres marchans portans quant et eux de leurs marchandises, plutôt par une manière d'ostentation qu'autrement, car il envoya tout incontinent en terre son facteur avec cinq ou six autres hommes tout exprès pour acheter marchandises, retenant, ce néantmoins, les ôtages du roy, lesquels il traitoit fort humainement ; mais, tous les jours, il falloit les changer, pour autant que les marchans de ce pais ne mangent jamais sur la marine ; que si, par cas fortuit, cela leur venoit, ils sont privés à jamais de la veüe du roy ; et par ces moyens nous séjourâmes là par l'espace de quinze jours afin de charger noz navires.



*Comme l'armée de Calicut poursuivit les Portugalois jusqu'à Cuchin et au royaume de Canonor, là où le capitaine Alvarès fut receu magnifiquement par le roy, qui luy envoya quatre cens quintaux de cannelle, pour achever leur charge. La perte d'un navire de Sanchio de Touar<sup>1</sup>, chargé d'épicerie, ne se sauvant qu'une partie de gens qui étoient dedans; et comme de toutes les navires qui étoient parties de Portugal avec ledit Alvarès, il n'en retourna que six.*

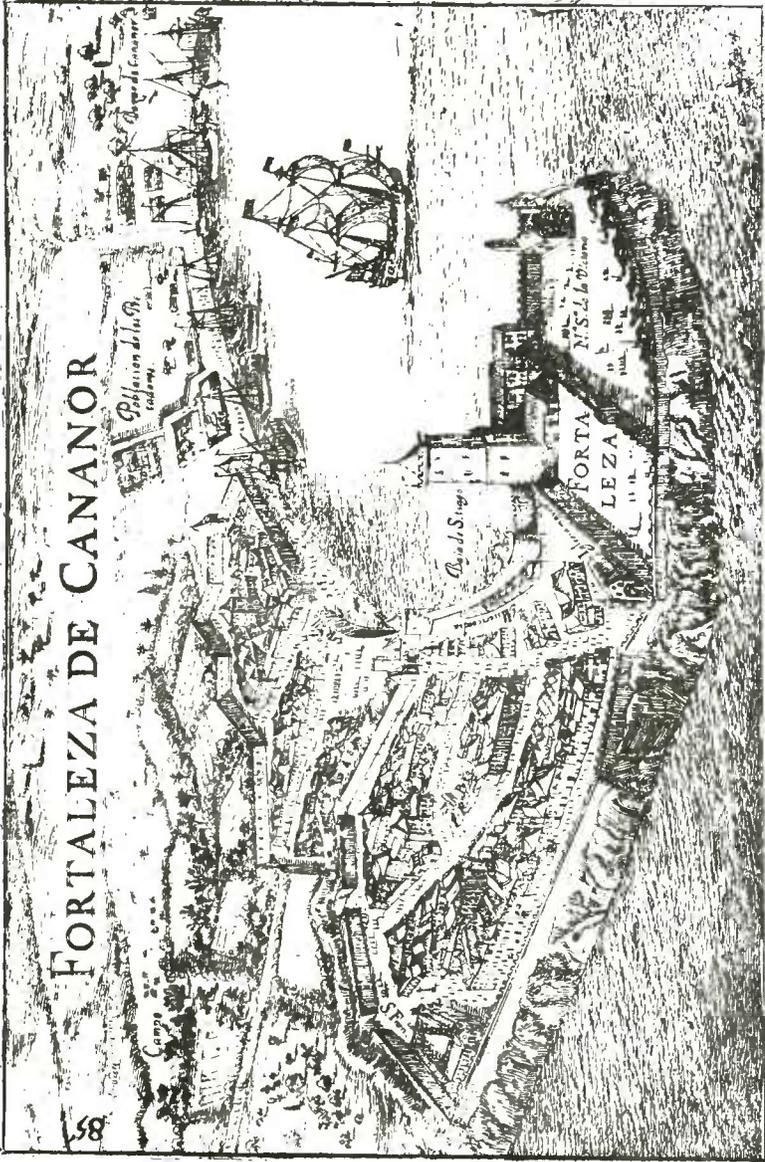


COTÉ de Cuchin est un lieu appelé Carangoller<sup>2</sup>, où il y a des chrétiens, juifs et Mores; là nous trouvâmes une juifve de Sibile<sup>3</sup>, venant le grand chemin du Caire et de la Mecche, et sur ce

1. Sancho de Toarez.

2. Au lieu de Carangoller il faut lire Cadangolar. Cadangolar (Cranganore) est une petite ville située à seize milles au nord de Cochin. Les Juifs prétendent avoir possédé Cranganore dès l'année 406 de l'ère chrétienne. Elle fut le siège d'un archevêque catholique. Les Portugais y élevèrent, en 1505, un fort dont les Hollandais s'emparèrent en 1663. Cranganore renfermait autrefois une nombreuse colonie de Chrétiens nestoriens. W. Hamilton, *A geographical, statistical and historical description of Hindoustan*, t. 1, p. 457.

3. Séville.



FORTALEZA DE CANANOR

85

passage mesme rencontrâmes deux chrétiens qui vouloyent, selon leur dire, passer jusques à Romme et en Jérusalem, gens d'assés bon esprit, et qui, de leur manière de parler, contentoyent fort bien nôtre capitaine. Or, les navires étans jà prestes à charger, voicy venir une grosse armée de Calicut, où il y avoit quatre-vingts voyles, et entre les autres, vingt-cinq fort grans. Le roy de Cuchin averty de cette venue, mande soudain à nôtre capitaine s'il vouloit livrer combat contre ces Mores, qu'il luy fourniroyt des gens et des vaisseaux. A quoy le capitaine fait réponse qu'il n'étoyt jà encor de besoin, pour autant que la nuit étoyt prochaine, qui fut cause que ladite armée demeura à une lieuë et demie de Calicut, laquelle toutefois nous suyvîmes de fort près pour la surprendre, combien que la nuyt nous étoyt assés contraire, menans quant et nous les ôtages de Cuchin, y demeurans à l'encontre sept des nôtres, estimant toujours notredit capitaine que sa compagnie fût assés robuste pour soutenir une telle touche ; d'ond en cela il fut déceu, d'autant que son armée étoyt mal en ordre, nonobstant qu'après les avoir approchés et eux nous, qui fut le dixieme de janvier 1501, nous lachâmes quelques unes de noz artilleries; mais le capitaine étant averty que Sanchio de Touar n'étoyt en sa compagnie, trouva moyen d'éviter la furie de l'armée, et tirer le

chemin de Portugal, vu aussi qu'il avoit le vent à gré ; mais il ne seut si bien faire que ces méchans Mores ne les suyvisent jusqu'à une heure de nuyt, qui alors se perdirent de veuë.

Ces choses ainsi menées, le capitaine délibéra s'en aller en Portugal, laissant à Cuchin ses gens qu'il avoit baillés au roy en ôtage, avec le facteur, ayans toujours avec nous deux de ceux que nous avoit baillés le roy à l'encontre, et feimes tant par noz journées, que, le quinzième jour de janvier, nous vînmes à passer devant un lieu nommé Canonor<sup>1</sup> d'ond les habitans ont une mesme langue qu'à Calicut, ce que le roy dudit lieu

1. Canonor est une grande ville habitée de plusieurs allans et venans. Le gouffe qui flocte jusques dans icelle est cause qu'il y a un bon port. Le pays est abondant en tous biens necessaires à la vie humaine ; le roy estoit riche, souverain se gouvernant au reste presques en la mesme sorte que les autres roys des Malabares. *Histoire de Portugal*, etc., f<sup>o</sup> 56 r<sup>o</sup>.

Linschot a donné sur Canonor quelques détails qui ont été reproduits par Davity. « Les Portugois y ont une forteresse qui est grandement estimée à cause de l'abondance du poivre qui se trouve en ce lieu plus qu'en nul autre de ceste contrée. Elle fut bastie par Almeida, l'an 1505, du consentement du roy de Canonor. La terre est toujours verte et fort agréable à la veuë. Les arbres y sont fort hauts et la fertilité fort grande. Les figues de Canonor sont estimées par toute l'Inde à cause de leur grandeur et bonté parfaite... Entre les Malabares, il y a beaucoup de Mores de couleur quelque blanchâtre qui vivent à la mahometane et vont souvent du costé de la mer Rouge pour le trafic. » *Description de l'Asie*, page 950.

apercevant, envoya gens tout exprès à nôtre capitaine pour luy donner à entendre, comme il trouvoit fort étrange de ce qu'il passoit outre sans descendre en son païs, le priant de grande affection qu'il prit terre là et que si ses navires n'étoient assés chargées de marchandises, qu'il luy en fourniroit tant que bon luy sembleroit. Le capitaine ne refusant telles honnêtetés, luy fit response fort modestement, que quant à ses navires, elles étoient assés chargées, mais toutefois qu'il désireroit bien encor avoir quatre cens quintaux de cannelle, laquelle luy fut envoyée tout incontinent par le commandement du roy, se fiant fort bien à luy quant au payement, et aussi notre capitaine, après avoir receu la marchandise, ne se montra ingrat ni négligent à luy envoyer ses deniers qui furent en ducats croisés. Le roy luy manda de rechef qu'il ne laissât de prendre de marchandise à faute d'argent, et qu'il payeroit bien à son retour, parce qu'il savoit bien que nous avions été injuriés à Calicut. Le capitaine le remercia grandement de son libéral offre, le priant qu'il fût son plaisir de luy envoyer un homme de sa cour pour venir voyr le païs de Portugal, et que s'il y avoit rien en quoy il prinse plaisir, qu'il luy seroit envoyé; dond' à ce le roy luy envoya seulement l'homme qu'il demandoit, le remerciant fort quant au reste. Et voyans les ôtages

de Cuchin qu'on les menoit en Portugal, le mandèrent à leur roy, et pareillement nôtre capitaine manda au facteur qui étoit demeuré prisonnier audit Cuchin, qu'il eut patience jusqu'à son retour qui seroit de brief.

Le lendemain donq, nous feimes voyles tout à travers du golfe, tirans droit à Mélinde, où alloit une navire que nous trouvâmes le dernier jour de janvier au milieu dudit golfe, et cuydans qu'elle étoit de la Mecche nous meîmes la main dessus, et il y avoit deux cens personnes tant hommes que femmes, riches au possible ; mais quand notre capitaine cognut qu'ils étoient de Cambaie, il les laissa passer, excepté un marinier qu'il prit pour son usage.

Le douzième de février, il nous avint une grand' difortune par la témérité du capitaine Sanchio, car encor que tous les mariniers experts et autres qui tenoyent les cartes de navigation, nous assurassent que nous étions près de terre, si est-ce que Sanchio, capitaine d'une grand' navire, voulut par une manière de braviger aller devant tous les autres les voyles déplyées; or, quand ce vint sur la my-nuit, sa navire va donner si rudement contre le sable, que le feu en sortit, avec telle impétuosité de vent qu'on ne pouvoit l'endurer. Nôtre capitaine ne fut négligent d'expédier incontinent

à force esquifs pour voyr s'il y auroit quelque remède de sauver ce beau vaisseau, sinon qu'on mit le feu dedans après avoir retiré ceux qui y étoient, mais il n'y eut d'ordre d'eschaper ny de tirer en terre la navire qui étoit chargée d'épiceries, même par la violence du temps qui étoit si aspre, que tous les autres n'étoient guères assurés, et feirent beaucoup ceux dedans de se pouvoir sauver tout en chemise<sup>1</sup>. Les autres cinq navires tirèrent outre, pensans prendre port à Mélinde, ce qui leur fut impossible à cause du vent qui leur étoit du tout contraire, par quoy nous fûmes contrains de nous sauver à Mozambique, où nous feimes provision d'eau et de bois, mettans noz navires à sec, et fut envoyé le capitaine Sanchio avec une caravelle pour savoir ce qui en étoit, avec le pilot que nous avions pris à Céphale; nous autres demeurans là pour accoutrer noz navires; et après être accoutrées, nous meimes quatre en compagnie et allâmes à un port là auprès pour pescher, dont après avoir pesché, en nous en retournans, il survint un

1. Osorius nous apprend que « depuis le roy de Mombaze fit plonger des nageurs en l'eau et s'estant aidé de force gens tira l'artillerie hors. Capral n'ayant pas les vents commodes pour aller à Melinde suyvit la route de Mozambique où, après avoir calfeutré les navires, il logea Sance Thoarez en une autre pour considerer soigneusement l'assiette de Zofala et se retirer de là en Portugal. » *Histoire de Portugal*, f<sup>o</sup> 56 v<sup>o</sup>.

vent si terrible et impétueux, qu'il se perdit de veuë une de nos navires, si qu'il ne nous en resta plus que trois.

Le jour de Pasques fleuries, après être départis de ce lieu, nous vînmes arriver au cap de Bonne-Espérance, et ayans le vent à souhait, nous traversâmes jusqu'à la première terre jointe au Cap-Vert, appelée Beseneghe, où nous rencontrâmes trois esquifs que le roy de Portugal envoyoit pour découvrir la terre neuve, laquelle avions trouvée allans à Calicut, ayans là nouvelles du navire que nous avions perduë de veuë quand nous allions par delà, laquelle fut portée au détroit de la Mecche, et demeura en une ville là où nous pillâmes leur esquif avec les gens qui étoient dedans et retournoit cette navire conduyte seulement par six hommes, presque tous malades et maltraités, ne fut que de boire d'eau de pluye qu'ils amaçoient dans leur navire quand elle tomboit et ainsi ils arrivèrent à Lisbonne sur la fin du mois de juillet.

Un jour après notre arrivée, survint le capitaine Sanchio, venant de l'île Céphale, lequel en faisoit tel rapport que c'étoit une petite île assise dans la bouche d'un fleuve, habitée des Mores, et qu'on y porte l'or de la montagne prochaine où est la mine habitée par les Gentils, et on y fait échange de l'or à la marchandise; et quand Sanchio y arriva, il y trouva plusieurs navires

venans de Moritanie, et print en ôtage un More pour l'assurance d'un chrétien arabe qu'il envoya en terre, et ainsi il demeura trois jours. Voilà comment, de toutes les navires qui furent envoyées de Portugal à Calicut, il en retourna six seulement, les autres étans périés ou égarées.

FIN DE LA NAVIGATION DE PIERRE ALVARÈS.



## NAVIGATION

AUX INDES ORIENTALES ESCRITE PAR THOMAS LOPÈS,  
 SECRÉTAIRE D'UNE NAVIRE PORTUGALOISE ET ENVOYÉE  
 A LA MAGNIFIQUE RÉPUBLIQUE DE FLORENCE,  
 DU TEMPS QUE RÉGNOIT LE SEIGNEUR  
 PIERRE SODERIN <sup>1</sup> GONFALONNIER  
 PERPÉTUEL DU PEUPLE  
 FLORENTIN.

*Département de Lisbonne par les Portugalois accompagnés de l'admiral. De plusieurs païs par eux découverts savoir : terres-neuves, îles et cités; des tourmentes marines et vents furieux qu'ils endurèrent en navigeant. De plusieurs accords et discords que l'admiral eut avec les roys et seigneurs de ces pays, qui ne passèrent sans grandes guerres, meurtres, et, tant d'un côté que de l'autre, pertes et détroussemens de plusieurs navires.*

**L'**AN de grâce mil cinq cens et deux, le premier jour d'avril, nous partimes de Lisbonne avec cinq navires bien armées et équipées de

1. Pierre Soderini, né vers 1450, fut placé, le 16 août 1502, à la

toutes choses nécessaires, ayans le vent tant à souhait qu'au quatrième jour, après avoir découvert l'île de Port-Saint, nous arrivâmes à l'île de Fungas, qui est un port de l'île de Madère, passans aussi au-devant des îles de Fer et de la Palme, qui sont les îles de Canarie; et de là tirans outre, le quinzième dudit mois, entrâmes ès parties de Cap Verd, tellement que nous vîmes en veuë de ceux qui étoient en terre; puis, le dix huitième du mois de may, s'offrit à nous une île par ci-devant inconnue, belle à merveille, fort peuplée d'arbres, de même étendue que l'île de Madère, étant d'une brave assiette, en air bien tempéré, ny froid ny chaud, d'autant qu'elle est loin de la ligne équinoctiale, ayant à son objet les vents maistro et siloch, et l'île du Papegau-Rouge, combien qu'elles soyent distantes l'une de l'autre de trois cens lieuës, et près de l'île de Bonne-Viste sept cens septante cinq lieuës; et qui voudroit rechercher cecy plus avant, il faudroit conter de l'île de Bonne-Espérance trente lieuës entre le ponant et le levant, et puis en tirant contre le midy, on y viendroit, car il faut

tête de la République de Florence avec le titre de gonfalonier perpétuel. Renversé du pouvoir par les partisans des Médicis le 31 août 1512 et conduit aux frontières de la Toscane; il se réfugia à Sienne et fut ensuite relegué à Raguse. Il resta dans ceste ville jusqu'à l'élection de Léon X. Il fut alors rappelé à Rome (mars 1513) et y demeura jusqu'à la fin de ses jours.

entendre que le cap de Bonne-Espérance est assis entre le levant et le ponant, à la veuë de maistro et de siloch, par quoy, en allant au large dudit cap, on compte trente lieuës, et de la susdite île au cap de Bonne-Espérance, il y a trois cens trente lieuës à traverser. Mais nous ne peumes y approcher pour autant que le vent nous feut contraire, outre ce que nous étions batus, tant la nuyt que le jour, d'une demesurée et intolérable chaleur, car tant plus de là on aproche la ligne équinoctiale, tant plus véhémence est la chaleur. Étans donq sous ladite ligne, nous laissâmes en arrière le cap de Palme, qui est en la côte de Guinère, grec, levant, ponant et libeccio, et se trouve distant de ces parties le Cap Verd environ trois cens lieuës, mais nous nous retirions de cette plage le mieux qu'il nous fut possible, à cause de l'intempérature de l'air qui nous y tourmentoît, et d'autant que nous éloignons, d'autant trouvions l'air plus bénin et plus tempéré, mais nous perdions de veuë la tramontane avant qu'approcher de trois cens lieuës près de la susdite ligne, étant à dire le vray, mal-traités en ce voyage, et principalement quand commençâmes approcher du cap de Bonne-Espérance, environ quatre cens lieuës près, où nous endurâmes des chaleurs et froidures inestimables, mais encor plus étranges et intolérables quand nous commençâmes

à y être près, tellement que nous n'eûmes plus prompt remède contre telle rigueur que farcir nos corps de mangeaille et les couvrir de bons habillemens.

Le huitième de juin, en l'an que dessus, nous cognûmes par diligentes observations, combien étoient différentes les saisons et cours du temps de par-delà à celles de notre païs : car, le jour, pour lors, n'étoyt que de dix heures, la nuyt de quatorze, qui est contre l'ordre de notre climat, selon lequel nous avons pour ce temps-là les plus longs jours de toute l'année. Or, ce même jour, nous feumes assaillis et batus lourdement d'une grande tourmente marine venant du ponant, qui, par sa violence, jeta ça et là nos navires si loin l'une de l'autre, que, le jour ensuivant, ne s'en trouvèrent que deux de compagnie, à savoir : la Julie et la nôtre, les autres étans eparses et égarées en diverses lieux, tellement qu'il n'étoyt en nous d'en avoir nouvelles ; mais encor de malheur, madame Fortune ne se contentant de nous avoir receus si lourdement, recommença ses jeux le lendemain avec tel ranfort de tourmente, que l'antenne de notre navire fut mise en pièces, faisant le cas pareil à l'arbre de la Julie, chose certainement épouvantable, mesmement de voyr la mer ainsi agitée de flots, ondes et furie de plusieurs vens : tellement qu'étans tout étonnés d'un si dur rencontre,

ne sachant bonnement à quel saint nous vouër, nous jetâmes le sort lequel d'entre nous iroit visiter la dévôte église de sainte Marie de Garde-Loup<sup>1</sup>, pour luy présenter noz vœuz ; lesquels ne furent vains, ny sans fruit, car, le jour ensuivant, la mer se trouva apaisée et bonnasse. Mais ne fut question de faire autre chose pour cette journée que de faire seicher noz habillemens au soleil, encor qu'il ne fut guère chauld. Ce qu'ayans fait le mieux qu'il nous fut possible, nous fûmes en propos délibéré, le onzième jour, de prendre notre chemin du côté de levant, voyans que la mer étoyt bonnasse, tellement que poursuivans noz erres, nous feimes vers ces parties, dans le douzième et trezième, bien quatre cens cinquante lieuës du cap de Bonne-Espérance, combien que la mer nous menaçat encor, nous montrant plusieurs indices apparens de tempête ; du côté de levant et ponant, montrant signe de terre, là où nous veimes à fotce lous marins et plusieurs petis oyseaux comme étourneaux marqués de blanc en la poytrine, lesquels nous estimions être venus de

1. L'église de Sainte-Marie de Garde-Loup est le sanctuaire qui fait partie du couvent des Hiéronymites bâti au milieu de la ville de Guadelupe dans l'Estramadure. On y voit sur le grand autel une statue en bois de la Vierge qui fut trouvée intacte dans un tombeau de marbre où elle avait été cachée pendant plusieurs siècles. L'abbé de Vairac, *Etat présent de l'Espagne*, tome 1, page 263.

quelque île prochaine, qui n'avoit encor été auparavant découverte par les chrétiens, et soudain que commençâmes approcher de la ligne équinoctiale, nous trouvâmes que le cours du soleil et de la lune étoit là tout autre qu'en Espagne. Poursuyvans donc noz erres, nous n'eûmes guère longtemps la mer si paisible ; laquelle, dès le seizième jour dudit mois, commença à s'enfler et jeter ondes dans notre navire, en telle abondance et furie, que nous fûmes contrains de nous retirer en poupe ; et dura cette difortune jusqu'au septième de juillet, auquel temps elle revint en bon être, qui nous causa faire voyle contre la tramontane, puis à maistro, tirans outre jusqu'au dixième jour où nous eûmes veüe de terre que l'on disoit être le cap Primero<sup>1</sup>, lequel s'étend en pointe dedans la mer, ayant alentour de soy deux autres caps, et dix ou douze petites îles, et de là tirâmes outre environ cinquante lieuës de vers le greco ; nous adonnans à pescher, étans aussi contrains de manger ce peu de lard salé qui nous restoit, pour autant que la chair nous défailloit ; mais ce néantmoins, feimes tant par nos diligences, qu'au

1. Le cap Primero, appelé Première pointe sur la carte d'Afrique de Thevet, se trouve sur la côte orientale d'Afrique au sud de S. Lucia Bay.

quinzième jour de juillet, nous nous trouvâmes sur la bouche du fleuve de Céfala, où nous demeurâmes par l'espace de trois jours, pour autant que le vent étoit calme, à savoir, depuis le vendredy après dîner jusqu'au dimanche sur le tard ; et cependant, ceux qui étoient en terre, nous tâtoient par plusieurs et divers propos, en nous invitant de mettre pied à terre, ce que nous feimes pour leur complaire, encor que l'air fut chargé de broillats. Toutefois, avant que de descendre, nous feimes plusieurs enquestes et interrogats à ceux qui étoient en terre, lesquels nous montroyent par signes ce qu'il nous convenoit faire, car, ils craignoyent s'approcher de nous pour faire montre de leur or, pour autant qu'ils ont les chrétiens pour redoutés : si est ce qu'ils nous receurent humainement, jusqu'à nous ayder à porter notre or dans noz vaisseaux ; et là feimes raccouter l'arbre de nôtre navire, rompu par la fureur marine. Partans de ce lieu pour aller à greco où nous veimes sur la nuyt plusieurs choses venans de terre ferme, portées par la mer, comme bois, cannes et feuilles d'arbres, puis, prenans notre chemin droit à l'île Mozambique, trouvâmes une autre île aréneuse, ayant pour son objet l'île cap Primero.

Or, le vingt unième de juillet, nous primes à foison de plusieurs et divers poissons, grandement difformes

à ceux de Portugal ; mais avant que d'aborder à l'île Mozambique, environ vingt lieuës, nous vîmes aborder, joignant la mer, le long de la côte, à un grand marais contenant sept ou huit lieuës d'étendue, ayant le vent grec et libeccio ; et le jour ensuyvant, arrivâmes au port de l'île Mozambique, auquel entrâmes par le milieu de deux petites îles prochaines de terre deux ou trois jets d'arbalette ; et soudain qu'eûmes pris port, voicy venir à nous certains Mores, gens d'autorité et réputation, avec lettres et patentes signées par l'admiral, par lesquelles il étoyt défendu aux Portugalois qui arriveroyent là, de ne faire dommage ou donner tourbier quelconque aux habitants de cette île, d'autant que ledit admiral avoit traité et fait paix avec les Mores ; nous donnant à entendre par icelles mêmes lettres comme, depuis quatre jours, il étoyt départy de ce lieu avec ses trois navires, que la tempête marine avoit séparées d'avec les deux nôtres, commandant davantage que nous eussions à le venir trouver à Chiloë, ou bien à Amiadive ; que s'il n'étoyt en l'un de ces deux lieux, que ne faillissions à diligenter pour le trouver la part où il seroit ; nous enjoignant aussi de naviger autant la nuyt que le jour. Et étoyent ces lettres écrites de la main d'Étienne de Gamme, capitaine de la navire appelée Fleur de mer ; et contoit aussi comme il étoyt party de là avec les

deux autres navires, le dixième jour dudit mois, qui étoient quatre jours auparavant.

Si est ce que nous séjournâmes en cette île jusqu'au vingt sixième de juillet et y feimes provision de boys et d'eau douce, nous promenans sans crainte en ce païs, et trafiquans franchement avec ces Mores en matière d'or et de perles, et eux, en cas pareil, entroyent avec assurance en notre navire, tant pour le fait de marchandise que pour deviser avec nous, en quoy ils prenoient grand plaisir, en nous tenans plusieurs et divers propos ; et, entr'autres choses, ils nous disoyent que les années passées, les navires de la Mecche, de Ziden et de plusieurs autres contrées du Levant, avoyent levé en leur île plus de deux millions de mitigales d'or, chacune valant un ducat et demi, ayant une mine fort riche, produisant innombrables trésors ; laquelle (comme ils trouvent par leurs livres) est celle-là où le roi Salomon envoyoit, de trois en trois ans, lever une infinie quantité d'or, et luy fut découverte par la reine de Saba, laquelle avoit prins son origine en ces parties d'Indie ; étant cette même mine tant riche en myrrhe, que ces Mores osoyent bien assurer le susdit admiral d'y en lever tous les ans plus de deux cens quintaux, de laquelle ils en firent un présent en forme d'une bolette ou pomme audit sei-

gneur. Ils nous disoyent davantage, que quelques-uns des plus apparens entre les Mores habitans de ladite île, étoient venus dans la navire capitainesse pour parler à l'admiral, lesquels interrogés de la mine d'or de Céfala, confessèrent en bonne compagnie, que pour l'heure il y avoit grosse guerre au lieu où étoit ladite mine, et que pour cette cause, il n'en venoit point d'or pour le présent ; mais en temps de paix, on en pouvoit tirer environ deux millions de mitigales, valant chacune un ducat et un tiers d'or.

Or donc, après avoir séjourné là jusques au vingt sixième dudit mois, nous reprîmes noz erres, ayant pour nous conduire à Chiloë, un marinier more, avec lequel nous convînmes de dix ducats, et nous menoyt la nuyt par le plus profond de la mer, et le jour à veuë de terre, tirant contre la tramontane ; tellement, qu'après avoir passé environ quarante cinq lieuës, nous commençâmes à découvrir une terre haute de dix sept ou dix huit pouces, étans aussi plusieurs petites îles au contour de cette côte. Et combien que l'armée fût en la contrée de Chiloë, ce n'y volumes nous entrer, à cause que l'admiral n'y étoit pas ; mais premier que prendre terre, plusieurs montagnes s'offroyent à notre veuë, lesquelles nous sembloient être Chiloë ; et mesmement, le long de cette côte, nous veimes une

tour blanche que l'on disoit être Chiloë la vieille, là où nous trouvâmes un fleuve si étroit de bouche, qu'à peine y peumes nous passer, de sorte que fûmes contrains d'y jeter les ancras ; puis, le lendemain, primes notre chemin du côté de la tramontane, tirant à Mombaze, assis entre Chiloë et Mélinde, où nous vîmes deux bourgs, l'un dans la mer, l'autre sur la terre ferme ; semblablement, du long de la côte, plusieurs grandes montagnes qui nous sembloient être semées de bled.

Mais pour autant que nous navigeions fort avant dans la mer, il ne fut en nous de voyr Mombaze, et encor, avant que d'approcher de Mélinde, veimes trois grandes montagnes, distantes de ladite ville d'environ treze ou quatorze lieuës, sans une autre grande plus prochaine, qui ressembloit à un petit château, et à mon jugement, c'est l'entrée de Mombaze. Toutefois, feimes tant par noz grandes journées, que, au deuxième jour d'aoust, nous arrivâmes devant Mélinde, saluans les habitants à beaux cops d'artillerie ; lesquels, étonnés de tel tintamarre, envoyèrent soudain devers nous quatorze Mores, dond l'un étoyt parent du roy, ensemble une trompette qui sonnoit fort bien, et avec luy vint aussi un nommé Louis de Mora, sujet au roy de Portugal, lequel avoit été laissé là du capitaine Pierre Alvarès, et parloit déjà bien le langage.

Ces Mores donc nous saluèrent avec grandes caresses de la part de leur roy, se disans être merveilleusement resjouys de notre venuë ; et, pour nous montrer plus civils en leur endroit, nous leur donnâmes la collation de noz viandes et compostes de Portugal et d'un vin délicat à merveille, ne nous oublians point de faire présent à la royne, qui pour lors étoyt enceinte, des petites singularités que nous avions, comme compostes et conserves de Portugal ; laquelle, ne se montrant vilaine ni ingrate, nous envoya des poissons et plusieurs autres gentillesses pour nous rafraichir. Et encor, le roy, pour un témoignage de sa grande libéralité envers les étrangers, commanda que tous les vivandiers de la ville eussent à nous apporter jusques dans notre navire toutes sortes de victuailles, nous faisant entendre de sa part que tout étoyt à notre commandement, et que n'épargnissions rien, et que ne craignissions de décendre à terre, ce que nous feimes le jour ensuivant, et allâmes trouver ce magnifique prince dans son palais, luy baisans les mains, lequel nous trouvâmes, en grand pontificat et magnificence royale, assis en une chaire élevée de cinq pieds de hauteur, couverte d'un cuyr noir avec le poil, comme velous, mise en tel lieu d'où il pouvoit voir la mer ; enveloppé d'un drap peint, étant accompagné de dix

huit ou vingt Mores, pareillement assis en d'autres chaires. Mais fûmes fort ébahys de le voir mâcher je ne say quelle feuille, qu'ils appellent ambor.

Or incontinent, ce magnifique prince, après nous avoir fait grandes caresses, commença de nous mettre en avant plusieurs propos, et mesmement nous interroger de notre roy, de notre royne, et s'il elle étoit enceinte ; nous disant au reste, qu'il étoit fort marry que l'admiral n'avoit passé par son port, pour l'appétit qu'il avoyt de le voir et le bien recevoir.

Entr'autres singularités qui se retrouvèrent là, nous y veimes deux éléphans noirs, fort jeunes, l'un de six mois, de la grandeur d'un beuf, ayant néanmoins autant de charneure que deux beufs, l'autre encor plus hault ; lesquels sont si robustes et puissans, que deux portent aisément une navire ; outre ce, qu'ils sont fort alaires et légers, tant pour se coucher à terre que pour sauter ; en quoy il est à cognoître l'erreur de ceux qui mettent en avant que cet animal n'a point de jointures aux jambes ; lequel a aussi une trompe et le museau long de trois brasses, et avec iceluy, il lève la viande de terre ; mais quand les Mores leur donnent quelque chose, ils la reçoivent avec une grande révérence, fléchissans les genouils jusques en terre.

Or, pour revenir à ce magnifique roy, après nous

avoir receus fort humainement, pour nous laisser plus ferme et stable mémoire de ses libéralités, au départir, il fait présent à chacune de noz navires d'un beuf ; et nous luy envoyâmes un bassin, une saliere d'argent et de safran par une manière d'une petite recognoissance, non-seulement de ces dons, mais aussi de toutes les autres honnêtetés, desquelles il avoit usé en notre endroit, nous faisant tant de privilège, que pouvions marcher par toute la cité, y trañquer et mener train de marchandise en telle assurance, droit et privilège, comme si nous eussions été en Portugal ; joint que les habitans nous faisoient bon accueil, nous portoyent honneur, et favorisoient en tout et partout à l'imitation et exemple de leur prince, autant libéral comme puissant ; lequel ne désiroyt autre chose que nous attirer, tenir et maintenir à sa cognoissance, amitié et alliance.

Le roy commanda à un de ses truchemens d'écrire une lettre à l'admiral ; en quoy, moy, Thomas Lopes, luy servy de secrétaire, et, disoit-on que, desjà auparavant, il luy avoit escrit une autre lettre ; mais que le dit admiral étoyt encor souz une montagne à côté de Mélinde six ou sept lieuës, ancré là à cause de la malignité du temps et tempête marine, et qu'il n'y avoyt autre moyen d'aller vers luy, sinon toujours dans l'eau

jusqu'à la ceinture, pour autant qu'en cette contrée, on trouve grande quantité de mauvais et malings animaux qui dévorent ceux qui passent par là; de quoy l'admiral, bien averty, craignant ce danger, commanda que tous les navires de Portugal ne séjournassent plus là, et que un nommé Jean de Neuve (lequel s'en retournoit de Chiloë en Portugal) luy avoit rescrit une lettre comme il avoit défait une armée que le roy de Calicut avoit préparée contre luy; laquelle lettre, moy, Thomas Lopes, je copiy pour la montrer de la part de l'admiral.

Nous fûmes ainsi informés comme le roy de Chiloë s'étoyt fait tributaire au roy de Portugal de cinq cens pièces d'or, payables tous les ans; lequel néanmoins s'excusoit de venir parler à l'admiral, disant qu'il étoyt malade, délayant toujours d'apointer avec luy, comme il avoyt fait autrefois avec le seigneur Pierre Alvarés; de quoy étant fort indigné, ledit admiral, pour autant qu'il sembloyt par cette manière de faire qu'il méprisoit le roy de Portugal, duquel il étoyt tributaire par pactes et conditions accordés entre luy et ledit seigneur Alvarés, concluant, pour ces causes, ledit admiral de faire ses aproches et mettre ses gens à terre, afin de saluër les habitans de la ville à beaux cops d'artillerie: ce qui fut soudain exécuté d'une telle sorte, que le roy fut contraint de quitter la ville,

et se retirer sur la navire de l'admiral, portant plutôt un visage de corps mort que d'homme vif, pourtant qu'il craignoit que cet amiral ne luy donnât un chapeau rouge, ce qui luy avint au contraire, car ledit seigneur le receut fort humainement, luy donnant à entendre, pour toute résolution, qu'il ne prétendoit rien savoir de sa personne, sinon un point, à savoir, s'il vouloit paix ou plutôt guerre, et qu'il eut à élire l'un ou l'autre, et en dire franchement son intention sans crainte ni peur, encor qu'il fut en sa puissance, luy promettant le rendre sain à terre, puisqu'il étoit venu là sur sa foy, assurance et sauf-conduit.

Le roy, voyant cet accueil si magnanime et offre plus libérale qu'il n'espéroit, fait réponse au seigneur amiral qu'il ne demandoit que paix avec luy, ce que ledit seigneur luy octroya ; mais avec telles conditions qu'il demeureroit vassal du roy de Portugal et tributaire de vingt perles par an. Le roy trouva ce parti assés honneste, si est-ce qu'il doutoit de l'accepter pour ce seulement, qu'il se déffoit de trouver ce tribut en la qualité que l'admiral le demandoit, qui étoit du poids d'une mitigale pour chaque perle, chose difficile à recouvrer. Mais pour plus aisément s'acquitter envers ledit roy, puisque les choses étoient en tel état qu'il en falloit sortir par un moyen ou autre, il le prioit, qu'au

lieu de ces perles, il luy fit la grâce de prendre mille cinq cens pièces d'or par an, et que, pour assurance et ôtage, il lui lairroit certains Mores. Le seigneur admiral trouva cette offre fort honneste et raisonnable, et de fait, l'accepta gracieusement, recevant ce jour même, du roy, mille mitigales d'or. Ces choses ne furent pas sans un grand contentement et gratulation de tout le peuple, lequel vint en une place prochaine pour y dancier, chanter et faire feste de ces bonnes et longuement désirées nouvelles de la paix universelle. Cette assemblée étoyt d'une grande et merveilleuse compagnie, mesmement de femmes, lesquelles enyvrees d'une joye indicible, crioient à haute voix : Vive Portugal, réitérans par plusieurs fois ces paroles.

Ces festins et solennités parachevés, l'admiral, se montrant fort courtois et libéral, ainsi que son naturel le portoit et la magnificence de son maître le requéroit, envoya aux Mores et aux sonneurs d'instrumens à force draps d'écarlate ; et à leur roy il fit un brave présent de veloux cramoyssi, d'un fin drap d'écarlate et d'un étendard de soye, bordé d'or, où étoyent plantées les armes du roy de Portugal ; ce que le roy receut de bonne grâce, avec un indice et attestation d'une grande joye, commandant de porter cette enseigne en la plus haute tour de la cité, qui ne fut sans grands festins et

autres diverses solennités. Et après, pour se montrer libéral, étant provoqué par tels beaux dons, envoya à l'admiral grande quantité de bons chapons et de poules; présens fort agréables audit seigneur admiral ; lequel, cognoissant la virilité et gentillesse de ce roy, après l'avoir remercié de ses libéralités, se déclara amy de luy et des siens, et ennemy capital de ses ennemys ; ce qu'il promettoit de montrer par effet, en cas qu'il luy déclarât s'il en avoit aucun. Voilà les menées de cette guerre, le traitement de paix, les caresses et solennités qui y ont été gardées, et le département de ces deux grands personages, avec une grande joye et contentement d'une part et d'autre. Autant en attendent les habitants de Mombaze, qui est confin de Chiloë, tenans toujours les chrétiens pour redoutés, et craignent tant fort de tomber un jour en cet incident et contrainte d'être tributaires à notre souverain roy de Portugal.





*Comme plusieurs Mores furent faits prisonniers par l'admiral de Portugal, et donnés à l'ambassadeur du roy de Canonor. Le parlement de l'amiral et dudit roy de Canonor.*

**L**ES choses démenées et conduites en la forme, que je vous ay déclarée cy-dessus, partîmes de Mélinde le troisième jour d'aoust, faisons voyle du côté de Calicut, prenans notre chemin au droit du vent grec et levant ; mais il nous avint que dès le quatrième jour, nous entrâmes sous la ligne équinoctiale, où nous fûmes batus de mesmes chaleurs qu'avions sentues auparavant en la côte de Guinée ; et soudain que fûmes souz ladite ligne, sans l'autre navire appelée Julie, pour autant qu'elle ne nous voulut attendre, feimes de cette traite trois cens septante cinq lieuës, et de là en avant, tirans du côté de levant, trois cens et soixante cinq lieuës, tellement, qu'au dix neuvième, nous commençâmes à découvrir la terre du côté de Calicut, et ainsi passâmes le golfe dans quinze jours et demy ; mais ces terres,

qui s'offroyent à noz yeux, étoient du côté d'Amiadive<sup>1</sup>, environ quarante lieuës près ; auquel lieu nous tirions toujours en cotoyant, rencontrans sur notre chemin trois places, que l'on appelle les îles de Ghedine<sup>2</sup>, assises sur le midy et tramontane, loin de terre-ferme environ quinze lieuës. Mais avant que d'aborder aux-dites îles, environ dix ou douze lieuës près, trouvâmes deux grandes et hautes montagnes, dont l'une s'étendoit sur la mer, étant au pied d'icelle une petite coline ; et quand il avient que sur le midy cette coline apparoît aux navigateurs, cela démontre bon signe ; et auprès de ladite île Amiadive, il se trouve encor une autre petite île peuplée, à voir de loin, de plusieurs arbres, étant au milieu d'icelle une montagne, et a son objet en terre-ferme. Il y en a encor une autre plus grande et plus haute ; et avant que de trouver terre, nous rencontrâmes à force gros et grans serpens paisçans sur la mer, qui nous fit croire que nous étions

1. Les îles Maldives.

2. Il s'agit dans ce passage des îles Laquedives (Lakcha Dipa, les cent mille îles) dont le nom a été totalement défiguré. Cet archipel de très petites îles, découvert par Vasco de Gama lors de son voyage de retour, s'étend depuis le dixième jusqu'au douzième degré de latitude nord. Les habitans professent la religion musulmane et sont extrêmement pauvres. Leur commerce avec la côte de Malabar consiste en noix de cocos, fibres de cocotier et corail blanc.

bien près du port, parce que ces animaux n'ont jamais coutume de s'éloigner de terre plus loin que de trente lieuës. Nous feimes donc tant par nos journées, qu'au vingtième jour du susdit moys, nous arrivâmes à ladite île Amiadive ; mais avant que de nous montrer, tirâmes un cop d'artillerie, qui étonna tellement l'admiral qui étoyt dans icelle que, tout soudain, il commanda apprêter trois navires et deux caravelles pour nous repousser, pensant que fussions de ceux de la Mecche ; et afin de nous clore les échappatoires en terre, ils se rangèrent presque à fleur du rivage, et quand les cognûmes, nous fûmes fort joyeux, leur faisant montre de notre étendard, par lequel ils cognurent que nous étions Portugalois, et de fait commencèrent à s'approcher de nous, entrans aucuns d'eux dans notre navire pour savoir des nouvelles ; mesmement s'inquiétoyent de ce qu'étoyt devenue la navire Julie ; à quoy nous leur répondîmes qu'elle étoyt partie de Mélinde avant nous, tellement que ne l'avions veü.

Au reste, nous les receumes le plus honnestement qu'il nous fut possible, leur faisant part des poules que nous avions apportées de Mélinde ; mais ils étoyent tous dégoutés ou malades, pour avoir été fort batus des excessives chaleurs, pour auxquelles obvier, ils faisoient des fosses dans terre pour y tenir plus fraîchement

leurs malades, s'ébaïssans à merveilles de nous voyr ainsi sains au regard d'eux, qui étoient tout gâtés, et tellement difformés, qu'il s'en trouvoit tel qui avoit les gencives plus hautes que les dens, avec si violente extorsion, que plusieurs en mouroyent pour ne pouvoir manger.

Je ne say quelle autre manière de gens venoyent de terre vers nous, tous nuds depuis la tête jusqu'à la ceinture, et de là en dessous, couvers d'un drap de lin ou de coton; iceux nous apportans du poisson frais, tout cru, ensemble de cuit, de citrons et canelle sauvage, de grosses figues et longues comme citrons, avec plusieurs autres fruits, d'une si parfaite bonté, que combien qu'on en mange outre mesure, ils n'empeschent ny l'estomac, ny ne font aucun mal, lesquels ils bailloyent à bon pris. Ainsi que nous fumes entrés en propos avec eux, ils nous racontèrent qu'en traversant le golfe, se jettans hors du droit chemin, environ cent lieuës du côté de la Mecche, ils prindrent une navire des Mores, qui étoyt d'une grande cité prochaine d'un fleuve, qui s'appelloit Calinul, devant laquelle se fait conduire par les prisonniers mêmes, l'admiral en habit déguisé; mais il trouva bien à qui parler; car, il en sortit trente mille hommes à cheval, tellement que l'admiral restitua lesdits Mores, lesquels

tout soudain qu'ils furent entrés dans la cité, retournèrent vers luy avec beaux présens de poules et de fruits, le prians, de la part de leur roy, qu'il eût à leur déclarer quels gens ils étoient, et ce qu'ils cerchoyent par la mer. A quoy l'admiral leur répondit, qu'ils étoient chrétiens, discourrans sur la mer, non à autre fin que pour trafiquer et négocier au fait de marchandise en Indie; et d'avantage, qu'ils étoient venus là pour traiter paix avec ceux qui la demanderoient, et pour faire guerre à ceux qui la cherchoyent.

Alors, ils luy dirent qu'il approchât hardiment et en assurance, luy et toute sa compagnie, et qu'on leur vendroit à force diamans et autres pierres précieuses, voyre et de grains, s'ils en vouloyent, lesquels on leur troqueroit contre des draps et de l'écarlate. L'admiral ne fit semblant de refuser ce party, mais leur promit d'avertir le capitaine, s'il vouloit accepter cette offre, et ainsi les laissa là, et en départant, fit tirer contre eux trois ou quatre cops d'artillerie, pour leur faire peur, espérant encor retourner en la ville et les piller. Mais quand nous fûmes un peu loin du port, voyans que nous avions le vent à souhait, on fut d'avis de poursuivre notre voyage, tirans droit à l'île Amiadive, où nous séjournâmes quelque peu, partie pour nous rafraîchir, partie pour voir le pais.

Le vingt-sixième jour d'aoust, l'admiral commanda que nous partissions tous de là, et que nous prenions deux navires et deux caravelles pour aller à Canonor : et feimes tant en navigeant la nuyt et le jour, que nous arrivâmes à un bourg, appelé Monteli<sup>1</sup>, appartenant au roy de Canonor, lequel nous allions toujours cotoyant ; mais l'admiral envoya bien avant dans la mer l'une de nos navires, pour épier ceux qui venoyent de la Mecche, et cependant, l'on refaisoit l'arbre de la navire appelée Smeralde, qui avoit été rompu en passant le golfe par l'impétuosité des vens. En quoy deux éléphants nous feirent grand service de nous en apporter encor un autre de la montagne, sans que personne du monde leur aidât. C'est chose admirable de cet animal, lequel nature a doué d'une si parfaite bonté et entendement sur tous autres animaux, qu'il entend et fait tout ce qui luy est dit et commandé.

Or, ainsi que nous courrions çà et là aux épies,

1. Pyrard de Laval donne à ce petit port le nom de Montigué. « M'estant embarqué, dit-il, comme j'ay dit, dans un navire de Calicut, mes compagnons et moy, nous demeurâmes sur mer trois semaines et enfin nous prîmes terre au port de Montigué, situé entre Canonor et Calicut qui est un des ports de retraite des Malabares corsaires et pirates. Le pays est au roy de Montigué qui est un roy more. »

*Voyage contenant sa navigation aux Indes Orientales, Maldives, Moluques, etc.* Paris, 1679, 1<sup>re</sup> partie, pages 240, 241.

il avint que la navire de Fernand Lorence rencontra un vaisseau presque de mesme grandeur que la navire de la royne, auquel il donna sur la queuë, le mettant en route; mais il ne peut jamais mettre la main dessus, pour autant qu'après avoir tiré six ou sept cops de canon, les bouletz luy défaillerent; tellement qu'il échappa, joint que la nuyt survint, qui le fit perdre de veuë. Et nous pareillement, qui étions dans la navire de Ruy Mende de Brito, gentilhomme de la maison du roy de Portugal, en voltigeant et courant sur mer pour trouver et piller toutes les navires que nous rencontrions, qui seroyent de la Mecche, vînmes à découvrir un sambuque, lequel sembloit être ancré; et pource que le temps étoyt calme et la nuit s'approchoit, il fut arrêté d'y envoyer un esquif bien équipé et garny de douze hommes armés de toutes pièces, sous la charge du capitaine Jean de Bonne-Grâce, Florentin. Ainsi donq nous courrions sur la mer pour trouver quelque proye, le seigneur Jean de Bonne Grâce, procéda d'une telle astuce et ruse, que nous enveloppâmes si bien ces Mores qu'il ne leur fût possible d'échapper de noz mains; et se voyans ainsi enclos, ils n'eurent plus souverain remède à cette présente maladie, que de nous envoyer dans une almadié, trois hommes de leur compagnie, nous prians de leur faire quelque grâce, nous

amadouans de leurs présens, qui étoient de figues et de nois d'Indie. Et quand ils furent près de nous, nous les receumes dans un esquif, laissant en poupe leur almadié, et tirans un cop d'artillerie au-dessus de leur sambuque; de quoy ils furent si étonnés, qu'ils se jetèrent dans la mer; mais nos gens y accoururent pour les relever, étans vingt quatre de compagnie, gens d'une grande corpulence, sortans d'une île pour aller chercher marchanchises à Canonor, portans du fil d'étope de nois et igname, qui est une racine semblable à un rameau. Puis, les conduisîmes sous bonne et seure garde, prenans de là notre chemin droit là où alloit l'admiral avec toute la flotte; mais l'admiral donna ces Mores, ensemble tout ce qu'ils portoyent, à l'ambassadeur de Canonor, duquel il avoit été auparavant guerdonné d'un don singulier de plusieurs belles bagues. Et fut demandé auxdits Mores prisonniers si on leur avoit ôté ou pillé quelque chose; que, si ainsi étoit, on leur feroit rendre; à quoy ils répondirent que non, sinon quelques vivres; mais que, quand à cela, ils ne s'en soucioyent pas beaucoup, et aussi quatre pièces de drap, qu'ils voudroyent bien leur être restituées. Ces actes irritèrent et mirent en colère notre capitaine, et principalement le dernier article; et, de fait, il commanda que sur l'heure le drap leur fût rendu, à quoy

on ne fait faute, et donna lesdites pièces de drap à l'ambassadeur, lequel les receut avec un grand contentement, ensemble toute sa compagnie ; et encor, pour signe de joye, en reprenant le chemin de Canonor, ils commencèrent à toucher le tabourin, qu'ils avoyent en leur sambuque, autant aises comme s'ils fussent échappés d'une misère et captivité.





*Les Portugalois prennent un navire de Calicut venant de la Mecque et la brûlent. La navire de Saint-Paul donne la chasse à quatre navires des Mores, et les Portugalois les pillent. Le roi de Canonor et l'admiral parlementent ensemble. Les Portugalois prennent un sambuque des Mores, tirant à Calicut.*

**P**OURSUIVANS donq noz erres et discours sur la mer, voltigeans çà et là pour gaigner quelque proye sur ceux de la Mecque, sous la conduite du seigneur Gabriel, il nous avint de rencontrer une grande navire de Calicut retournant du pèlerinage de la Mecque, laquelle étoit de deux cens quarante hommes sans conter les femmes, enfans et les menus fatras ; mais ils se montrèrent par trop inférieurs à nous, en se rendant de prime face, soudain après avoir sentu quelques cops de notre artillerie, ne demandans autre chose que de sauver leur vie, qu'ils avoyent fort chère, à cause de leurs grandes richesses, car ils étoient dix ou douze gros marchans de Calicut, et, entre les autres, un nommé Joar Afan-

quy<sup>1</sup>, grand personnage et de bon esprit, facteur du Soldan de la Mecche, et appartenoyt à luy cette navire et quatre autres, qui luy servoyent au grand train de marchandise qu'il démenoit, et, sur tous les autres, cettuy-cy s'avança et prit la parole, requérant humblement l'admiral qu'il ne touchât à sa navire, luy promettant bailler cent ducats pour l'arbre de son navire, qui étoyt rompu, et outre, charger dix huit de ses navires et deux caravelles d'épicerie; laquelle offre ne contenta ledit seigneur admiral, tellement, que ledit facteur se voyant être lié entre les mains de son ennemy, et n'avoir autre moyen d'en échapper, fut contraint de luy présenter les quatre meilleures navires de sa compagnie, grandes de corps, et encor plus richement garnies d'épiceries, lesquelles seroyent pour luy et pour sa femme, qui étoyt là et pour un sien neveu. Et afin que l'admiral ne se doutât d'aucune fraude ou barat, il feit offrir de demeurer là en ôtage, cependant que son neveu sortiroit à terre, avec telle condition, que si dans quinze jours il n'accomplissoit sa promesse, il étoyt content de souffrir telle peine que sembleroit bon audit admiral; promettant davantage faire restituer au roy de Portugal toute la marchandise qui luy avoit été pillée à

1. Il faut lire Djauher Afranguy.

Calicut, et de faire un traité de paix avec le roy dudit Calicut.

Ces promesses étoycnt grandes et magnifiques, et néantmoins ne furent acceptées par l'admiral. Ains sa conclusion fut telle à l'endroit dudit Joar, qu'il eût à dire aux Mores étans dans ladite navire, qu'ils donnassent pour leur rançon toute la marchandise qui étoyt dans la navire. A quoy Joar luy répondit que, quant à soy, il avoit telle puissance et autorité sur ladite navire, qu'en rien il n'étoyt désobéi; toutefois il le requéroit de grande affection, que luy-mesme fait cette requête aux susdits Mores, lesquels à la fin furent contrains d'y condescendre et de quitter tout ce qui étoyt dans ladite navire; mais en cela la fortune et tant bien pour ledit Joar, qu'il luy en demeura quelques pièces, tant en habillemens, bagues que pierreries, estimées plus de trois mille ducats. Cela fait, l'amiral commanda de séparer cette navire loin des autres, la jetant un peu avant dans la mer, puis y meit le feu pour consumer ce vaisseau et tous ceux qui étoyent dedans, n'en sauvant rien, sinon quelques pièces d'artillerie; et après avoir fait ce tour, il s'en retourna à ses esquifz.

Ces Mores, ainsi misérablement receuz, prindrent encor tel courage, qu'avec les armes qui leur restoyent, et à force de pierres, ils erent tant, qu'ils en ôtèrent le

feu : ce qu'apercevant, les gens de l'admiral furent fort irrités, et se hazardèrent derechef d'y retourner pour y remettre le feu, pensans y trouver aussi facile accès, comme ils avoyent fait à la première fois ; en quoy ils furent grandement déceuz, car ils furent salués, tant par les hommes que par les femmes, à grands cops de pierres, délibérans, puisqu'ainsi étoit, de plutôt mourir en combattant que autrement ; tellement, que les nôtres, éprins d'une peur, n'osèrent hazarder de trop aprocher d'eux. Mais ces Mores, voyans que l'admiral vouloit faire lâcher ses artilleries contre eux, par une dérision, se mettoyent sur le bord de la navire, montrans de grands carcans d'or et d'argent, ensemble plusieurs autres bagues et richesses, crians à haute voix à l'admiral que s'il leur vouloit sauver la vie, ils le guerdonneroyent de tous ces trésors, et encor, pour mieux l'émouvoir à miséricorde, aucunes de ces femmes tenoyent leurs enfans entre leurs bras, requérans que, pour le moins, il eût pitié de ces petites créatures ; les hommes semblablement faisoient leur devoir, montrans assez par signes qu'ils s'offroyent à payer une grosse rançon pour racheter leur vie. Si ne peurent-ils jamais tant faire par leurs bonnes mines ou offres que d'en échapper, et non sans cause, vu l'infnie quantité des chrétiens qu'ils avoyent en leurs mains prisonniers à Fez,

outre les grands trésors qu'ils détenoyent au roy de Portugal.

Or donq, ces Mores, se voyans ainsi tenus de près, hors de tout espoir de grâce du côté de l'admiral, et ne voulans encor céder à la fortune qui leur étoyt tant contraire, commencèrent à faire rampars en leur navire de leurs matras, draps et autres habillemens, avec propos délibéré de se défendre virilement jusqu'à la mort, et de vendre bien cher leur vie à ceux qui la chercheroient, ce que, de fait, ils exécutèrent en frappant lourdement ou mettans à mort tous ceux qui s'approchoyent de leur navire.

Et pour autant que ce spectacle étoyt plus beau de loin que de près, nous le contemplions de notre navire, dont étoyt capitaine le seigneur Ruy, auquel étoyt attaché le sambuque que nous avions prins en mer; mais ceux qui étoyent dans les esquifs commencèrent à lever l'enseigne, crians alarme contre ces Mores; à quoy chacun de nous, sans délay, prêta l'oreille et la main, mais ce fut un peu trop à la volée, car, d'autant que nous avions à faire à gens nuds d'armes, la plupart de nous y accourut sans harnois; et avant qu'approcher d'eux, nous tirâmes un cop d'artillerie contre leur navire, auquel feimes grandes brèches du côté de l'arbre; toutefois, ne s'étonnans de cela, ils ne laissèrent de se

défendre virilement contre nous, enfermans noz navires de deux côtés. Cette mêlée fut tant soudaine et à l'improviste, que nous n'eûmes le loisir de tirer seulement une pièce de notre gabie, joint que nous étions mal garnis de lances et de dards, de sorte qu'il nous étoit impossible de résister à tel assaut, ne trouvans meilleur moyen que de leur donner en front les vingt-quatre Mores que nous avions prins dans le sambuque. Mais eux, fort irrités de cela, et comme enragés, ne se souciaient non plus de vivre que de mourir, jetoient à force pierres contre nous, si rudement, qu'ils n'y avoient ni bombarde ni canon qui pût les étonner; mesmement, qu'en cela n'étions si dextres qu'eux, ne sachans tirer pierres, sinon avec une arbalette, et ainsi en mettions quelques-uns par terre; pareillement eux, quand noz gens se lançoient sur le bord de leur navire, tout incontinent, les renversoient dans la mer. Il fut avisé de faire monter dans les esquifs trente ou quarante hommes; mais le premier qui s'approchoit étoit seur d'avoir une touche de vingt-cinq ou trente cops de pierres et traits de flesches mêlés ensemble.

Cette bataille dura depuis le matin jusques sur le tard, encor que ce jour-là fût l'un des plus longs de toute l'année, tant étoient piqués et envenimés ces canailles contre nous, et combien que nous les char-

gions à bon escient, et meissions plusieurs à bas, si est ce que pour cela ils ne s'étonnoyent point, ni ne faisoient semblant d'en être fâchés. Le fort de notre compagnie étoit de quatorze ou quinze hommes combattans, étans tous joints ensemble pour micux les enfermer ; mais ils nous feirent tel front, que la plupart des nôtres furent lourdement blessés et contrains à la fin, de quitter la place, veu l'adresse et force de ces Mores, lesquels étoient si affectés à la matière, qu'ils ne sentoient les cops de lance que nous leur tirions contre l'estomac, mais il ne nous en prenoit pas ainsi, car ils nous meirent en tel point, que nous perdimes force et courage tout ensemble, ne trouvens plus prompt remède à notre salut que de gagner le hault, tellement, qu'il n'y eût homme des nôtres qui tint bon que moy et don Jean de Bonne-Grâce, capitaine de la navire, armé d'une cuyrassé, laquelle fut toute enfoncée sur son corps à grands cops de pierres, et toutes les courroyes rompues, encor qu'elle fût double ; et combien que ledit capitaine se veit désert et abandonné de toute la compagnie et dépouillé de ses forces, après avoir longuement soutenu si lourdes touches, si est ce que, d'un cœur magnanime, il faisoit front à tous, jusques à ce que la menée, autant longue que cruelle, nous feit quitter le jeu, au grand regret

dudit seigneur, lequel me commença à regarder d'un œil de pitié et d'un cœur triste, avec tel propos : « Thomas Lopes, mon ami et secrétaire, qu'est-il question de faire, puisque nous sommes icy délaissés de toute notre compagnie ? Est-il possible que nous deux seuls puissions soutenir ce dur rencontre ? » Et tout sur l'heure, étans lourdement blessés, nous quittâmes le fort, qui étoit jà gagné auparavant par un de ces Mores, lequel tous les autres suivyrent incontinent que fûmes dehors, et commencèrent à crier et chanter à leur mode, comme s'ils eussent eu quelque grande victoire sur nous ; et à dire le vray, nous fûmes bravement étrillés, combien que ceux qui étoient ès autres navires feissent leur devoir ; mais ceux qui venoyent pour nous donner scorse, perdirent courage quand ils virent que nous étions dépouillés du fort, et noz ennemis envelopés, outre la flote des autres, qui y courroient, les uns entrans par desouz, les autres montans par desus ; ainsi, nos gens déconfits ne cerchoyent plus qu'à se sauver en se jetant dans la mer, étans puis receuz par les esquifz ; toutefois, que la plupart de ceux qui pensoyent se retirer de notre navire ès leurs, tomboyent tous morts, les autres malades, tellement que notre navire demeura presque toute déserte. Et quand ce vint que ces Mores se fourrèrent dans notre fort,

deux ou trois de nos gens demeurèrent en la place, lapidés et assommés à beaux cops de pierres, desquels les uns se défendoient en se cachant derrière les voyles de la navire.

Or, les choses étans en tel pauvre et misérable état, voicy venir à voyles déployées la navire Gioye, faisant semblant de vouloir nous donner scorce et envahir ces Mores, lesquels étonnés, et craignans cette nouvelle touche, quitèrent notre navire, et se retirèrent dans la leur, de sorte qu'ils demeurèrent là sur leurs pieds tout ébahys, pensans que s'ils tenoyent bon, il leur en aviendroit autant qu'à trois de leurs gens, qu'ils regardoyent navrés et morts à cops de lances. Mais certainement sans cette venue, il y avoit pitié en nous, car ils étoient en grand'troupe, nous en petit nombre, armés à la légère, et encor presque tous blessés.

La navire Gioye s'étant approché un peu plus près de ces Mores, tira contre eux deux cops de bombe, car mieux ne pouvoit encor faire ; mais l'admiral voyant qu'ils commençoient à rompre et se retirer, entra dans la navire Léonarde, y joignant six ou sept des meilleurs vaisseaux de son armée, et à voyles déployées, poursuivit ces canailles par l'espace de quatre ou cinq jours, avant que jamais il peût mettre la main dessus, combien que les navires fussent en tel ordre, que les unes tiroient

droit à eux, les autres alloient à côté, afin de les enclore; et quand ils furent près, ils commencèrent à les saluer à beaux cops de canon, qui les firent tellement trembler, qu'un de leur compagnie se jeta dans la mer, se retirant devers l'admiral, et le priant de luy sauver la vie, promettant de sa part nous délivrer le navire des Mores par un subtil moyen, qui étoit d'attacher le tymon de leur navire, de sorte qu'en après on la brûleroit bien à l'aise, car elle ne pourroit plus tirer outre. Cela dit fut aussitôt exécuté, d'autant que l'admiral luy sauva la vie, et commanda à don Jean de Vero luy délivrer cinquante sarafes d'or. En quoy ne se montrant ingrat, révéla audit admiral tout le secret de ses compagnons, et mesmement le riche trésor qui étoit dans leurs navires, lequel ils jetoient dans la mer, nous avertissant davantage de la grande provision de vivres qu'ils avoyent dans ce vaisseau, ensemble plusieurs barils pleins de miel et d'huyle, et au fond d'iceux, une quantité indicible tant d'or, d'argent que de bagues, lesquelles richesses ils jeteroyent dans la mer, si on ne les recevoit à mercy, combien qu'ils fussent gens assez vertueux et magnanimes pour nous faire front, n'eût été qu'ils étoient déjà fatigués de leurs personnes, et que nous étions plus forts, et en plus grand nombre qu'eux, au reste, nous les cognûmes si robustes, dextres,

laborieux, et d'un si superbe cœur, que quand quelqu'un d'eux étoit navré d'une flesche, il l'arrachoit tout soudain de son corps, et la retiroit contre nous, aussi frais et prompt à batailler comme jamais, n'en changeant ny de couleur, ny de cœur. Si est-ce que nonobstant nos forces, ils nous traitèrent si bien, qu'ils feirent deux grandes brèches en l'un de nos navires ; et dura ce combat environ deux ou trois heures.

L'admiral voyant ces canailles nous donner beaucoup d'affaires, afin d'en faire une fin, commanda d'assaillir la navire de toutes pars, et d'y mettre le feu, sans avoir pitié d'eux, ce qui fut exécuté avec une grande playe et calamité de ces Mores, lesquels, après avoir jeté leurs bagues, richesses et trésors dans la mer, finirent misérablement leurs jours.

Depuis, avint que la navire de Saint-Paul rencontra quatre grans vaisseaus des Mores, et leur donna la chasse ; d'ond les trois se jetèrent dans la bouche d'un grand fleuve, et l'autre que nous poursuyvions de près, receut telle scousse contre terre, qu'il demeura à sec sur le sable ; et nous, de peur de décendre en terre, jetâmes notre ancre, et pour ce que déjà la navire des Mores alloit à travers, à cause que leur ancre ne pouvoit tenir cop à la mer, d'autant qu'elle étoyt grosse et le vent fort furieux, nous feimes tant que nous les

eûmes, et gagnâmes ladite navire, qui fut incontinent quittée par ces Mores, desquels aucuns se précipitèrent dans la mer, les autres se jetèrent dans les barques, pour se sauver; mais la plus grande partie y demeura pour les gages. Quant au pillage, nous y prîmes seulement quelques espèces et targues, laissant le reste aux habitans de cette contrée assemblés là pour voyr ce tumulte. Ces choses démenées à la mode que dessus, nous feimes voyle tirans droit à Canonor, où nous arrivâmes le dix-huitième d'octobre l'an que dessus; et tout soudain, voicy venir des gens d'état délégués de la part du roy, pour saluër et caresser notre admiral, l'avertissant que leur roy désiroit fort parlementer avec luy, à quoy l'admiral ne fait difficulté, et fut accordé du jour.

Le roy donc, pour accomplir sa délibération, commanda dès le lendemain être fait un pont de boys sur la mer pareil à celui de Lisbonne, auquel se transporta l'admiral, le vingtième dudit mois, dans une caravelle couverte en poupe de velous cramoisy, étant accompagné ledit seigneur des plus braves de sa cour, comme de porte enseigne et autres gens d'élite, avec tabourins, trompettes, lances, arbalettes et autres armes, et quant à luy, il étoit revêtu d'une belle robe de soye et garny de plusieurs grosses chaînes d'or; et avoit ce pont double entrée, l'une du côté de la mer,

l'autre devers la terre, où le roy le vint recevoir à la première entrée, accompagné de quatre cens hommes environ, armés d'espées, targues, arcs et flesches; au reste, ne portans autre habit, sinon un drap enveloppé sur leurs parties honteuses, et en teste, un linge entortillé et peint de diverses couleurs. Ses gens demeurèrent un peu en arrière à côté du pont pendant que le roy entra dans une petite loge mise au pied du pont, pour se rafraîchir, à cause des grandes chaleurs, qui pour lors régnoient là, combien que pour ce fait, il eût deux hommes exprès, portans au bout d'un bâton un linge, où étoit peinte une tête de beuf, lesquels alloient voltigeans à côté de sa majesté, pour luy donner vent, ou bien par une magnificence. En après, il s'avança d'aller au devant de l'admiral, accompagnés l'un et l'autre de trente hommes; car ainsi avoit-il été accordé entre eux.

L'admiral ne voulut mettre le pied en terre, disant cela luy être défendu très expressément par son maître, et pour cette cause, il demeura dans sa caravelle et le roy sur son pont; puis soudain qu'ils se furent joints, ils se donnèrent la main l'un à l'autre, en signe d'une amitié, parlementans ensemble par le moyen d'un truchement, l'admiral étant toujours dans une caravelle, allans devant le roy deux hommes avec

des bâtons (comme nous avons déjà dit), ayans en peinture une tête de beuf, je ne say si c'étoyt pour donner vent au roy, à cause de la chaleur, ou bien par une magnificence et superbe. Outre ceux-là, il y en avoit encor deux autres avec deux batons, chargés aussi en peinture, chacun d'un épervier blanc, avec lesquels on dansoit, comme font les filles et enfans en Portugal. Puis l'admiral, se montrant toujours courtois et libéral, donna de sa main propre au roy quelques vases d'argent dorés fort richement, lesquels le roy receut gratuitement, et en usant de revanche, il fit présent à l'admiral de plusieurs pierres précieuses, sans omettre à parangonner de dons honnêtes tous ceux de sa compagnie, témoignant bien par telle largesse que ces trésors étoient de petite estime en son endroit et partout ce pays.

L'admiral, après avoir été reçu avec telles caresses et présens, le remercia tant qu'à luy fut possible, et pour conclusion luy pria de mettre quelque honneste pris à son épicerie et autres marchandises. A quoi le roy luy fit une modeste réponse, qu'il n'étoyt encor temps de parler de sa marchandise, parce que les épiceries n'étoient encore arrivées; mais ce néanmoins qu'il manderoit par tout le país des Mores, qui étoient sous sa puissance et dition, qu'ils eussent à

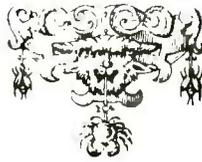
l'en fournir à prix raisonnable; et combien que le roy fait son devoir de faire et publier cette ordonnance, si est ce que ces canailles de Mores ne laissèrent de faire encor plus extraordinaire enchère de leur marchandise, donnans à entendre pour leur couverture, que notre marchandise ne leur plaisoit point pour recevoir en troc de la leur. L'admiral, cognoissant fort bien cette menée, étant à dire vray, irrité et courroucé de voir telles vilénies, les renvoya chacun à son païs, mandant très expressément à leur roy, qu'il n'avoit cure de telle paix fourrée, puisque quant au fait de leurs marchandises, ses sujets ne vouloyent condescendre à la raison; en quoy il convient noter que ces Mores, commis pour traiter la paix, étoient ennemis mortels et invétés des chrétiens.

Or, avint de cas fortuit, que l'admiral étant fort piqué d'avoir receu telle injure, vit en terre Ruy Roderiches, facteur du seigneur dom Alvarès, qui étoit demeuré là depuis le dernier voyage, et luy dit qu'il ne retournât en terre, mais qu'il allât droit au roy pour luy remontrer comme il quittoit ce port, tirant ailleurs pour charger ses navires, et qu'il n'y avoit foy ny assurance des Mores de sa terre, ce qui fut exécuté aussitôt que dit, car nous départimes de Canonor, le vingt deuxième d'octobre, la mer étant calme, tirans à Calicut; mais,

sur ce chemin, vîmes à découvrir un sambuque, lequel fut assailli et mis en route, par une de nos caravelles, avant que jamais il peut gagner terre, la compagnie étant de vingt Mores, qui portoyent certain fil, appelé cabaye à Calicut; et soudain que fûmes plus avancés suivant la côte de Calicut, nous aperceumes trois grandes navires tant prochaines de terre, qu'elles sembloient être sur le sable; et nous de les poursuivre avec huit esquifs accompagnés de notre capitaine, lequel ayant mis le pied en l'un d'eux, commença à étonner les autres à beaux cops de bombarde, tellement qu'ils n'eurent plus prompt remède que de gagner le rivage de la mer et se jeter en terre.

Un grand seigneur de ce país, à qui appartenoyent ces navires, étonné de tel spectacle, accourut au bord de la mer, et avec sept ou huit braves hommes, se meit dans une almadié pour aller parler à l'admiral, auquel il conta ses raisons, se disant vassal du roy de Canonor, et que s'il ne se fût fié à l'accord qu'il avoit fait avec le roy de Canonor, qu'il n'eût prins la hardiesse de venir là avec les vaisseaux; le priant au surplus, luy faire quelque grâce; et, par manière de libéralité, il guer-donna ledit seigneur admiral d'un présent de poules, figues, et de quatre sacs de riz et d'un citron; ce que receut gracieusement ledit seigneur, en se montrant

fort humain en cet endroit ; car, il luy fait grâce de payer pour sa rançon seulement ce que bon luy sembleroit, au reste, donnant sauf-conduit à luy et à ses navires, pour l'amour du roy de Cuchin, duquel il se disoit parent.





*L'admiral côtoyant de la part de Calicut, découvre une navire, laquelle ils furent en délibération de brûler. L'admiral vient au port de Calicut, et est salué par l'ambassadeur du roy, lequel demande paix. Les Portugalois prennent quatre des pescheurs, ce qui causa une grande indignation.*

**L**E vingt-cinquième d'octobre, en l'an susdit, passans outre du côté de Calicut, nous vinmes à découvrir près de terre une grande navire, et soudain l'admiral se jeta dans une caravelle pour aller voir et épier quels gens c'étoient; ce que ayant fait, il se retira devers ses capitaines pour avoir leur avis sur ce qu'il leur sembloit de faire de cette navire. Le tout mis en délibération, le conseil fut de ne la brûler ny chasser, comme on avoit fait aux autres, pour plusieurs raisons, et principalement pour ce que le roy de Calicut leur avoit demandé qu'ils eussent à venir jusqu'à son port, afin de traiter paix, et de regarder comme on se devoit gouverner quant à la traite des marchandises. D'avantage,

que ces navires appartenoyent à une nation de gens appelés Junées, qui mènent une grand trafique d'épicerie en Indie, avec lesquels on pourroit troquer et prendre de leur marchandise; et pour ces causes, il seroit bon de traiter accord avec lesdits Junées; ce que fut arrêté; mais ceux de la navire ne se voulurent fier à nous, ni à l'assurance de l'admiral.

Or, il convient icy noter que l'admiral, étant à Canonor, receut des lettres du conserve Gilles, qui pour lors étoyt à Cuchin, contenans comme le roy de Calicut avoit escrit avec grandes injures et reproches au roy de Cuchin, du temps que les navires étoyent en l'île Amiadine, l'avertissant comme le roy de Portugal avoit fait passer par l'Indie vingt grosses navires, au grand dommage, détriment et ruine de tout le pays, pour autant que tous les navires qu'ils rencontroyent, il les mettoyent à sac; pour auquel obvier, il n'y avoit qu'un seul remède, c'est à savoir qu'il ne falloit plus cy-aprés fournir d'épicerie aux Portugalois pour quelque pris que ce fût; car leur ayant ôté cette proye, à laquelle ils se travailloyent tant jusqu'à venir ès étranges nations, il étoyt tout assuré qu'ils ne reprendroyent jamais le chemin pour aller en Indie. Que si chacun n'étoyot de cet avis et accord, au moins qu'on trouvât le moyen de les dévoyer et égarer de ce chemin, qu'on

ne leur pouvoit clore autrement. Disant d'avantage par ses dites lettres, comme il avoit mandé à tous les habitans de l'Indie, qu'ils eussent à se mettre en armes pour repousser les chrétiens. Mais les Mores luy avoyent contremandé qu'il étoit à eux impossible de résister à leur puissance, vu mesmement que l'année passée, ils avoyent employé toutes leurs forces contre quatre petites navires de Jean de Noue, mais en vain, car il les rangea tous ; et pour ces causes, qu'il ne falloit s'arrêter à leurs armes. Ledit roy escrivoit aussi au roy de Cuchin, le priant d'une singulière affection, qu'il n'eût de sa part à donner aucunes épiceries ausdits Portugalois ; et que pour le crédit et autorité qu'il avoit envers tous les autres seigneurs de l'Indie, qu'il leur commandât le semblable ; ausquelles lettres et requêtes le roy de Cuchin fait response qu'il avoit prins alliance et cognoissance avec les Portugalois, à laquelle convention il n'avoit délibéré de contrevénir, d'autant qu'il les avoit cognus gens de foy et de vérité, joint aussi qu'il se trouvoit fort bien de les fournir d'épicerie. Les deux lettres, à savoir celles du roy de Calicut, et la response qu'il luy fit, furent montrées audit conserve Gilles, qui fut la cause que le roy de Calicut manda à l'admiral, étant à Canonor, qu'il vint devant son port, car il vouloit traiter paix et amitié avec les

chrétiens, et luy vouloyt rendre les biens du roy de Portugal, qui étoient demeurés à Calicut, lesquels luy avoyent été délivrés par le seigneur Pierre Alvarès, luy promettant d'avantage luy faire tel payement qu'il voudroit des épiceries, lesquelles y étoient demeurées. Et quant à la mort des hommes, si tout étoyt bien regardé, l'on trouveroit que les chrétiens sont bien vengés d'avoir tué un tel nombre de ces infidèles Mores. Ces causes veuës et considérées, l'admiral départit de là pour aller à Calicut.

Or, avint que le sixième d'octobre, l'admiral feit pendre à l'antenne d'une navire deux Mores, qui se trouvèrent dans un sambuque, et avoyent été prins à Panderane, et, disoit-on, qu'ils étoient de Calicut, et que l'un d'eux avoit occis deux chrétiens logés chez son père, et que l'autre avoit coupé le bras à un Portugalois à la bataille de Calicut où demeura Ariscorée, qui fut la cause qu'ils furent pendus et étranglés. Il commanda aussi d'exécuter un autre More qui avoit dérobé la marchandise dudit Ariscorée. Puis, l'admiral feit partir et répandre par toutes les navires les vivres qui furent prins dans ledit sambuque. Pour accomplir donc le bon vouloir et mandement du roy de Calicut, nous feimes telles diligences que, le vingt-neuvième d'octobre, nous arrivâmes devant Calicut, du côté que l'on ne

peut voir, sinon une partie de la cité, pour autant qu'elle est assise en une plaine peuplée de hauts palmiers, entre deux montagnes ; et soudain, voicy venir un ambassadeur de la part du roy pour saluër et visiter l'admiral, avec grandes caresses, disant que le roy étoyt prêt d'accomplir le contenu des lettres qu'il luy avoyt envoyées à Canonor, le priant, au surplus, de luy faire response s'il étoyt content de traiter, tenir et maintenir la paix, suivant les conditions qu'il luy avoit envoyées. L'admiral luy fit response que, s'il vouloit être obéi, il falloit préalablement qu'il déchassât de sa terre tous les Mores de la Mecche, tant marchans que autres, pour autant (dit-il) que depuis le commencement du monde, ils ont toujours été ennemis des chrétiens, et aussi les chrétiens des Mores, ayant eu incessamment guerre les uns contre les autres ; et que, pour ces causes, il étoyt impossible de fonder ou établir paix perpétuelle, tant que ces canailles demeureroyent es terres de Calicut.

Le roy, encor que le dire du capitaine fût bien raisonnable, si est-ce que l'avarice le gagna ; tellement, que, de rechef, il envoya devers l'admiral, luy remontrant que les Mores étoient en nombre de quatre ou cinq mille en la cité, y ayant jà de longtems prins possession et leur domicile, et fait un grand train de

marchandises, de sorte que par leur trafic et moyen ils rendoyent sa cité riche et noble ; joint, que de toute ancienneté ils avoyent été tenus et maintenus en leur liberté et franchise de laquelle ils n'auroyent jamais abusé en son pays, se montrant toujours stables, entiers et fidèles envers luy et ses prédécesseurs, en leur faisant service de leurs personnes, et en fonçant deniers ès urgentes nécessités de guerres ; parquoy ce ne seroyt maintenant la raison, ny honneur à luy de les chasser de son royaume, ny bien fait au capitaine de luy vouloir persuader telle tyrannie.

Pendant que ces choses se traitoyent entre le roy et l'admiral, aucuns pescheurs, se fiant que la paix se feroit, sortirent hors de la cité avec leurs almadiés, et soudain qu'ils furent à côté de la flotte des navires, l'admiral commanda de les prendre, ce qui fut aussitôt exécuté que dit, eux saisis, et quatre almadiés, ensemble tous les hommes, femmes et filles qui étoient dedans et aussi un sambuque qui venoit de Calicut, chargé de nois d'Indie et de miel enclos dans des botes de cuyr. On doute fort que ce pillage ne fût l'origine de la grande indignation que le roy conceut depuis en son cœur, car il estimoit que les chrétiens n'étoyent venus là, tant pour traiter la paix, que pour (sous ce prétexte) dérober et piller. Et pour ces causes, le roy manda au capitaine

que s'il prétendoit paix avec luy, il ne la refusoit, moyennant qu'elle fût simple et sans trahison, et que, si ainsi étoyt, il luy fût rendu ce qui luy avoit été dérobé en sa cité de Calicut, et qu'il luy feroit ce bon party sous condition que, préalablement, il fût récompensé de toutes les pertes et dommages qu'auroyent faits les chrétiens en ses pays, et que pareillement luy fut restitué tout ce que l'on avoit pillé dans la navire de la Mecche, pource qu'il appartenoit à ses sujets; et même que son port de Calicut avoit de tout temps été franc et commun à un chacun pour y trafiquer, et que pour ces causes il ne vouloit maintenant en déjeter les Mores, ny empêcher de faire leurs emplettes et mener leurs trafics; parquoy qu'il eût à se contenter de tels pactes et conditions, s'il vouloit avoyr paix avec luy; et que, quant à l'ôtage, il n'avoit délibéré d'en bailler autre que sa simple parole, et en ce cas, que le jeu ne luy plût, qu'il eût à le quitter et gagner le hault, sans espoir ni prétendre de jamais retourner là, ny en Indie, ny aux autres ports et contrées étant sous sa seigneurie, obéissance et domination.





*Comme l'admiral usa d'une superbe response au roy de Calicut et fit pendre aux antennes d'un sambuque les Mores qu'il avoit prisonniers.*

**L**A response de l'amiral au roy de Calicut, fut merveilleusement rude et superbe, disant pour ses raisons, qu'il étoyt lieutenant-general pour dom Emmanuel, roy de Portugal, lequel état il estimoit plus grand et plus honorable, que tout le royaume de Calicut ; et que d'un tambor il feroit un roy semblable à luy, et qu'il le tiendroit de si près, qu'il n'auroit loysir, par tout le jour, de boyre ny manger, protestant (entr'autres menaces) qu'avant de partir de ce port, il se joindroit à la cité. Au reste, qu'il respondroit à son dire, s'il luy vouloit donner délai jusques à midy; mais que quant à luy, qu'il seroit contraint d'envoyer deux de ses navires chargées d'épicerie à son maître le roy de Portugal, retenant les deux autres tout exprés, pour luy faire

guerre au nom de son dit seigneur, hault et puissant tant par mer que par terre, riche en or, argent, et qui pouvoit facilement luy envoyer gens et vaisseaux à suffisance pour livrer et maintenir la guerre contre tout le royaume de Calicut et le mettre à sac. Ces paroles furent aussitôt mises en execution que prononcées ; car ce jour mesme, qui estoit le dimanche, l'admiral, quand ce vint sur la nuyt, ayant premièrement fait diligemment visiter et speculer le lieu et les moyens d'y parvenir, commanda faire les approches, tournant les proes des navires contre terre afin que la grosse artillerie peut mieux et plus à l'aise les battre ; la Capitainesse, la Smeralde, la Leonarde et Fleur de mer, demeurèrent un peu plus au large, pour autant que c'étoient grosses navires. Ces menées furent soudaines et executées en diligence : car, toute la nuyt vous eussiez vu le peuple avec lanternes et falots sur la rive de la mer, faisans fosses et rampars sur le sable, pour coucher l'artillerie ; et quand ce vint sur le jour, il y avoit encor plus grand amas sur l'eau ; et commanda, ce jour mesme, le capitaine de faire plus grandes approches, estant toujours sur ses gardes et prest à donner dedans ; et puis voyant qu'il n'avoit nulle response de la cité, il ordonna qu'on eut à pendre aux antennes des navires, les Mores qui estoient dans le

sambuque qui fut pris à Panderane, afin que ceux de la cité les vissent de plus loin. Et de fait, plusieurs Mores y accoururent pour voir ce hydeux spectacle de leurs gens ainsi élevés, qui estoient en nombre de trente quatre hommes, de quoy ils furent fort piqués et devindrent presque enragés, mesmement quand ils veirent qu'on en vouloit encor à eux, en les flattant à beaux cops d'artillerie, qui en meirent une bonne partie d'eux par terre ; les autres se sauverent à belle course, les uns aussi se mucerent dans les fosses, et d'aucuns se traïnoyent le ventre contre terre, comme des serpens ; somme, nous les meïmes tous en tel état et é moy, que, de leur bon gré, ils quittèrent la place. Vray est, que ceux qui étoient cachés dans les caves où estoit leur artillerie, tirèrent contre nous quelques cops, mais en vain, parce que leur artillerie ne valoit rien ; joint aussi qu'ils en estoient mal garnis au regard de nous, qui en avions à force et de bonne en perfaiction ; desquelles ne cessâmes de tirer contre leurs rampars jusqu'à la nuyt, et quand quelques uns d'entr'eux s'enfuyoyent, les autres y venoyent ; vray est, que nous tirâmes plusieurs cops sans prendre ; car, combien que le cop donnât contre leurs maisons, il n'y faisoit autre domage qu'un trou seulement, au droit où frapoit le boulet, pour autant que leurs habitations sont de brique,

contre laquelle l'artillerie ne peut mordre ; mais quand elle venoit à rencontrer les palmiers, vous eussiez entendu un grand bruit, et eussiez proprement dit qu'on les copoit par le pied. Et surtout, il étoit fort piteux de voir les habitans, lesquels avant qu'être batus, couroyent l'un deçà et l'autre delà, avec telle vitesse qu'il sembloit que tous les diables les emportoient.

L'admiral manda sur le soir qu'on dépendit ces Mores, et qu'on leur copât les pieds, les mains et la teste, puis qu'on jetât le tronc de leurs corps dans la mer ; quant aux testes, qu'elles fussent attachées et élevées en haut dans une des almadiés, avec un dicton couché en vulgaire indien, par un personnage nommé Frangolle, aussi Indien de nation, en cette sorte : « Je suis venu à ce port avec bonnes marchandises, pour vendre, acheter et payer votre doüane. Voicy la doüane de cette terre. Maintenant je vous envoie ce présent comme à un roy : si vous voulez à cette heure notre amitié, vous avez des testes pour payer celles que vous printes en votre port, sous votre garde et seurté, et puis payés les poudres et boulets que vous avés icy fait dépendre ; que si ainsi le faites, nous serons incontinent amis. » Ce dicton fût élevé à la cime d'une lance dressée sur la prore du navire, où étoient aussi

attachées les testes ; tellement que ce beau spectacle se pouvoit voyr de bien loin, combien que (pour le voir de plus près) on eût conduit la navire jusqu'au sable, presque touchant la cité. Mais il survint un More qui meit la main desus ; ce qu'apercevant, nous y allâmes pour le recouvrer, de quoy toutefois ne peumes jamais venir à bout.

Or, afin que le peuple ne craignit de venir en assurance contempler ce hydeux spectacle, l'admiral defendit de ne plus tirer artillerie quelconque contre la cité ; et lors vous eussies veu le monde y acourir de toutes pars, faisans grandes admirations sur cette difortune ; les uns s'enquerans des causes, les autres des moyens de cette cruelle boucherie ; tel y venoit en poste et en joye, qui s'en retournoit à pied, bien fâché en son esprit ; quelques uns aussi prenoyent de ces testes et les portoyent à côté d'eux. Nous prenions grand plaisir à regarder ce povre peuple ainsi courant, troublé et mis en é moy ; car nous n'étions pas loin de là, nous tenans toutefois toujours sur nos gardes pendant la nuyt, à cause du murmure et mutination des habitants de la cité, entendans leurs pleurs, lamentacions et déplorations qu'ils faisoient sur les corps des pendus que la marine avoit jetés sur le rivage. Cependant aucuns d'eux veilloient et visitoyent à belles

lanternes les rampars, craignans qu'à l'improvist ne meissions le feu dans la cité, laquelle nous recommençâmes à saluër à beaux cops de canon, sitôt qu'il fut jour, batans aussi par un mesme moyen les maisons des seigneurs, bourgeoys et marchans, lesquels nous apercevions fuyr du lieu où noz boulets donnoyent, ne cessans de tirer depuis l'aube de ce second jour jusques à midy, et vous assure que tirâmes plus de quatre cens cops de grosse artillerie, en quoy ils nous secondèrent mal, ou par faute de poudre, ou bien parce qu'ils se voyoient tirer en vain.

L'amiral, désirant fort venir à bout de son entreprinse avec honneur, pour tâter plus profond ses ennemis, fait mettre au large ses navires, en approchant près des quatre qui estoyent demeurées au large, commandant aussi que les noix et le miel qu'ils avoyent pillés dans le sambuque, fussent distribués par tous les navires ; et quand le sambuque fut vuide, il le fait mener au près de la cité et y mettre le feu, lequel nous regardions en soupant ; mais ces Mores ne nous donnèrent le loysir de prendre notre repas, car ils sortirent avec dix ou douze almadiés, venans droit au sambuque, ou pour le tirer en terre, ou bien pour coper le bois, auquel il estoyt attaché afin que l'eau le jettât en terre ; mais nous ne fûmes rétifs à aller au-devant avec noz esquifs,

bien garnis de canons, desquels nous leur feimes tel front, qu'ils ne songèrent quel chemin ils devoient prendre ; que s'ils se fussent davantage amusés, il n'en fût pas échappé un, car, incontinent qu'ils nous eurent aperceus, ils gagnèrent la cité, et nous leur fûmes à doz, les saluans de notre artillerie, et les poursuyvans de si près, que les feimes avancer leurs pas jusques sur le bord de la marine, et de là sauter en terre pour se sauver en la cité, n'ayans pas le temps ny le loysir de prendre leurs arcs et flesches ; si est ce que nos gens ne s'osèrent hasarder d'aller en terre pour enlever tous ceux qui restoyent dedans les almadiés, craignans d'être surpris par la foule de ceux qui sortoyent de ladite cité.





*Briève exposition du bon traitement des Portugalois à l'endroit des habitans de Calicut. L'amiral et le roy de Cuchin parlementent ensemble. Le roy de Canonor mande à l'admiral qu'il envoie de ses navires vers luy pour les charger d'épiceries.*

**L**E mercredy matin, troisième jour de novembre, après avoir rangé ces Mores à la mode que desus, nous feimes voyles du côté de Cuchin, laissant cependant au-desus de la cité six navires et une caravelle, et au-dessous la capitainesse de Vincent Sodre, pour recevoir les vivres et autres choses nécessaires, et feimes telle diligence que dedans le septième jour dudit mois, nous arrivâmes devant le port de Cuchin, et soudain que fumes-là, voicy venir droit à la capitainesse le conserve Gilles, qui estoit demeuré là depuis le précédent voyage, lequel conta à l'admiral et à plusieurs autres des choses merveilleuses, et entre autres comme certains marchans Mores avoyent escrit de Calicut à

d'autres marchans de Cuchin, comme les chrétiens avoyent fait beaucoup de vilénies, excès et extorsions audit lieu de Calicut, et qu'à leur aveu les vivres n'y osoyent aborder, de sorte qu'ils y mouroyent de faim, voyre jusqu'à cela, qu'il n'estoyt loysible de pescher, pour la crainte qu'on avoit d'être volé par ces Portugalois; disans davantage comme plusieurs navires chargées de marchandises, vivres et autres munitions, tirans à Calicut, estoyent périés sur mer, étant en nombre de deux cens voyles, conduytes là, tout exprès pour le roy de Calicut, entre lesquelles y en avoit une de grandeur démesurée, chargée d'épiceries; et ainsi que la tourmente marine survint, elle vouloit prendre port à Cuchin, ce qui ne luy fut possible, ains passa à travers contre la côte, et à la fin fut pillée par ledit roy de Cuchin, excepté que ceux qui estoyent dedans, se sauvèrent.

Et vint le fils du roy de Cuchin saluër notre admiral et le remercier du bien, honneur et plaisir qu'il avoyt fait à un gros seigneur de sa parenté, en luy rendant trois navires qu'il avoit prises, promettant audit admiral, de la part de son père, qu'on mettroit ordre en brief à ce qu'il peut faire son amplette des épiceries qu'il demandoit; nouvelles très-bonnes, et bien à propos qui nous invitèrent à réparer nos navires pour

les charger, quand l'heure seroit venue. Et de fait, le dixième dudit mois, nous priâmes l'admiral de commencer à faire la charge de sa navire, pour autant que le jeudy nous avions coutume de commencer quelque chose de haute entreprise ; ce qu'il nous accorda, et nous vînmes au navire de Rui Ficairede <sup>1</sup>, More, où nous levâmes quarante et tant de quintaux de poyvre ; et pour ce que nous n'avions accordé du pris, il n'en voulut plus bailler, et ainsi fûmes contrains de nous reposer par l'espace de trois ou quatre jours, au grand regret de notre admiral, qui, puis après, le quatorzième jour de novembre, se meit dans une caravelle (comme il avoit fait à Canonor), accompagné des plus apparans de son armée, pour aller parler au roy, et luy faire les remonstrances du grand tort qu'on luy faisoit ; mais avant que de venir là, il y eut plusieurs menées entre les ambassadeurs d'une part et d'autre ; et quand ce vint sur le point de se joindre ensemble, voicy tomber une grosse pluye, qui fut cause que cela fut remis jusqu'au lendemain, auquel jour ils furent assemblés en grande pompe ; vray est, que le roy de Cuchin ne se trouva en si brave pontificat et magnifi-

1. Je crois qu'il faut corriger le nom de Ruy Ficairede en celui de Reïs Fakhr eddin.

cence que le jour precedent, étant seulement accompagné de cinq ou six de ses gentilshommes, portans simplement leurs espées et targues, auquel le roy fit un present de quelques pièces de vaisselle relevée en argent, semblant estre massive d'or ; et pareillement, d'autre côté, le roy se montra fort libéral, donnant à l'admiral plusieurs riches bagues, et aussi quelques unes de bas prix à ceux de sa compagnie.

Le jour ensuyvant, trois de noz navires venans de Calicut, arriverent, et dans un sambuque vint l'ambassadeur de Canonor, lequel dit à notre admiral, de la part du roy, que s'il vouloit envoyer quelques navires à Canonor, pour charger d'épiceries, qu'il seroyt bien venu, luy promettant les bailler pour le pris qu'elles se vendoient à Cuchin, et qu'il prendroit en payement de ses marchandises. Et en cas qu'il tint son dire pour suspect, qu'il retint pour ôtage sondit ambassadeur. L'admiral estant fort joyeux de ces nouvelles, ne fait faulte d'y envoyer deux navires, et quand et quand, renvoya au roy son ambassadeur, se fiant assez à sa parole.





*Comme les Portugalois furent lourdement étrillés par ceux de Calicut, et qu'un canonnier Portugalois renversa le sambuque du roy dudit lieu ; et comme le roy de Cuchin feît empaler trois Mores pour avoir vendu une vache. L'admiral est guerdonné de plusieurs présents par les habitans de Mangallor.*

**C**eux qui vinrent de Calicut en la compagnie de l'ambassadeur, nous contoyent comme ceux de Calicut arrivèrent un jour en tapinois près d'un fleuve prochain de Calicut, avec vingt grands sambuques à rames, tellement qu'ils feirent sortir dudit fleuve et entrer dans la mer pour pescher, certaines almadiés, à celle fin que les Portugalois se hazardissent de les assaillir, comme ils firent avec un esquif. Or, quand les pescheurs les virent venir, ils commencèrent à se retirer petit à petit, afin que nos gens les suivissent jusques dans le fleuve, là où l'armée étoyt embusquée parmi des palmiers, si bien que noz gens furent assaillis à l'improviste de toutes

parts, et batus à beaux cops de flesches, si drus et si roides, que noz Portugalois ne pouvoient se sauver, et fussent tous déconfis, n'eut été, que ainsi que par cas fortuit, notre canonnier vouloit tirer contre une almadie, le boulet passa par dessus, et vint donner contre le sambuque de leur capitaine, lequel il renverça le cul desus; et là accoururent toutes les autres navires pour sauver leur capitaine, et ce pendant noz gens eurent bien le loysir de se retirer sur leur fumier.

Le dix-huitième de novembre, trois hommes de ce país vinrent en notre Julie au port de Cuchin, pour vendre une vache, laquelle nous achetâmes, cas qui vint jusqu'aux oreilles du roy, lequel expédia homme tout exprès devers notre admiral, le priant de luy envoyer ces trois personnages, lesquels, de malheur, revinrent encor le lendemain, amenant une autre vache; de quoy notre admiral étant averty, les fit prendre, et pour gratifier au roy, les luy envoya, ensemble la vache; lesquels étant là, furent incontinent enlevés et empalés tout vifs, par l'ordonnance du roy, sans forme ni figure de procès, pour et à cause seulement d'avoir vendu cette vache, car là ils adorent le bœuf et le veau, qu'ils appellent Tambarane.

Le vingt neuvième dudit mois, vinrent à la navire de l'admiral quelques braves et honorables personnages du

païs de Mangallor<sup>1</sup>, et d'autres contrées circonvoisines situées en terre-ferme, avec tels magnifiques présens, à force poules et fruits, une verge rouge, ayant à chaque bout une tête d'argent où pendoyent trois clochettes d'argent, auxquelles étoient attachées les lettres envoyées de toutes les seigneuries desdites terres, d'ond les unes sont de si longue étendue, qu'elles ont juridiction de trente miles hommes, les unes plus, les autres moins. Le sujet des susdites lettres étoyt, que tous les roys de là alentour rendoyent obéissance au roy de Portugal, le retenant pour leur souverain seigneur, luy

1. Après avoir dépassé la ville de Potenisti, dit Barbosa, on arrive en suivant la côte à une localité qui a un bon port et s'appelle Curati (Qariet, bourg) Mangalor et où abordent de nombreux navires de Malibar qui chargent des chevaux, des céréales, des étoffes, des cotonnades, des légumes et autres objets qui ont du prix dans l'Inde et emportent du cochi sagara, c'est-à-dire du sucre de palme pour les breuvages, de l'émeri, de la cire, du cardamome et toutes sortes d'épices qui, en peu de temps, peuvent procurer un gain considérable. Odoardo Barbosa, f° 329.

Mangalore est un port florissant qui fait partie de la province de Canonor et s'élève sur les bords d'un lac salé séparé de la mer par une bande de sable. Cette ville porte aussi le nom de Codeal Bender.

Cette ville est mentionnée par Sidy Aly dans sa relation de voyage. Il y aborda en 1554 et il nous apprend que les Arabes faisaient avec cette ville, depuis fort longtemps, un commerce très actif. Les Portugais y avaient établi une factorerie qui fut détruite en 1596 par les Arabes de Mascate. W. Hamilton, *East India Gazetteer*, Londres, 1828, tome II, page 206. Voyez encore: W. W. Hunter, *Gazetteer of India*, Londres, 1886, t. IX, page 313.

gratifiant de ce qu'il luy avoit plu prendre leur cognoissance et alliance par nous, et pour cette cause étoient fort joyeux de notre venuë ; et en signe de ce qu'ils le retenoyent pour leur roy et souverain, ils luy envoyoient la verge de justice, lui faisans foy et hommage au nom desdits païs et seigneuries, ce qu'ils n'avoient jamais jusques aujourd'hui fait à homme vivant, ny ne feroient à l'avenir; et encor d'avantage, qu'ils n'avoient onc fait ni permis estre fait aucune criée ou justice, sinon au nom dudit roy de Portugal; lequel d'avantage ils requeroient, pour l'accroissement de sa domination et repos de ses sujets, qu'il envoyât gens exprès devers eux, pour dresser une forteresse au lieu là où bon leur sembleroyt, qui seroyt une clef pour enfermer et tenir sujet tout le pays de l'Indie. Ils mettoient encor plusieurs autres choses en avant, et mesmement, quant à leur religion et ceremonies, disans qu'ils avoient cinq evesques, prestres, et célébrans messe, et comme ils alloient maintes fois en pèlerinage au sépulchre Saint-Thomas, qui étoyt en leur païs, et qui faisoit divers miracles. D'avantage, ils s'enqueroient de nous, avec une grande curiosité, des ceremonies et statuts de noz églises, de noz prelates, de leur état et dignité, en somme de plusieurs autres articles et points concernant la religion chrétienne : au reste, s'ébahissant fort

de noz braves et lointaines navigations, ne pouvans bonnement croire que fussions venus de si loin.

L'admiral, voyant l'obéissance de ces bonnes gens, les receut fort humainement, et les traita le mieux qui luy fut possible de ce qu'il avoyt, à savoir : de pain de froment, de vin, de soye, et plusieurs autres choses, et par ce moyen, ils demeurèrent vassaux et sujets au roy de Portugal. Les habitants de Cuchin nous dirent comme de là jusqu'à l'île de Zeilan, on contoit cent cinquante lieuës, qui est une île contenant trois cens lieuës d'étendue, riche au possible, mesmement en cannelle, qui croît en ces montagnes, où il s'en trouve le plus et la meilleure qu'en lieu qui soit dessous le soleil, ensemble plusieurs pierres précieuses et une grande quantité de perles. Au sommet des hautes montagnes se trouvent à force elephants sauvages, lesquels on rend domestiques et privés en cette mode. On fait de grandes fosses auxdites montagnes, que l'on couvre de quelques planchers soutenus d'un gros chevron, qui est pareillement soutenu d'une corde attachée à un grand arbre prochain desdites fosses : auquel arbre ils attachent une elephante quand elle est en amour (car c'est un animal le plus paillard de tout le monde), et la nuyt suyvante, le mâle vient chercher cette femelle attachée comme il est dit ; là étant arrivé,

il y a un homme juché sur le dit arbre, qui coupe la corde, et l'elephant tombe dans la fosse, où on le laisse sans boire et sans manger par l'espace de six ou sept jours, jusqu'à ce que l'on voyt que les dents lui cloquent de male faim; et après que par cette longue diette ils sont dépouillés de leur chaleur et fureur, vingt ou trente hommes descendent vers eux, les flattans à belles bastonnades, jusqu'à ce qu'ils sont contrains de se jeter contre terre comme étans morts : puis on leur donne à manger peu à peu pour les faire revenir, et ainsi astrains de passer par la main des hommes pour avoir leur vie, ils se rendent à la fin privés et domestiques. Il n'y a animal dessous le ciel qui ayt meilleure intelligence ou entendement que cettuy-cy, ny qui soit plus prompt à faire tout ce qu'on luy commande ; outre ce qu'il est fort robuste et puissant pour soutenir et porter fais, comme il avint à Cuchin, que deux elephants, sans ayde du monde, tirèrent de mer en terre une grosse navire, et puis la remirent autant bien qu'il est possible, ce que je n'eusse jamais creu avant que de l'avoir veu. D'avantage, à Cuchin il y avoit un petit elephant qui faisoit tout ce que son maître, qui étoyt un More, luy commandoit ; et mesme quand il luy disoit qu'il s'agenouillât, il le faisoit ; quand il vouloit monter dessus, il se trouvoit prêt à fléchir la jambe ; et outre cela, il

se montrait avoir autant de bonne grâce que de bon esprit, en ce que, quand le More, son maître, luy commandoit entrer dans l'eau, il le faisoit sans délai, et arrosoit les assistans d'eau, qu'il levoit et jetoit avec sa trompe et museau.

Ceux qui furent dans la navire de Louis Ferrand, nous contoyent qu'avant que de passer le cap de Bonne-Esperance, venant en Indie, et ayant perdu la flotte des autres navires, à cause des grandes fortunes, qui durèrent jusqu'à ce qu'ils eurent passé ledit cap, ils arrivèrent près d'une terre habitée par les Mores, gens tout nuds, exceptée leur vergogne, qui estoit couverte d'une escorce de boys peinte ; auprès de laquelle terre se trouvoit un grand circuit de país, en forme d'un lac joignant à la mer, dans lequel ils se hasardèrent d'entrer avant jusqu'à dix lieuës touchant terre-ferme, qu'ils pensoyent être l'île de Céfala ; lieu d'une belle assiette, peuplé d'un grand nombre de Mores, riches en betail et principalement en vaches, de la hauteur de celles de Portugal, mais plus grosses de corps, ce que leur vint bien à propos pour y faire leur provision de chair. Ils y veirent aussi une grande quantité de chevaux marins, rouges et noirs de couleur, se jetans hors de la mer pour aller paître des prés qui se retrouvent près de là, lesquels animaux sont semblables

à ceux de terre, excepté qu'ils sont de plus basse copulence, comme pourroyent être ceux de Galice. Un jour vint qu'ils en virent deux pâturant dans un pré, qui furent poursuivis et tenus de près par deux mariniers, esperans les assommer ; mais il ne fut en eux de les garder de retourner en leur maison, qui est la mer ; et encor quand ils furent là, se sentans piqués de ces mariniers, incontinent que lesdits mariniers furent retournés en leurs navires, ces chevaux se vinrent lancer avec une fureur contre leur esquif, les mordans si âprement, qu'avec leurs dents ils emportoient les pièces entières de boys, ne cessans de ronger, encor qu'on les chassât à force cops de javeline, lesquels ils ne sentoyent pas, à cause de leur grosse et dure peau. Ils y virent aussi plusieurs grandes baleines.





*Comme l'admiral s'accorda à la parfin avec les Mores touchant le fait d'épicerie ; et comme le roy de Calicut luy envoya son fils accompagné d'un Bramine ès fins de traiter paix.*

**A**PRÈS que l'admiral et roy de Cuchin se furent joints ensemble et longuement devisé de plusieurs et divers affaires, il fut question de savoir dudit roy, comment il traiteroyt notre dit admiral, quant au pris de la marchandise qu'il pretendoit lever en son pays. A quoy le roy fit une response fort modeste, que quant au fait de marchandise d'épicerie, il ne gouvernoyt pas cela, mais que c'étoyt le train des Mores avec lesquels il avoyt de grandes dissensions pour cela seulement, que (suyvant son vouloir) ils ne vouloyent troquer leurs épiceries contre les drogues des Portugalois. Toutefois, le roy desirant gratifier à l'admiral, luy accorda à la parfin qu'il ne payeroit que les trois quars en argent du poyvre qu'il leveroyt, et l'autre, quant en marchandise, au prix de douze ducats

d'or le quintal ; et des autres marchandises, comme cannelle, gingembre, girofle, encens, alun, à huit ducats le quintal. Ce qui fut arrêté et conclud tant d'une part que d'autre.

Or, le troisième jour de janvier, voicy venir à Cuchin vers l'admiral un bramime de la part du roy de Calicut, accompagné d'un sien fils et de deux autres honorables personnages, avec lettres-patentes dudit seigneur, par lesquelles il invitoyt et prioyt l'admiral de venir à son port, afin de faire une composition et traitement de paix sempiternelle ensemble, et une ordonnance irrévocable pour le fait et train de marchandise à l'avenir, promettant d'avantage de luy faire restitution de tout ce qu'il tenoyt du roy de Portugal, souz tel si qu'il payeroit partie en deniers, partie en épiceries au pris ordinaire du païs ; et pour confirmation de ce fait, et assurance de sa personne, qu'il luy donneroit en otage tel qu'il demanderoyt, lequel ne bougeroyt de ses mains et navires, jusques à ce qu'il eût executé tous ses negoces, et fût de retour en ses vaisseaux. Ce bramime est tenu pour saint et religieux homme, de grande autorité et eminence, ayant seulement la charge d'exccuter les commissions et mandemens du roy, lequel va toujours en seureté, encor qu'ils soit temps de guerre ; revêtu ordinairement d'habits fort somp-

tueus ; et spécialement quand il vint vers notre admiral ; outre les autres accoutrements, il portoit sur soy un grand tresor de pierreries, lesquelles il disoit valoir en Indie trois miles carats.

Il fut receu tant humainement et avec telles caresses par notre admiral, qu'il luy prit envie de luy tenir compagnie jusqu'en Portugal, où il porteroyt quelques bagues et épicerie, s'il plaisoyt à l'admiral luy octroyer ce don. Ce qu'il fit, luy permettant de mettre en sa navire vingt quintaux de cannelle, laquelle il leva tout incontinent, et meit ensemble tout son bagage dans Fleur de mer, qui étoyt la navire de l'admiral, accompagnée d'une caravelle ; et ainsi feimes voyle droit à Calicut, pour voir si le roy tiendroit promesse à notre admiral ; que s'il se retractoit, le bramane le menaçoit de le faire pendre sur l'heure. Allans donq ensemble, ils vindrent à rencontrer un sambuque tirant à Calicut, duquel tout incontinent notre caravelle se saisit ; car, ceux qui étoyent dedans gagnèrent le hault, soudain après nous avoir veus. L'admiral estant arrivé à Calicut, envoya la caravelle à Canonor, pour la faire tenir à son lieutenant.

Or, il faut icy noter que l'admiral se transportant à Calicut, avoyt laissé ses navires à Cuchin, afin d'achever de les charger ; dont il en avint tout autre-

ment qu'il ne pensoit : car les marchands Mores, incontinent qu'ils virent l'admiral avoir pris le chemin de Calicut, ils copèrent la bûche à toute l'armée, ne voulans plus fournir de leurs marchandises, s'arrêtans sur ces deux points, à savoir : que puisque l'admiral étoit allé à Calicut pour traiter paix avec le roy, que par un mesme moyen, il pourroyt faire commodément son amplette; d'avantage, parce que ces Mores n'avoient pas grande envie de delivrer leurs marchandises pour le pris qui estoit ordonné à cause qu'ils n'y gaignoyent pas; de quoy les Portugalois furent fort fâchés et scandalisés, voyant la trousse qu'on leur bailloyt en l'absence de l'admiral; et encor pour y donner quelque ordre par tous les meilleurs moyens qu'il seroyt possible, le seigneur Gontine descendit en terre pour parler à ces canailles, pensant les gagner par son dire et honnestes remontrances, auxquelles ils ne voulurent point entendre; tellement, que ne pouvant plus rien arracher d'eux ni par or, argent, ni pierres, il fut contraint se retirer à ses navires, portant quant et soy les lettres que l'admiral lui avoit envoyées; et commanda que sur la nuyt, nous fussions prêts à departir pour aller à Calicut, ce que feimes; mais nonobstant toutes les diligences que peumes faire, il ne fut en nous de déloger plus tôt que la minuyt, environ deux heures devant le

jour, à cause du vent qui nous étoit contraire; de sorte, que ne peumes gagner Calicut devant le treizième jour de janvier, encor sur le tard, passans à demi-lieuë près de la cité; mais parce que ne trouvions pas notre admiral, ny sa navire, nous tirâmes outre, jusqu'à Canonor, où nous pensions trouver l'admiral avec son lieutenant, ce qu'il advint; et arrivâmes là le dix-septième de janvier, fort esbahis de trouver les choses tout autrement que n'esperions; car, nous estimions que paix fût traitée et arrêtée entre notre admiral et le roy de Calicut; de quoy n'étoit rien, comme nous firent foy les navires mises en tel état: les antennes haucées, la croix et l'étendard drecés, les gabions garnis de pierres, les gens mis en bon ordre, comme s'ils étoient prêts de combatre contre mille voiles, qui se prepa-roient à Calicut pour nous donner à doz. Dieu sait quelle joye fut à notre capitaine et à toute la compagnie de nous voyr, principalement pour deux causes: premièrement, pour avoir ayde et scorce de nous; secondement, parce qu'ils craignoyent que ces canailles de Mores ne nous eussent atrapés à Cuchin ou sur le chemin. D'avantage, ils furent bien aises et consolés d'entendre de nous, comme nous n'avions vu en passant aucuns preparatifs de guerre à Calicut, sinon que dix ou douze grosses navires à Panderane. Nous aussi,

d'autre côté, joyeux au possible d'être venus bien à propos, les interrogions des causes et moyens de cette aventure, lesquels nous contèrent comme l'admiral, après estre arrivé à Calicut, il tint plusieurs propos avec le bramine, qui luy promettoyt faire tant par ses raisons et remontrances envers son roy, qu'ils seroyent autant grands amis comme ils avoyent été auparavant capitales ennemis, dont il aviendroyt un grand profit d'une part et d'autre.

Au reste, le bramine prit la charge d'aller signifier au roy comme l'admiral étoit arrivé au port, et qu'il attendroit là jusqu'à la nuyt, que, s'il ne venoyt entre ci et là, il feroyt tirer un cop de canon, et en cas que encor pour cela il ne vint le lendemain matin, il feroit voyle autre part. Le bramine donq, après avoir pris congé de toute la compagnie, se mit dedans l'esquif de notre admiral pour décendre où les gens du roy l'attendoient pour le conduire jusques au palais. L'admiral, suivant ses promesses, demeura jusques au soir, attendant toujours s'il viendroyt rien; en quoy, se voyant frustré, il fit tirer un cop de canon, au son duquel le roy delegua au capitaine un personnage de grande apparence avec commission de dire audit admiral qu'il n'eût à se fâcher ou scandalizer de la longue attente qu'il avoyt endurée, car le roy avoit conclud d'accomplir

tout ce qu'il demandoit, et que le lendemain, il ne faudroit à le contenter, tant en marchandises qu'en deniers, lesquels étoient déjà tout contés, prêts à delivrer, moyennant qu'il envoyât un homme pour les recevoir, paroles trouvées fort dures et étranges aux oreilles de l'admiral, et de fait éprins d'une grande colère, fit response qu'il ne daigneroit luy envoyer le moindre valet de sa compagnie, d'autant qu'il ne luy devoit rien, mais au contraire, le roy luy étoit redevable, et pour cette cause qu'il ne feroit que son devoir de luy envoyer jusque dedans sa navire l'argent qui lui étoit deu, et qu'il tint pour seur qu'il n'en feroit jamais autre chose. Le messenger trouvant fort bon le dire de l'admiral, n'ayant toutefois charge de passer outre sa commission, le pria qu'il eût patience jusqu'au lendemain sur la matinée, esperant qu'il luy apporteroit quelques bonnes nouvelles du roy, sachant fort bien que la volonté du roy étoit de luy faire raison.

Ces paroles finies, il s'en va faire son rapport à son seigneur : cependant, ceux qui faisoient le guet dedans noz navires, virent venir un sambuque garny de quelques gens, lesquels sembloient être pescheurs ; mais, en s'approchant un peu plus près, ils cogneurent bien qu'ils avoyent affaire à des gens encor plus barbares que les pescheurs, voyans venir deux autres sambuques suivant

fil à fil le premier ; de quoy, ne prenant bon signe, reveillèrent le capitaine qui dormoit en sa chambre, en l'avertissant du tout, luy pensant que ce fut ce que le roy lui avoyt promis d'envoyer, et soudain, voicy venir contre nous sept ou huit autres samбуques à rames qui nous sembloient être pescheurs ; mais ils nous donnèrent bien puis après à entendre qu'ils cherchoyent quelque autre chose que du poisson ; car, incontinent que les deux premiers samбуques eurent fait les aproches à notre navire, la premiere salutation qu'ils nous donnerent fut de boulets d'artillerie ; et les autres, quant et quant avec leurs flesches commencèrent à les seconder si tresaprement, qu'il n'y avoit homme de notre compagnie qui osât lever le nez sur le bord de la navire, à peine de tâter des armes de ces canailles, n'ayant autre moyen de se defendre que de jeter de la gabie à force pierres ; car ils nous avoyent tellement enclos de toutes pars, qu'il nous étoyt impossible de nous aider de notre artillerie. Le samбуque que l'admiral avoyt pillé sur le chemin de Canonor étoit attaché à la poupe de la navire, lequel ils emplirent de boys, puis y mirent le feu pour le brûler et la navire ; mais l'admiral, entendant bien cette ruse, fit couper la corde qui les tenoit attachés ensemble.

Ces canailles avoyent si bien ordonné leur cas, que leurs almadiés venoient de terre l'une à la queuë de

l'autre; puis, s'approchans de nous, nous saluoyent à grands cops de canons et de flesches, si dru et si impétueusement qu'il nous fut impossible de leur faire front, estant contraints de couper la chaîne de l'ancre, et nous sauver à voyles déployées du côté de Canonor; mais encore ne laissèrent-ils de nous suivre jusqu'à ce qu'ils virent Sodrie qui nous venoit donner scorce avec deux caravelles; et fut cause sa venue qu'ils reculèrent en arrière, les uns ayant les bras, aucuns les jambes rompus et coppés, et plusieurs assommés à beaux cops d'artillerie.

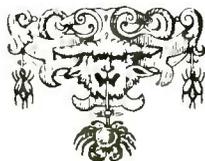
L'admiral, afin de les mettre en grand émoi, fit pendre aux antennes des caravelles tous les Mores qui étoient en sa navire; puis commanda lesdites caravelles être menées au-devant de la cité de Calicut; spectacle fatal et horrible, irritant si fort le roy et les habitans dudit lieu, qu'ils ne se peurent contenir de sortir en grande flote jusques sur le bord de la mer, criant à haute voix contre nous, et tirans plusieurs cops de canons. Si est ce que les corps des pendus demeurèrent là avec écriteaus et dictons couchés en cette sorte: « Homme vil, tu m'as envoyé appeler, et je suis venu. Tu m'as fait tout au pis qu'il t'a été possible. La revanche et châtement sera tel que tu as mérité. Quand je retourneray icy, je payeray ton droit sans aucun argent. »

Toutes ces choses menées à la mode que dessus, nous départîmes de Canonor le dixième de fevrier pour retourner à Cochin, à cause que nos autres navires nous y attendoyent ; mais fûmes suivis de près par trente-trois navires sortant de Calicut, accompagnées d'une grande quantité de sambuques et almadiés, pensans ces canailles nous atteindre et enclorre ; mais soudain que les eûmes aperceuz, nous nous meimes en bon • ordre pour les recevoir, tellement que, de première entrée, nous les traitâmes d'une si étrange façon qu'ils perdirent l'appétit de nous venir voyr de plus près ; mais, après avoir été batus à grands cops de canon, ils commencèrent à se retirer sur leur fumier et, pour montrer le chemin aux autres, la capitainesse fut la première mise en route, suivie des autres à voyles déployées ; et sans que la mer étoyt calme, nous eussions fait choses dignes de mémoire, si est-ce que l'acte fut grand que deux caravelles donnassent la chasse à plusieurs tels gros vaisseaus garnis de quatre à cinq cens hommes combattans, sans jamais s'oser s'approcher de nous, attendans toujours que nous leur baillions le choc, à quoy se hasardèrent deux de nos navires, à savoir la Smeralde et une aure, se jetans sur les leurs qui étoient à fleur de terre, et encor notwithstanding cet avantage, d'un cœur lâche et déloyal,

aimèrent mieux se précipiter dans la mer, pensans se sauver sur le rivage, que de nous faire front; si n'échappèrent-ils par ce moyen, car les nôtres les assommèrent tous dans l'eau à grands coups de javelines et de lances, ne pardonnans à homme vivant, mesmement qu'un ragache de Portugal fut condamné par le commandement de l'admiral d'être pendu et étranglé pour avoir été trouvé caché dans l'une de leurs navires; mais à la parfin, il revoqua sa sentence, afin d'avouer et savoir de luy les secrets des ennemis, lequel conta comme il ne falloyt savoir mauvais gré à ces Mores de ce qu'ils avoyent prins les armes contre les Portugalois; car ils étoient contraints de ce faire par le commandement exprès du roy, autrement en danger de perdre la vie; car il disoyt qu'ils étoient cause des guerres qu'il avoyt avec les chrétiens. Et pour autant que le roy se sentoit avoir affaire à une grosse partie, il se tenoyt sur ses gardes et avoyt dressé la presente armée qui étoyt de sept mille hommes bien armés de toutes pièces, vailans et de bon cœur, avec propos délibéré d'y exposer toutes ses forces et sa personne mesme.

Davantage, il y avoyt dans les navires de ces Mores, à force riz et nois, et d'eau douce, de quoy ils se servoyent, et aussi sept ou huit grosses bombardes fort courtes, arcs, flesches, targues et espées. Il y avoyt

aussi dans lesdits vaisseaux deux Mores cachés, auquel nous ne donnâmes le loisir de faire leur oroison à Dieu; et survint, en cette nuit, un vent si violent, qu'il jeta par terre les corps de ces Mores, que nous avions exécutés, lesquels furent bien à l'aise mis en conte par leurs compagnons.





*Comme les nouvelles vinrent à Canonor que les Portugalois avoient prins et brûlé deux navires en la présence du roy et habitants de Calicut, et qu'une seule caravelle avoyt mis en fuite un grand vaisseau armé de trois cens hommes. Et comme lesdits Portugalois, tirans à la volte de Portugal, trouvèrent aucunes îles qui n'avoient encor été découvertes.*

**L**AISSANS donc Calicut, nous feimes voyles en telle diligence tirant à Canonor, distant de là seulement dix-huit lieuës, que dedans le dix-huitième de février nous y arrivâmes, où vindrent les nouvelles que nous avions prins et défait deux navires, qui furent brûlées en la présence de tous les habitants de Calicut, encor qu'elles fussent garnies de sept cens hommes, desquels n'en échappa jamais que seze se sauvans par le moyen d'une barque; d'avantage que le plus grand vaisseau qu'ils eussent armé de trois cens hommes, avoyt eu la chasse par une seule caravelle, et puis mis en pièces à cops de canons, et ceux de dedans, partie déconfis, partie lourdement blessés. Et que le roy de Calicut, pour voir à son aise (à son grand regret toutefois)

cette bataille, monta au sommet d'une maison prochaine de la mer. Et après la mêlée, sortirent du port de Calicut plusieurs frégates, côtoyans les nôtres, pour épier s'il s'en égareroyt point quelques-unes pour leur donner la chasse; et outre celles-ci, quelques autres étoient passées sur un sablon prochain de la ville, pour nous tenter, et voir si les nôtres ne les suyvroyent point étans aléchées de la proye, afin, s'ils y alloient, de les attrapper à l'aise par le moyen du mauvais passage, joint aussi qu'elles étoient fort chargées et pesantes, car le roy avoyt grand appétit de boyre le sang des chrétiens, lesquels il menaçoit de faire rôtir tout vifs. Ce bruit fut semé à Canonor par certains marchands natifs de Calicut, qui s'étoient retirés là, eux, leurs femmes et enfans, à cause des guerres qu'ils avoyent ordinairement contre les chrétiens, lorsqu'ils demeuroyent à Calicut, où ils disoyent être de présent une grosse famine, provenant de ce que les vivres n'y pouvoient plus venir par mer des pais et contrées circonvoisines, à raison desdites guerres, lesquelles y étoient si fréquentes et violentes, que le roy avoyt été contraint d'imposer grosses gabelles et subsides sur son peuple, partie pour se fortifier, partie pour soldoyer les gens de guerre.

Or, après nous être rafraichis là jusqu'au vingt-

deuxième de février, nous feimes voyles tirans à la volte de Portugal, laissant le chemin vieil et accoutumé, car notre admiral fut d'avis, pour plus grande assurance de son armée, de traverser le golfe de la mer, en navigant droit à l'île Mozambique, combien que ce passage ne fût encor découvert. Si est-ce que suivant le commandement du roy de Portugal, nous laissâmes à Canonor trois de noz navires et deux caravelles, pour tenir bon sur cette mer et pour coper le chemin à ceux de la Mecche, qui y viendroyent charger de l'épicerie. Et vous assure qu'ils ne dormoyent pas, car, dès notre département, ils étoient jà allés à Coiloin <sup>1</sup> pour attrapper une navire de Calicut, partie pour aller charger des épiceries pour la Mecche. Suivant donq ce nouveau chemin, tirans vers le levant et libeccio, nous veimes

1. Il faut lire Coulam ou Quilon. Cette ville fondée en 825 de notre ère est mentionnée par Marco Polo. « Jadis, dit Osorio, la ville de Coulam estoit la plus grande et riche de tous ces pays-là mais depuis que les marchans commencèrent à trafiquer en Calicut et que la ville devint riche et marchande, la grandeur de Coulam commença à s'abaisser. Elle est à vingt quatre lieuës de Cochim vers le Levant. La navigation est fort seure, au long d'une riviere, sinon ès lieux où elle est estroite, car les ennemis peuvent se cacher au long des rivages et nuire de là. Ceste riviere est fort profonde d'autant qu'elle se mele avec les eaux de la mer au reflux et le havre est bon et assure. Les maisons et temples, la religion, les façons de faire de ceux de Coulam conviennent avec ce que font les autres Malabares. » *Histoire de Portugal*, f<sup>o</sup> 79 v<sup>o</sup>.

quelques îles dans la mer, environ cinquante lieuës à côté de Canonor; mais nous ne seûmes cognoître de loin si elles étoient peuplées ou non; et encor, quand ce vint au quinzième de mars, nous aperçumes une autre île, de la part de maistre et siloch, peu distante de Magadaze<sup>1</sup>, assise sur des montagnes, mais il ne fut pareillement en nous de savoir si elle étoit habitée ou non, et autant nous en advint des autres que nous dé-

1. Magadaze est le nom légèrement altéré de Maqdechou mentionnée par le géographe Yaqout, par Aboul-Feda et par le voyageur Ibn Batouta. Maqdechou, dit Yaqout, est une ville située à l'extrême limite du pays des Zendjs, au sud du Yemen, dans la contrée habitée par les Berbers. Ces Berbers ne font point partie de ceux qui habitent le Maghreb. Ils ont la peau noire et ressemblent aux Zendjs. Ils tiennent le milieu entre ceux-ci et les Abyssins. Maqdechou est située sur le bord de la mer : ses habitants sont tous étrangers et ne sont point Soudaniens. Ils n'ont point de rois, mais des chefs qu'ils appellent Mouteqaddim dirigent leurs affaires. Lorsqu'un négociant arrive dans cette ville, il doit s'installer auprès de l'un d'eux et celui-ci prend soin de ses intérêts. On exporte de Maqdechou du sandal, de l'ébène, de l'amore, de l'ivoire. Ce sont les principaux articles du commerce, mais on y transporte beaucoup d'autres objets pour la vente. Yaqout, *Moudjem oul bouldan*, tome IV, page 602.

Ibn Batouta venant de Zeïla visita Maqdechou en 1380 et Ibn Khaldoun nous apprend qu'à la fin du xiv<sup>e</sup> siècle Maqdechou avait une nombreuse population, que son état de civilisation était celui de la vie nomade et que l'on y voyait beaucoup de marchands. Cf. Ibn Batouta, *Voyages*, tome II, page 180, Ibn Khaldoun, *Prolegomènes*, page 119.

Cette localité, désignée aussi sous le nom de Magadoxo, s'appelle aujourd'hui Mogdichou.

couvrîmes sur le chemin, desquelles avions seulement la veuë de bien loin ; même deux belles et grandes, d'une belle assiette, et fort peuplées d'arbres, n'étant de guère moindre étendue que l'île de Madère, et prochaines l'une de l'autre d'environ sept ou huit lieuës ; au reste (selon le rapport des habitants de l'île Mozambique) fort riches en bétails, gingembre et cannelle, eau douce, et en tout ce que l'on pourroit désirer en un bon et gras païs, si est ce que notre admiral ne voulut permettre que nous y meissions le pied.

Or, le douzième d'avril, nous arrivâmes à l'île Mozambique, où nous séjournâmes quelque peu pour raccourter l'une de nos navires, cassée et rompue en plusieurs lieux ; mais nous fûmes mal venus, en ce que nous ne trouvâmes une goutte d'eau douce, à laquelle nécessité notre admiral trouva soudain remède, faisant fouyr profond dans la terre, d'où il sortit à force eau, de quoy nous fûmes bien aises, et les habitants encor plus joyeux, pour la perplexité qu'ils enduroyent par faute de ce bénéfice.

Après avoir séjourné là par l'espace de six jours, nous en partîmes le dix-huitième du mois susdit, tirans droit en Portugal, pour porter nouvelles de nos desseins et aventures à notre roy ; nous laissâmes toutefois là les navires du sieur Gabriel et de Ruy, lesquels

étoient allées en une île pour y faire provision de boys et d'eau, mais aussi cinq autres vaisseaux que l'admiral ne vouloyt mettre en sa compagnie, laissant la charge et conduite de tout à Alphonse de Chiar, lui commandant toutefois, qu'il départît deux jours après nous ; mais nous ne fûmes presque pas sitôt hors du port, que dès le lendemain, premier jour de may, nous fallut y retourner, à cause que la Léonarde et Fleur de mer étoient cassées, et recevoient l'eau de tous côtés, là où nous luy tinmes compagnie ; et quand ce vint au quatrième de mai, il fit partir les navires de Ferrand Lorenze, et de Luigi Ferrand, afin de porter nouvelles au roy comme, par cas fortuit, il avoyt été contraint de retourner en arrière, pour faire r'habiller tous ses vaisseaux.





*Comme les Portugalois retournans en leur país furent agités de plusieurs tempêtes et fortunes de mer; et comme ils rencontrèrent le capitaine Alphonse de Albuquerque, accompagné de quatre navires portugalois qui alloient aux Indes; et des îles nouvellement découvertes.*

**A**PRÈS donc avoir racourté nos navires à l'île Mozambique, nous départimes de là le vingtième du mois de may, navigeans toujours outre, tant que par noz diligences nous vînmes à reconnoître plusieurs et diverses terres auparavant cachées de nous, côtoyans à l'environ trente ou trente cinq lieuës, et voltigeans alentour de l'île Mozambique; maintenant en pleine mer, parfois près de terre, ne faisans autre chose jusques au trentième dudit mois, que l'admiral retourna audit port, avec le flot de toutes ses navires, afin de r'habiller la Léonarde, qui étoyt toute décousuë et mise en pièces; et nous qui étions au navire de Ruy Mendez de Brito, entrâmes audit port de Mozambique le premier jour de juin faisans pareillement

raccourter notre navire, qui avoit été défaite par une dure rencontre que nous reçûmes de nuyt en navigeant un dimanche vingt-huitième de may; et encor, si ce n'eût été par un grand miracle de Dieu, nous fussions tous pérís et engloutis par l'impétuosité et fureur de la mer, car toutes les voyles étoient pliées, entorcées et brouillées de telle manière, que nous fûmes sur le point de laisser le tout aller à sa bonne fortune, mais Dieu eut pitié de nous, ne nous voulant encor envoyer au fond de la mer, bien que nous fussions pécheurs et méchans. Et à dire le vray, nous étions en un misérable état, car les navires furent tellement agitées des vents et froissées les unes contre les autres, que le châtel de la proue tomba, les pièces sautant partie deçà, partie delà, aux abîmes de la mer, même jusques au bord de ladite Léonarde, laquelle receut un cop si lourd, que l'antenne en tomba et rompit une voyle jetant la moyenne du haut en bas. En quoy nous nous trouvâmes si étonnés et dépourvus de conseils que nous ne savions plus à qui demander ayde ny consolation, sinon à un seul Dieu. Mais qui est cettuy là tant brave et de subtil esprit fût-il, ou tant assuré de sa vie, qui n'eût tremblé l'âme dans le corps, se voyant en tel état? Nos navires furent tellement vexées par cette importune et soudaine tormente, qu'elles furent dissipées, jetées et égarées çà et là, avec

telles inondations, que les mariniers sautoyent d'un navire à l'autre, pour épuiser l'eau qui étoit au fond, autrement en danger d'être tous enfoncés dans la mer, et ne s'en trouva que la nôtre qui ne fût endommagée, duquel treze hommes sortirent pour donner scorse aux autres. Et pour autant que nous ne pouvions atteindre les navires de l'admiral, nous faisons grand feu qui nous servoyt de lumière, à l'ombrage de laquelle nous leur faisons signe qu'ils nous attendissent.

Et de fait, la capitainesse s'écria en demandant ce que nous voulions, à quoy nous répondimes que la Léonarde étoit cassée. Ils nous feirent offre de nous joindre, mais nous leur feîmes réponse que nous aurions patience jusques à la matinée, que l'on verroyt qu'il seroyt à faire : le quel jour venu, ils furent émerveillés voyans notre defortune et péril, comme nous avions pu échapper au naufrage ; et tous ensemble, louans et remerciens Dieu, nous fîmes vœu d'aller luy rendre une solennelle action de grâces, et de célébrer une messe en son église de vie, avant que d'entrer dans Lisbonne.

Or donq, le dixième jour de juin nous commençâmes à coper et distribuer le biscuit à tous ceux de nos navires, leur en donnant à chacun douze onces pour cette fois ; mais en après, n'en baillâmes que dix, pour ce que le pain nous défailloit ; vray est que l'on bailloyt une

chopine de vin et une écuellée de riz pour chaque homme, ce qui dura jusqu'à ce que nous fûmes arrivés à l'île Mozambique, nous fîmes provision de millet, qui coutait un ducat le boysseau, duquel nous usâmes pendant l'espace de dix jours; puis commençâmes à faire de la soupe des miettes du biscuit que nous trouvions amer comme fiel, même pour ce qu'il étoit mêlé parmi d'eau puante comme un chien mort, qui portoit sa sauce et épicerie; toutefois que, ribon ribenne, nous eussions été bien aises d'en avoir tout notre saoul.

Le quinzième jour de juin, l'admiral fit la reveue de notre navire, voulant voyr la panneterie, laquelle l'étonna fort pour être si povre, contre son opinion; et de fait, il estimoit que nous eussions encore trente ou trente cinq quintaux de pain, de quoy nous nous trouvâmes autant ébahis que luy, pour autant que nous étions encor à deux mille trois cens lieuës loin de Lisbonne. Puis le dit admiral ayant fait le cas pareil en la Julie et l'Etaonova toutes deux dégarnies de pain, de vin, d'huile, de miel, de poisson et de légumes, sinon quelque peu pour la gabic, nous commanda trèsexpressément de partir sur l'heure pour aller en Portugal, nous promettant de nous suivre dans deux ou trois jours. Et par ainsi, nos navires raccourtrées le mieux qu'il nous fut possible, nous reprîmes nos erres droit en Portugal,

notre païs, que nous désirions de long-temps revoir ; mais le vent contraire retarda grandement notre cours, soufflant maintenant contre terre, tantôt contre mer. Et encor qui pis étoit, le troisième jour de juillet, ainsi que nous allions côtoyans, croyans déjà être au cap de la Julie, voicy s'élever une tormente du côté de ponant, si grande que c'étoit chose merveilleuse, tellement que nous fûmes contrains de ployer toutes les voyles, ne retenans seulement qu'un petit bandereau abattu jusques au milieu de l'arbre, lequel d'autant qu'il étoit si petit, ne pouvoit recevoir grand vent, qui fut cause que nous demeurâmes là, sans guère nous mouvoir, jusqu'à deux heures devant jour, tournans notre proue contre la mer, qui se trouva si haute et si enflée, que quand nous voulûmes ployer la voyle pour tirer à sec, nous n'en pouvions venir à bout ; toutefois qu'après avoir fait noz efforts, il pleut à Dieu que nous y parvinmes, où nous demeurâmes jusqu'au mercredi sur le tard, et ce même jour, la Julie mit une bandière faite d'une pièce de toile, devant le trinquet, et commença à s'approcher de nous et nous d'elle, et quand nous fûmes joints les uns aux autres, si près qu'on pouvoit s'entendre par signes (car autrement on ne se pouvoit ouyr à cause du grand bruyt et tintamarre que faisoit la mer) nous les entendîmes crier à haute

voix : terre ! terre ! nous invitans par ces paroles d'aller chercher terre avec eux, encor que nous en fussions fort près. Pour cette cause, nous dressâmes un borset au trinquet afin de gagner terre, et ce malheur dura jusqu'au jour suivant, que la mer fut bonnasse ; mais avant de partir, nous chargeâmes à force eau.

Le lundy, dixième de juillet, nous rencontrâmes la navire l'Etaonova, laquelle s'étoit égarée de notre compagnie, et tout à côté d'elle étoient deux autres navires venans de Portugal pour aller en Indie ; et le douzième jour en après, nous rencontrâmes encore deux autres navires tirans aussi en Inde vers le capitaine Albuquerque, et fûmes grandement joyeux de nous rencontrer ; de sorte que pour nous caresser et saluer les uns les autres, nous tirâmes quelques cops d'artillerie. Si est ce que le capitaine en chef ne voulut permettre que nous nous missions dans les esquifs pour leur aller parler ; mais nonobstant cela, je me fis porter sur la Julie, auprès desdits deux navires, pour me consoler avec ceux de mon païs, auxquels je contay des nouvelles d'Indie, les avertissant comme ils se devoient gouverner audit voyage ; aussi eux, en cas pareil, me dirent comme en Portugal étoit né un beau fils au haut et puissant dom Emmanuel, roy de Portugal, me contant outre cela plusieurs autres nouvelles, et quand ce

vint au départ, ils me donnèrent de deux sortes de pain.

Le dix-huitième de juillet, poursuyvans noz erres, nous passâmes près du grand Lyon tant craint de tous les mariniers, qui est le cap de Bonne-Esperance, lequel certainement, non sans cause, est redouté de tous ; car qui le peut passer sauf en allant ou en revenant d'Indie, il peut se vanter à bon droit d'avoir navigé une fois en sa vie. Et quand ce vint au trentième jour dudit moys, après avoir franchi ledit cap, nous vîmes une île qui n'avoit jamais esté découverte, de laquelle nous nous approchâmes du côté de maestro, mais nous n'y trouvâmes un seul arbre, étant seulement toute couverte de verdure et herbage, ressemblant proprement être d'eau verte, et est assise à l'objet du cap de Bonne-Esperance, là regnant les vents maestro et siloch, comprenant une carte du ponant et du levant, d'où l'on compte jusqu'au dit cap six cens lieuës de traversée, et est du côté de l'île Saint-Thomas, de la part du greco et du libeccio, distantes l'une de l'autre, environ trois cent octante lieuës de mer ; elle est aussi à la vue du cap de Palme, à côté de midy et de la tramontane, prenant une carte de maestro et siloch, et on compte de l'une à l'autre trois cent soissante lieuës, regardant semblablement l'île de l'Ascension, du côté de maestro

et siloch, distante à compter de traversée l'une de l'autre, deux cens lieuës, ayant aussi pour objet l'île de May, du côté de la tramontane et midy, distante l'une de l'autre environ six cent octante lieuës.

FIN DE LA NAVIGATION DE THOMAS LOPES.





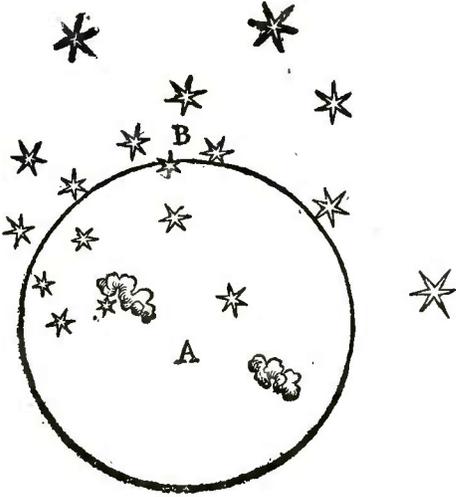
## PREMIERE LETTRE

D'ANDRÉ CORSAL FLORENTIN A TRÈS-ILLUSTRE SEIGNEUR JULIEN DE MÉDICIS ESCRITE EN COCHIN, VILLE DES INDES, LE VI JOUR DE JANVIER EN L'AN M.D.XV TOUCHANT SES VOYAGES FAITZ ES DITES PARTIES. CONFRONTÉE AVEC LE PTOLOMÉE ET TRADUITE DE TUSCAN EN FRANÇOYS PAR LE SEIGNEUR GABRIEL SYMEON.

**M**ONSEIGNEUR, ne voulant faillir à la promesse que je vous fis en prenant congé de vous, j'ay bien voulu vous envoyer ce petit discours touchant le voyage que j'ay fait aux Indes, lequel si ne sera si long comme vous voudriez ; je m'asseure toutefois que vous prendrez en gré la bonne volonté que j'ay toujours eue de vous faire service.

Monseigneur, vous devez entendre qu'après que nous partîmes de Lisbonne, nous eûmes toujours le vent propice, et passant la ligne équinoctiale, nous arrivâmes en la latitude de trente-sept degrez en l'autre hemisphère, à travers du Cap de Bonne-Esperance, qui est un climat froid et fort subject aux vents, et même qu'en ce temps-là le soleil se trouvoit parmi les signes septentrionaux, où nous trouvâmes que la nuit étoit aussi de quatorze heures.

Nous veîmes audit lieu pareillement un merveilleux ordre d'estoilles, lesquelles à l'opposé de notre nord, sans nombre, se voyoient virer çà et là : et après avoir bien cherché le pole antarctic par la hauteur des degrez, primes le jour par le soleil, et mesurâmes la nuit avec l'astrolabe, où nous veîmes deux petites nuées de moyenne grandeur, qui se voyoient alentour du pole, tantost bas, tantost hault, avec une estoille au mylieu, qui pareillement se viroyt loing du pole de onze degrez, et au-dessous d'icelle se monroit une croix merveilleuse au milieu de cinq étoiles qui l'environnoyent (comme le chariot fait notre pôle) avec d'autres estoilles toutes virantes autour du pole, et loing d'elles environ de trente degrez, faisans leurs cours par l'espace de vingt-quatre heures, avec une si grande beauté et clarté, qu'il n'y a signe celeste qui se puisse comparer à cestuy.



Nous prîmes après nostre chemin vers septentrion, ayans déjà commencé à voir le cap de Bonne-Esperance, et arrivâmes à Mozambiquy, qui est une île fort sterile et non trop grande, mais joignante à la terre-ferme, et ayant quinze degrez de latitude. En icelle habitent des mahometistes, combien qu'elle soit sous l'obeissance du roy de Portugal, ny autrement est profitable sinon que le port est assés bien assis et accomodé au voyage d'Inde. La terre-ferme est habitée par des hommes brutaulx, et semblablement, toute la côte jusqu'à la mer Rouge et au cap de Bonne-Esperance ont un mesme langage, et du cap de Bonne-Esperance

jusqu'au cap Vert parlent différemment des Mozambiques. Toute cette côte, depuis le cap Verd jusqu'à la mer Rouge est copieuse d'or, que l'on porte à vendre à la mine de Cefala, qui est une terre sujette au roy de Portugal, prochaine à Mozambiquy, là où l'on trouve quelque peu d'ambrquan et quantité d'ivoire.

Estans à Mozambiquy, y trouvâmes deux petites navires Portugaloises qui venoyent de l'île de Saint-Laurent, tout contre Mozambiquy, laquelle isle est des plus grandes que l'on ait decouvert de nostre temps, et remplie de toutes sortes d'animaux sauvages, de riz, et autres semences, desquelles vivent les habitans d'icelle; elle est aussi copieuse d'argent, d'ambrquan, de gingembre, de melegiette et cloux de girofle, mais non pas si bons que ceux des Indes. Il y a grande quantité de miel, de safran et de sucre, mais ils n'en usent point, et n'est pas si bon que celuy des Indes, citrons, cèdres, oranges, plusieurs rivières et eaux douces, avec tout plein de beaux ports de mer.

Les hommes sont fort sauvages, parlans autrement que ceux de Mozambiquy, mais ils ne sont pas si noirs, combien qu'ils ayent les cheveux frisez.

Les ports de mer sont tenus par les Maures, lesquels avec draps de coton et autre marchandise viennent acheter les autres de cette isle, comme le demeurant en

la côte de Mozambiquy. L'on dit encor que près d'icy, il y a une isle appelée Octacamban, que les Portugalois n'ont encor decouverte, là où il y a grande quantité d'argent, ce qui est vraisemblable, attendu que l'on en voit beaucoup manier à Mozambiquy, duquel lieu, après que nous fusmes partis, sans nous élongner du vent nord et grec, et ayant toujours le vent en poupe (car il y a icy six mois vent de ponant et de libecio, et les autres six mois grec et levant, qui servent à revenir des Indes, comme à y aller les deux autres).

Nous arrivâmes à Goa en vingt-cinq jours, lequel chemin peut estre environ de mille cinq cens lieuës. Icy passâmes la deuzième fois la ligne équinoctiale, ayans le soleil par zénit, sans aucune ombre, et estans déjà retournez en notre hemisphère, trouvasmes six degrez de latitude, que d'en voir davantage n'est possible, à cause d'aucunes nuées prochaines à l'horizon qui en empeschent la veuë. En ce lieu des Indes, environ cent cinquante lieuës, l'eau de la mer est blanche comme lait, ce que peut advenir à cause de son fond, là où le sable est blanc; mais là où il est plus profond, il se montre de diverses couleurs, comme celui-ci est, tantôt blanc, tantôt noir. Depuis trouvâmes aussi grande quantité de serpens qui nous donnèrent à cognoïstre que nous estions en la côte des Indes, lesquels

serpens sont apportez en hiver par la pluye de terre jusques dans les rivières. Cette isle de Goa a de circuit environ sept lieuës et demie, et d'élévation seize degrez, se joignant avec la terre ferme appelée Paleacata, dont sort une rivière qui va se rendre à la mer, departissant ladite isle au milieu, de laquelle sont maitres les Portugalois depuis cinq ans en çà, que par le seigneur Alphonse d'Albuquerque elle fut prinse par force, et grand nombre de Maures tuez et les autres chassez en terre-ferme; et après, il y fait faire une fort belle ville de la grandeur d'une demy-lieuë, environnée de bonnes murailles et fossés, remplie de maisons, avec les ruez ordonnées comme les nostres, et une forteresse, laquelle me semble la meilleure place que les Portugalois ayent dans les Indes <sup>1</sup>.

1. « Goa est le nom commun d'une isle et d'une ville. Un grand fleuve se partissant en deux et se dégorgeant ainsi en la mer fait l'isle qui a douze lieues de circuit ou environ. La ville estoit ceinte de murailles, munie de tours et bien garnie de toutes sortes de machines de guerre ayant les maisons et les bastimens bien amples. L'air temperé, le paysage plaisant, le havre asseuré attiroient plusieurs marchans à y venir demeurer, le trafic estant fort frequent et riche. Il avoit aussi exercice des armes et garnison de pied et de cheval entretenue aux despens de Zabaim, lequel ressemblant en cela à son père attiroit à soy par grosses pensions tous ceux qu'il sçavoit s'estre portez vaillamment en guerre. L'isle peut nourrir beaucoup plus de gens qu'il n'y en habite, car elle est couverte d'arbres fruitiers en grande abondance, fertile en grains, en bestial et autres divers biens

Cette terre est habitée de gentils, qui estans mieux traitez des Portagalois que des Maures, sont amys des chrétiens et ont beaucoup d'orfèvres, les meilleurs des Indes. Le seigneur du lieu estoit auparavant un nommé Idelcan del Sabaio <sup>1</sup>, roy mahomettiste et de nation turque, homme hardi et seigneur aussi de la terre ferme où est Paleacata, avec lequel s'en allèrent plusieurs autres capitaines de Turquie. Mais les hommes naturels de ce

propres à la nourriture du corps et plusieurs fontaines d'eau vive et douce. Les temples y estoient magnifiquement bâtis à la mahometane avec amplex revenues pour l'entretienement des prestres. Or, il n'estoit loisible à personne de mestre le pied en l'isle que premierement, à la descente, il n'eust dit son nom, celui de son père et de son pays à l'un des secretaires establis en cinq lieux où la descente en l'isle estoit plus aisée. Ces secretaires mectoyent aussi par memoire la couleur, stature et autres marques de celui qui vouloit entrer. » Osorius, *Histoire de Portugal*, f° 197.

Outre les nombreux renseignements sur Goa que nous fournissent les relations du xvi<sup>e</sup> siècle, nous possédons une monographie de cette ville, écrite par un ecclésiastique français et portant le titre de *An historical sketch of Goa the metropolis of the Portuguese settlements in India..... collected from the most authentic sources..... by the late Reverend Denis L. Cottineau de Kloguen*. Madras, 1831.

1. Il faut lire, je crois, Sabaio de la part de Idelcan.

Sabayou ou Zabajo est le nom du gouverneur de Goa qui, en 1567, confia à un aventurier portugais le commandement d'une flotte destinée à attaquer les Portugais et à les chasser de l'île d'Anchedine. Cet individu, nommé Antonio Fernandez, était un charpentier qui, condamné à mort pour indiscipline, avait renié la foi chrétienne et pris le nom d'Abdallah, en embrassant l'Islamisme. L'expédition qu'il dirigea aboutit à un désastre. Barros nous apprend que ce Sabayo était

royaume sont gentils, de belle apparence et de couleur tannée; leurs habillements sont tous faicts à la turque et mesmes ceux des marchans, mais les autres à l'apostolique. Ils ont une espèce de prêtres appelés Bramines, et autres qu'ils nomment Nayci<sup>1</sup>, étans couvertes leurs parties honteuses d'un drap de cotton, et le reste du corps est tout nu. Ils sont gens de guerre portans lances, arcs, espées et targues, et pour combattre sont estimez les meilleurs des Indes. Ils ont la terre fort fertile et pleine de fruits non comme les nostres, mais de la sorte qu'ils sont aux Indes.

Les animaux autant privez que sauvages, y sont en grande abondance, et dans terre ferme, tigres et ser-

originaire de la ville de Sabèt ou Savèt, en Perse et qu'il était un des seigneurs les plus puissants de l'Inde. *L'Asia*, Venise, 1662, decade II, lib. VII. page 97.

Idelcan est la corruption des mots Adil Khan (le Souverain juste). La dynastie, qui porte le nom de Adil Chahyèh, a été fondée dans la seconde moitié du xv<sup>e</sup> siècle par un Turc, nommé Aboul Mouzaffer Youssouf Adil Châh, qui, au dire de Ferichtah, aurait été un fils de Sultan Murad II, sauvé de la mort par sa mère à l'avènement de Mahomet II et confié par elle à un marchand géorgien, nommé Imad Eddin. Après quelques années d'une vie aventureuse, il fut admis à la cour du prince Mohammed Châh Behmeny; il y parvint aux plus hautes dignités et, en 1498, il leva l'étendard de la révolte, se déclara indépendant et établit sa capitale à Bidjapour. Il mourut en 1510 et eut pour successeur son fils Ismayl Adil Châh. Ferichtah, *Histoire de l'Inde*. Bombay, 1831, tome II, page 1 et suiv.

1. Il faut lire Nairi.

pens d'incroyable grandeur. L'on voit aussi parmi les rivières plusieurs crocodiles ayant vingt pieds de longueur, qui bien souvent, sortent de l'eau et se nourrissent des bestes qu'ils rencontrent au long des rivières. L'isle est assez grande, et tous les jours va en augmentant, par la grande quantité des chevaux qui viennent d'Ormus et de la mer de Perse, lesquels ils vendent à ceux de Paleacate et au roi de Narsinga, lesquels tous abordent en ladite isle, parce que s'ils alloient ailleurs descendre, les Portugalois qui sont seigneurs de la mer en seroient marris, et prendroyent leurs biens et navires. Mais par aventure, Monseigneur, vous serez ebahi d'entendre que l'on vende un cheval ordinairement à la mode de notre pays, quatre cens, cinq cens et jusqu'à sept cens ducats, et bien souvent en passant l'ordinaire, neuf cens, mille et deux mille. Et tout cela vient que le peage est grand, car pour l'entrée d'un cheval en l'isle ils payent quarante ducats de gabelle, tellement que cestuy an, le dace a valu trente mille ducats, ce qui a esté cause que l'année passée le capitaine majeur passa en l'île d'Ormus avec vingt-cinq voiles et trois mille hommes de guerre, laquelle isle est située en la mer de Perse<sup>1</sup>, et l'ayant prinse d'acord, tua,

1. Ormus est une isle dans l'embouscheure du goulfe ou mer Per-

le gouverneur d'icelle, parce qu'il avoit voulu trahir le roy d'Ormus, et ordonné de tuer le susdit capitaine, lequel après y fait une forteresse, là où il faut que tous marchands abordent, soient Persans, Arabes ou Arméniens, et ne peuvent mener chevaux des Indes, ny apporter épiceries, s'ils ne passent à Ormus, payans la dace au roi de Portugal, laquelle chose vient toute en

sique, non gueres esloignée de Caramanie et semble avoir prins son nom d'Armuzé, ancienne ville de la Caramanie, dont la mémoire et le nom se sont esvanouys avec le temps.

Peut estre aussi qu'Ormus est une peuplade de cette ancienne Armuzé et qu'elle en a retenu le nom. Elle a huit lieuës de circuit estant à six lieuës de mer près de Caramanie; l'isle est du tout sterile et seche; la terre si maigre que de soy mesme ny pour estre cultivée, elle ne scauroit produire autre chose qui serve à la vie humaine. Il n'y a point de fontaines, ains seulement trois puits en toute l'isle loin de la ville, pour ainsi, les habitants pour la pluspart, s'aydent d'eau de cisternes et comme les Caramaniens, Arabes et autres insulaires voisins leur fournissent des vivres, aussi apportent-ils de l'eau douce de ces isles en Ormus. Dedans l'isle, se void une petite montaigne, contenant en un des costez grande abondance de soulfre, de l'autre elle fournit des pierres de sel en bon nombre. Il y a deux havres tresasseurez l'un à l'orient l'autre à l'occident, estanz separez l'un de l'autre par une langue de terre s'estendant assez avant en mer. Les marchans indiens, perses, arabes et autres de divers pays, s'aydans de la commodité de ces havres, commencèrent à frequenter en l'isle... Il fait extrêmement chaud en ceste isle, tellement que les habitans employent toute leur industrie en divers moyens et remedes pour s'en garantir. Ces habitans sont presque tous Arabes et Perses adherans aux superstitions de Mahumet. Ils sont estrangement voluptueux adonnez à paillardise et medisance. Les femmes sont contraintes de voiller leur visage, crainte d'estre vües par autres que par

augmentation du revenu de Goa, en laquelle, Monseigneur, j'ai vu tout plein de vieux edifices des Gentils, et cogneu que les Portugalois, pour y bâtir la ville de Goa, ont detruit un temple fort ancien, appelé pagode, en une petite île qu'on nomme Dinary<sup>1</sup>, bien près d'icy,

leurs maris. Les hommes sont pour la plupart d'assez belle representation, ayment fort la musique et prennent plaisir à s'accoustrer pompeusement. Ils s'exercent d'ordinaire aux armes et estudient volontiers sur toutes histoires, ils tiennent conte des hommes sçavans, les escoutent et tiennent que c'est un grand honneur d'être disciples de telles gens. *Histoire de Portugal*, f° 166 v°.

Odoardo Barbosa a donné une description très complète d'Ormuz dans sa relation inserée par Ramusio dans le premier volume de les *Navigazioni*, f° 321-358. Elle a été traduite par Davity dans sa *Description générale de l'Asie*, pp. 555-557.

Alphonse d'Albuquerque partit de Socotora, le 20 août 1507, et se dirigea, avec la flotte, vers Ormuz dont le roi Cheref Eddin reconnut le roi Emmanuel comme son suzerain, et permit aux Portugais de construire une citadelle.

Teixeira nous a donné, d'après un manuscrit persan qu'il possédait, un résumé de l'histoire des princes d'Ormuz. Cf. *Relaciones de Pedro Teixeira del origen, descendencia y succession de los Reyes de Persia e di Hormuz*, etc. Anvers, 1610, et la traduction française faite par Cotelendi: *Voyages de Texeira, ou histoire des rois de Perse traduite d'Espagnol en français*. Paris, 1681.

1. Il faut lire Divary au lieu de Dinary. Davity donne, d'après le récit du P. du Jarric, la description de l'île de Divar. « Il y a, dit-il, du costé du Nort de l'isle de Goa deux autres petites isles qu'on nomme Chorán et Divar assez bien peuplées d'habitants. Ces isles furent délaissées par accord aux Portugais par Idalcan qui les ont depuis possédées.

Les habitans estoient autrefois fort adonnez à leurs superstitions

lequel temple devoit estre magnifique et environné de belles statues anciennes faites d'une fort belle pierre noire, à ce que j'en ay peu cognoître par icelles qui sont ruinées et tombées par terre dont je ne faudray de faire toute diligence d'en recouvrer quelqu'une, et je vous l'enverray, sachant comme vous êtes curieux et amateur des choses antiques.

En partant donc de Goa, nous allâmes tousjours au long de la côte vers midy, et arrivâmes en une ville nommée Batticala<sup>1</sup>, où l'on prend le tribut que l'on paye au roy pour aller seurement par la mer qui luy rend obéissance. De ce lieu est seigneur le roy de Narsinga<sup>2</sup>

payennes et avoient beaucoup de pagodes ou idoles. Entre autres, il y en avoit un en celle de Divar nommé Ganise auquel tous ceux du pays et mesme d'ailleurs portaient grand honneur. *Description de l'Asie*, p. 947.

1. Batticala ou Baticola, ville d'une certaine importance, était située près de la côte de Malabar, au nord de Mangalore. Battecollah (Battucala) est une ville considérable sur la côte de Canara. Battucala a la signification de ville ronde. Cette ville est située sur la rive droite de la Scandaholay, petite rivière qui arrose une très belle vallée environnée de collines et très bien cultivée. Hamilton, *Description of Hindostan*, Londres, 1820, t. II, p. 264.

2. Ce royaume (de Narsingue) est en la partie de l'Inde Orientale enfermée du Gange, fleuve renommé, vers l'Orient. Il regarde aussi l'Occident et du costé de terre affronte aux pays conjoints au royaume de Goa, et est en guerre continuelle avec les habitans de ces pays. Au reste, il est de fort grande estendue, orné de grand nombre de villes, arrosé de plusieurs rivières, fort gras et fertile, abondant en poisson et sauvagine, volaille, menu bestial et haras de grosses bestes.

de loi gentille, et en deux lieux, l'un appelé Onor et l'autre Braxabor<sup>1</sup>, s'y trouve grand nombre de gin-

Les habitans sont estrangement superstitieux et idolastres : neantmoins ils avouent et reconnoissent un seul Dieu, confessans qu'il a puissance souveraine sur toutes choses. Leurs temples sont bastis superbement, mais comme es autres temples Indiens on n'y voit autres choses que des images de monstres et choses effroyables qu'ils adorent. Ils ont des Brachmanes tant hommes que femmes qui ont charge de tout le service et sont fort honorez de chacun. Il y a une autre sorte de religieux estimez comme saints en ce royaume et appelez Baneanes, lesquels ont pendue au col une pierre de la grandeur et grosseur d'un œuf, percée par le milieu d'où sortent trois filets et disent que ceste pierre represente leur grand Dieu, à cause de quoy ceux qui la portent sont reverez de tous. Ceste pierre tant estimée se nomme Tabarane.

Les Baneanes ne mangent chair ny poisson et ne se marient qu'une fois en leur vie. Après leur mort, on enterre leurs vefves toutes vivés auprès d'eux. Les autres femmes après le décès de leurs maris sont portées en grande compaignie de leurs parens et amis, avec chansons de resjouissance et de louange près d'un feu ardent dedans lequel on les jette vives..... La plus grande ville du royaume s'appelle Bisnagar, ayant plus de quatre mille pas de tour, plusieurs murailles, les maisons spacieuses, les temples fort magnifiques et habités d'un très grand nombre de personnes. Elle est pleine de marchandises diverses qu'on y apporte de toutes parts. Les marchans qui amenant par mer des chevaux de Perse ou d'Arabie, ne payent aucun tribut, mais il n'y a point d'exception pour les autres marchandises. Le Roy achete tous les chevaux des marchans, puis retient ceux qui luy plaisent et donne ou vend les autres..... Il se nourrit de viandes exquises et délicates au possible, son corps est poly de parfums et et liqueurs precieuses et en l'approchant on le voit resplendissant de toutes parts, à cause des pierres precieuses qu'il porte. Osorius, *Histoire de Portugal*, f<sup>o</sup> 118 v<sup>o</sup> et 119 r<sup>o</sup>.

1. Pierre Davity a emprunté à Castaldi, à Odoardo Barbosa et à Ludovico Varthema les détails qu'il donne sur le pays et la ville

gembre, myrobolans, sucre et riz, lesquelles marchandises sont chargées pour la mer Rouge, pour Aden et pour Ormus, et a ladite terre treize degrés de latitude, ayant du côté du ponant la mer, du côté du levant la terre, et la côte devers midy et septentrion. Ils ont quasi un mêmes langage comme ceux de Goa, et au-dessus de Batticala l'on voit deux montagnes desquelles sortent deux ruisseaux qui vont tomber vers la mer, et pour là où ils passent tout au long de la montagne ils font deux chemins fort blancs et beaux à merveille. L'on appelle Conconi et Decani<sup>1</sup> en ce lieu, tous ceux

d'Onor. \* Le royaume d'Onor prend le nom de sa ville capitale Onor et Honor, jadis Hippocura, ville de l'Inde au-deçà du Gange, ceux du Malabar la nomment Panaran. ...L'air de ce païs est des meilleurs. On y trouve quantité de fruicts, des roses et des fleurs toute l'année. Il y a grand nombre de sangliers, cerfs, loups, lyons, vaches rouges et moutons et beaucoup de paons, de perroquets et d'oiseaux de diverses espèces. On y trouve aussi grande abondance de poivre, estimé le meilleur et plus pesant de toute l'Inde.

Les habitans du païs sont de longue vie. Ils vont tous nuds, excepté qu'ils portent quelque drap sur leurs parties. Il y a grand abord de marchands qui vont charger du riz noir qui est leur viande. *Description de l'Asie*, Paris, 1660, page 683.

Barcelor est le nom d'un port sur la côte de Canara. Les Portugais y avaient élevé un fort. *Description de l'Asie*, page 682.

Barcelore (Barsururu), est située à 55 milles de Mangalore. Cette ville faisait autrefois un commerce considérable avec l'Arabie. Hamilton, *Description of Hindostan*, t. II, page 264.

1. Il faut lire Cunkan.

Le royaume de Cunkan que quelques-uns appellent le Dialkan

qui sont natifs du pays; et en Balagat et Commari<sup>1</sup>, près de Batticala commence le pays de Malabar où s'engendre le poivre, et ceux qui y demeurent ont un langage divers à ceux de Commari et de Goa, lequel pays est limitrophe vers midy à Commari<sup>2</sup>, que Ptolomée a nommé Pelura, et devers le septentrion aux marais faits par le Gange, appelés Curmuma et anciennement Messoli. Le dit lieu de Commari a huit degrés de latitude; mais de Curmuma, je n'en say rien encor.

En partant donc de Batticala nous allâmes à Canonor où les Portugalois ont fait un fort château et bien garni de toutes sortes d'armes; et de là, le roy vint visiter le nouveau capitaine majeur avec deux mille

confine du côté du Nord au pays de Dekan ou contrée de Siffardan jadis du Melvêque au Nizzam à l'est et du midy s'estend jusqu'à la rivière d'Aliga de Sincatora qui le separe du pays de Canara, du Ponant jusqu'à la mer, et du Levant jusqu'aux montagnes de Gate et la ville et l'isle de Goa s'y trouvent comprises. Par delà ces montagnes et dans elles même, on trouve le royaume de Bulagate que plusieurs nomment aussi Dekan, qui aboutit au royaume de Narsinge... Le pays de Cunkan a pour sa ville capitale Bizapor ou Visapor, assise un peu avant dans le país et servant de demeure à Idalcan.... On parle en ceste province arabe, persan et le langage particulier du país qui n'est pas commun aux autres provinces. Davity, *Description de l'Asie*, page 668.

1. Balagat et Commari, ou plutôt Canari, sont les régions de Balaghat et de Canara, à l'est de la côte de Malabar.

2. Le cap Comorin.

hommes naïri ou plus, armés selon la coutume de Goa, portant audit capitaine une chaîne d'or remplie de rubis et de perles que l'on estimoit environ mille écus. Ce pays de Canonor<sup>1</sup> a douze degrés et demi de latitude, duquel lieu nous allâmes à Calicut, terre principale et chef de tout le royaume de Malabar. Le roy en ce lieu s'appelle Can Murin, qui vaut autant à dire comme empereur, et pour le vray, ayant égard aux merveilleux édifices publicqs, temples et palais royaux, et les maisons particulières de pierre (non de paille comme aux autres lieux), l'on peut cognoître que ce a été le membre principal de toutes les Indes, où abordent tous les marchands de la mer Occane, pour charger épicerics et autres marchandises; mais depuis que les Portugalois sont venus aux Indes, ilz ont toujours chargé en Cochin et Canonor, parce que au commencement, ils furent chassez et tuez en Calicut, là où en Cochin ils furent bien receus par le roy, lequel ils ont fait depuis le premier roy des Indes.

Ce roy de Calicut jusqu'à deux ans passés a fait la

1. Cananor est une grande ville habitée de plusieurs allans et venans. Le goulfe qui flotte jusques dans icelle est cause qu'il y a un bon port. Le pays est abondant en tous biens necessaires à la vie humaine. Le roy estoit riche, souverain, se gouvernant au reste presques en la mesme sorte que les autres roys des Malabares. Osorius, *Histoire de Portugal*, f<sup>o</sup> 56 r<sup>o</sup>.

guerre aux Portugalois à la requête des mahometistes, lesquels comme le roy vit aller en ruine, appointa avec le capitaine majeur, et luy permit de pouvoir bâtir quelques forteresses en ses terres, lesquelles sont aujourd'huy aux Portugalois. Ce même roy alla aussi visiter le capitaine avec plus de quatre mille naïri ou gentils-hommes armés de lances, d'arcs et de targues, et luy donna une chaîne d'or semblable à l'autre, mais de plus grande valeur. Le pays de Malabary est fort temperé, sans froid ou chaud, fors deux heures de jour, estant le demeurant refroidi par le vent de la nuict et du midy, en manière qu'il n'y eut jamais peste, comme par le naïro, qui a mené l'elephant par-delà, aura assez suffisamment entendu Votre Seigneurie.

Les Indes commencent depuis le detroit de la mer Rouge, et vont jusqu'aux extrêmes regions Sinares. En icelles habitent et dominant les Maures, les Gentils et les Portugalois, qui sont aujourd'hui seigneurs de la mer Océane, commençant de Lisbonne et de la mer particulière des Indes, du *Sino magno et Gangetico*, du *Sino Persico*, et du detroit de la mer Rouge et mer Atlantique, es quels lieux vont toujours augmentant, moyennant leur travail et peine, car ilz sont tous unis ensemble, affectionnés à leur roy, hardis en toutes affaires et sans craindre de pouvoir rien perdre, tellement qu'estans

fort redoutez en ce pays, il est quasi impossible qu'on leur fasse dommage, même que, sans leur congé, l'on n'oseroit voyager par la mer, ayans tousjours l'armée prête et forte, qui court partout tant deçà que delà et quant et quant, ayant puissance sur tous ports et fortes-resses que le Seigneur Alphonse d'Albuquerque, capitaine passé et homme excellent, a fait faire.

Mais quant à la ville d'Ormus, elle a vingt-sept degrés de latitude, environnée devers midy et ponant de l'Arabie heureuse où est le détroit de Baharem<sup>1</sup> et

1. Il faut lire Bahreïn (les deux mers) au lieu de Baharem.

Bahreïn est le nom d'une île et d'une ville du golfe Persique que la pêche des perles a rendues célèbres.

La ville de Bahreïn fut visitée en 1328 par Ibn Batouta qui nous en donne la description suivante : De Siraf nous allâmes à la ville de Bahraïn qui est une cité considérable, belle, possédant des jardins, des arbres et des rivières. On s'y procure de l'eau à peu de frais ; il suffit pour cela de creuser la terre avec les mains et on trouve l'eau. Il y a en cet endroit des enclos de palmiers, de grenadiers, de citronniers et l'on y cultive le coton. La température y est très chaude, les sables y abondent et souvent ils envahissent quelques habitations. *Voyages*, tome II, page 246.

Osorius a altéré le nom de Bahreïn en Bagarem. En 1514, Pierre d'Albuquerque, neveu d'Alphonse d'Albuquerque, parut dans le golfe Persique. Le prince qui régnoit à Ormuz, Touran Châh, essaya vainement de le détourner de l'expédition qu'il voulait diriger du côté de Bahreïn. Le roy, dit Osorius, fit son possible de le destourner de ce voyage, disant que la navigation y estoit dangereuse à cause des bancs, escueils et sablons mouvans : item que les marescages

où l'on pesche les perles, estant divisée de ce côté là du pays de Perse prochain à Ormus, du côté de septentrion par le fleuve nommé Tigris; mais de Tauris avec le pays de Perse et d'autres régions jusqu'à la mer, est seigneur et maître Siech Ismael <sup>1</sup>, que nous appelons Sophi, lequel, dans terre ferme, a son pays limitrophe à celui du roi de Sammarcante, region à mon avis des Parthes, et en ces terres de Perses l'on trouve le lapis azuli et les turquoises.

Devers le soleil levant, il y a la province de Carmanie deserte, qu'on dit maintenant Rasigut, pleine de larrons et de corsaires <sup>2</sup>. Et entre Goa et Rasigut ou

proches de la mer espaissoyent l'air, tellement que les corps s'en portoyent tres mal. *Histoire de Portugal*, f° 280 r°.

1. Siech Ismael est Châh Ismayl, le fondateur de la dynastie des Séfévis qui régna sur la Perse de 1502 à 1524. L'histoire des premières années du règne de Châh Ismayl a été écrite par un médecin vénitien résidant à Alep, nommé Giovanni Rota et publiée par lui, vers 1510, sous le titre de *Vita, costumi e statura de Sofi re di Persia e di Media, etc.*

Cette relation a été traduite en français et insérée avec d'autres documents dans le *Grand Voyage de Hierusalem*, publié par Regnault en 1517 et en 1523.

2. La Caramanie est la province du Kerman dont un historien persan, Afzhal Eddin Ahmed, nous a donné une description géographique renfermant les détails les plus intéressants. Rasigut est la corruption des mots Rassi Kouh (le cap de la montagne) nom d'un promontoire de la côte du Kerman qui servait de refuge aux

Carmanie, il y a une autre terre appelée Cambaia par où le fleuve Indo entre dans la mer, laquelle est habitée des gentils appelés Guzerates, qui sont quasi tous marchans, et s'habillent une partie à l'apostolique et l'autre à la mode de Turquie, sans manger chose qui fasse sang, et ne consentent point que l'on fasse mal à personne<sup>1</sup>. Mais leurs viandes sont de lait et de riz, et autres choses qui n'ont point ny d'esprit ny d'âme, à l'occasion de quoy ilz ont esté prins et subjugués des Maures, sur lesquels domine un roy mahometiste, qui a une pierre de telle vertu, qu'en la mettant en l'eau ou la tenant en la bouche, elle oste la force à tout poison.

pirates qui infestaient le nord de la mer des Indes et l'entrée du golfe Persique.

1. « Le royaume de Cambaie est le premier quartier de l'Inde close des limites de l'Arachosie. Indus, fleuve renommé dont l'Inde a prins son nom, court au travers de ce royaume et plusieurs autres rivières coulantes d'Orient et d'Occident se perdent dans ce grand fleuve qui se desgorge en un bras de mer que les anciens appellent Canticolpe et les modernes, golfe de Cambaie. On tient que le pays est si fertile qu'il ne faut que bien peu d'arpens de terre pour nourrir beaucoup de familles. Il y a force fruits de diverses sortes, du sucre à foison, une infinité de bestail à corne et laine. La coste de la mer est habitée de Mahometistes pour la pluspart ; ceux qui demeurent certains peuples habiles aux armes qui se sont gouvernez eux mesmes depuis que les rois de Cambaie embrasserent la superstition de

Davantage, l'on trouve en ce pays force indaco, storax liquide, cornalines et chalcedoines, desquelles l'on fait de belles poignées de dagues, car les hommes (qui sont olivâtres) ont fort bon esprit en semblable exercice. La region de Cambaye a la mer devers midi, Razigut devers ponant, Paleacate à soleil levant, et vers septentrion le roi de Sammarcant. Et le royaume de Paleacate a du côté de terre ferme le roy de Narsinga, premier et le plus riche de tous les autres seigneurs des Indes. Il y a aussi trois autres forteresses au pays de Malabar, à savoir : Canonor, Calicut et Cochin, où les Portugalois maintenant chargent les poivres et gingembres pour envoyer en Portugal, ne voulant qu'ils soyent chargés pour ailleurs, et même pour Aden et pour la Mecca, afin qu'ils ne passent en Alexandrie, envoyant, tous les ans, pour ce fait, une armée au détroit de la mer Rouge, afin qu'il n'y passe point d'autres navires, de manière que l'on sera contraint de s'aller fournir d'épicerie de Venise à Lisbonne.

Les seigneurs de Malabar sont tous gentils, et

Mahumet. Ils s'appellent Resbuts et descendent souvent pour guerroyer contre ces roys. Les marchans de Cambaie sont fort riches, les revenus du Roy tresamples, les soldats estrangers estoient attirez en ce royaume par grosses pensions tellement que Cambaye estoit estimé, comme un pays commun. » Osorius, *Histoire de Portugal*, f<sup>o</sup> 279 r<sup>o</sup>.

la plus grande part des habitants Maures, aucuns autres juifs, et d'autres chrétiens de Saint Thomas, comme temoignent aucunes eglises fort belles, l'une desquelles est prochaine à cinq lieues de Cochin, et à neuf lieues d'un lieu nommé Elongallor<sup>1</sup>, et l'autre est assise en Colon, et sont servies par certains Armeniens qui viennent des Indes. Une autre de ces eglises est en Coromandel plus grande de toutes, où l'année passée fut Pierre d'André Strozzi, qui m'a dit que là est enterré saint Thomas en un vieux sepulchre de pierre, auprès duquel il y en a un autre d'un chrétien d'Ethiopie sujet de Prête-Jean, lequel alloit en sa compagnie, disant encor avoir vu certaines lettres gravées en la même eglise, qu'il ne sut oncques entendre, et la forme d'un pied chavé en une pierre de merveilleuse grandeur, faite par saint Thomas.

Auprès de Coromandel il y a une autre ville appelée Paleacate, et autrement Salaceni, là où l'on trouve grande quantité de pierres precieuses de toutes sortes, qui viennent partie de Pegu, où s'engendrent les rubis, et partie d'une île qui est contre au cap de Commari appelée Zeilan, la hauteur de laquelle devers midy est de six degrés, et devers septentrion huit, auquel lieu

1. Il faut lire Mangalor.

s'engendrent encore en plus grande quantité pierres precieuses, plus qu'en tout le demeurant des Indes, comme saphirs excellens, rubis, balaches, topases, jacyntes, chrisolites et grenats, que les Maures estiment beaucoup. Aucuns disent que le roy de ce lieu a deux rubis si beaux qu'ils ressemblent à une flamme de feu, combien que je pense que ce soient plutôt escarboucles.

Il y croît aussi la cannelle et grand nombre d'elephants sont vendus à divers marchands des Indes, tandis qu'ils sont jeunes, afin de les apprivoiser plus facilement, les achetans à mesure d'une palme. Ptolomée toutefois ne fait aucune mention de cette île, ny de douze îles qui sont à côté de Mozambique, allans toujours vers Malacca sous l'equinoxial. Par quoy l'on a connu par la navigation des Portugalois, qu'il a grandement failli en ses longitudes, commençant depuis les régions Sinares, jusqu'aux îles qu'il appelle de Bonne Fortune : faillant aussi à la situation de Taprobane, comme Votre Seigneurie aura vu par la carte marine que l'ambassadeur du roy, don Michel de Selva a portée à Rome. Plusieurs diamans aussi et ambracan s'engendrent au pays de Paleacate, mais non pas si bons comme ceux de Narsinga, car ceux icy sont jaunes, nonobstant que les Maures les prisent plus que les

autres, auquel lieu ledit Pierre Strozzi en acheta un vingt trois karas qu'il porta à Lisbonne. Mais des emeraudes, je ne sais où elles s'engendrent, toutefois si sont elles autant prisées en ce pays, comme au nôtre.

Le dernier château des Portugalois aux Indes est Malacca, terre autant ou plus grande qu'il s'en trouve au monde, là où vont les navires de Bengala, partant de la mer qui est près du Gange. En ce lieu de Bengala entre le fleuve du Gange qui a vingt trois degrés sous le tropique du Cancer. Icy viennent encore ceux du pays de Pegu, lequel confine par la côte avec le royaume de Bengala et de Liqui; et au Pegu, l'on trouve plusieurs rubis, benzui et lacha, venant de la partie de la côte Malacca, et par terre ferme, Disurich, qui est seigneur en terre ferme jusqu'à la Cina.

La dernière terre devers midy est Malacca, située au dessus de la ligne equinoxiale deux degrés, appelée Aurca Chersonesus<sup>1</sup>; et Bengala et Pegu, sont domi-

1. « Malacca est la Chersonèse d'or assise sur la bouche d'une petite riviere. Cette ville avoit lors le plus renommé trafic de tout l'Orient et comptoit quatre mille pas de longueur et fort peu de largeur, riche d'arbres et de divers fruicts, mais on luy ameine d'ailleurs les graines et autres vivres. La riviere partit la ville en deux, de telle sorte que les deux partis s'entretiennent par le moyen d'un pont. Les maisons et les murailles estoient proprement et magnifiquement

nées par les Maures<sup>1</sup>, et Malacca par les Portugalois, lesquels Maures ont toujours guerre avec les gentils de terre ferme, car combien que l'on aille depuis Malacca à l'île de Sumatra, qu'ils disent être Taprobane, toutefois elle n'est pas encore toute découverte, à cause de sa grandeur<sup>2</sup>. Là s'engendre grande quantité de poivre que l'on porte à la Cina, pays froid situé au dedans de Sino Magno, et là où vient encore le poivre long, le

bastyes. Le peuple est de couleur bazanée, au reste, assez civil et doux en sa conversation. Quant au langage, il est estimé si beau que tous ceux des regions et isles circonvoisines qui traficquent en Malacca pensent estre beaucoup plus honnestes et gentils s'ils peuvent apprendre ce langage. Ce peuple prend aussi plaisir à se vestir et acoustre proprement, ayme la musique, est neantmoins vaillant en guerre et ne fait difficulté de perdre la vie pour conserver et acquerir honneur. Osorius, *Histoire de Portugal*, f° 192 r°. Lopez de Sequiera aborda à Malacca à la fin de l'année 1508 et conclut un traité avec le prince régnant qui portait le nom de Mohammed et s'était affranchi de la suzeraineté du roi de Siam.

1. Le Bengale était gouverné depuis 1493 par Ala Eddin Hussein Châh qui mourut en 1518. Le Bengale fut conquis en 1537 par l'empereur Humayoun.

2. Ceste isle est située sous l'equateur à l'opposite de la Chersonèse d'or vers le su. Elle a plus de quatre cens cinquante lieues de long et environ six vingts de large. Le pays est merueilleusement fertile, divisé en plusieurs royaumes et fréquenté de divers peuples ayant presque chacun ses coustumes et ceremonies particulieres, car les uns sont mahumetistes, les autres sont du tout adonnez aux idoles. Il y en a de si farouches et bestiaux, qu'ils ne vivent que de chair humaine. D'autres, au contraire, ont des façons de faire assez civiles

benjoin et l'or, que les habitants portent en Sumatra par Malacca, lequel lieu devers midy regarde cette île située sous la ligne equinoxiale, et du côté de levant se trouvent les îles appelées Molucques où s'engendrent les cloux de girofle, les noix muscades et macis, et en d'autres le bois de l'aloès et le sandal. Et prenant le chemin devers orient, l'on trouve les hommes bien petits, estans aucuns d'opinion que cette terre s'aïlle joindre du côté du levant et de midy avec la côte du Bresil, laquelle est si grande qu'on ne l'a pas encor toute découverte; mais disent aucuns que devers ponant, cette terre se va joindre aux îles appelées les Antilles du roy de Castille, et avec la terre ferme du dit roy. L'on va encore devers septentrion, passant par le Sino Magno, audit pays de Malacca querir les épiceries; lequel voyage ont accoutumé de faire les marchands de la Cina, portant avec eux musc, rhubarbe, perles, étain, porcelaines, soyes et draps ouvrés de toutes sortes, damas, satin, draps d'or et autres choses de grand prix, parce que là les hommes sont fort ingénieux, mais ont le visage laid, et les yeux petits, estans habillés et chaussés comme nous sommes, et combien

et monstrent quelque douceur en leurs contenance. L'isle abonde en or, à l'occasion de quoy les marchans y vont de tous les quartiers du monde. Osorius, *Histoire de Portugal*, f° 292 r°.

qu'ils disent être chrétiens, toutefois je crois qu'ils sont gentils.

L'année passée, nos Portugalois allèrent à la Cina, toutefois les autres ne les laissèrent descendre en terre, disant que leur coutume est telle, que nul étranger n'entre en leurs maisons; mais nonobstant, les nôtres firent bien leur profit, vendant leur marchandise, et disent qu'il y a autant de profit à porter les épiceries à la Cina, comme au Portugal, estant là le pays froid et les épiceries requises, en sorte que depuis Malacca jusqu'à la Cina, allant vers septentrion, il n'y sauroit avoir que cinq cens lieues. Le roy de ce pays ne se laisse jamais voir ny parler, sinon à un homme seul, et si aucun demande quelque chose, l'un le dit à l'autre, et l'autre à l'autre, jusqu'au cinquantième, qui est celuy qui parle au roy.

Quant aux forteresses de ce pays, le capitaine Alphonse susdit les a toutes bâties à la mode des nôtres, lequel nous trouvâmes aux Indes et en Ormus, avec tout plein d'ambassadeurs des regions circonvoisines, entre lesquels celui du Sophy luy donna de beaux chevaux, grand nombre de turquoises, et un cimenterre fort riche, avec un fourreau d'or couvert de perles et de pierres precieuses, montrant que son maître desiroit grandement l'amitié du roy de

Portugal et de tous les chrétiens. Plusieurs de nos gens passèrent en Perse, et furent en sa cour honorablement reçus, et emportèrent de beaux presents, après qu'ils eurent, avant qu'être arrivés, cheminé trois mois par terre, cependant que don Garzia de la Gorgnia, neveu du capitaine majeur, faisoit son compte de passer le détroit de la mer Rouge, pour combattre l'armée du sultan, et faire une forteresse ou en Dalacia, ou en Suachen, qui est une île sous le dix huitième degré, où s'embarquent les religieux qui passent d'Ethiopie en Jerusalem<sup>1</sup>. Mais après que ledit capitaine

1. Dahlaq est une île de la mer du Yémen, dont le port sert d'intermédiaire pour le commerce entre l'Arabie et l'Abyssinie. Sous la dynastie des Omeiyades, Dahlaq était un lieu d'exil. Yaqout, *Moudjem oul bouldan*, tome II, page 634.

Dalaca, dit Dapper, est une île à six ou sept lieues de la terre ferme. Elle a environ quatre vingts milles de circuit. L'air de cette île est sain ; il y a beaucoup de bonne eau fraîche, ce qui est rare en ces quartiers et attire beaucoup d'habitants. Comme elle est entrecoupée de montagnes et de vallées, elle n'est pas fertile en grains, mais c'est un pays de paturages, de bœufs, de chameaux et de chèvres. Les insulaires tirent leur orge et leur miel du pays des Abyssins ; pour du poisson, il ne leur en manque pas, et la mer qui environne Dalaqa produit jusqu'à des perles. *Description de l'Afrique*, page 390.

Aboul Féda, dans sa Géographie, et Ibn Batouta, dans la relation de ses voyages, nous fournissent quelques détails sur l'île de Saouakin. « On lit dans Ibn Sayd, dit le premier : « Saouakin est aux mains du chef des Boudjas musulmans, lequel frappe des contributions sur les marchands. Saouakin est une toute petite île. On compte environ sept

eut laissé Ormus et qu'il s'en retournoit par les Indes avec seize voiles, il reçut lettres de Melchias de Diupatam, terre de Cambaia, par lesquelles on luy mandoit qu'il s'en retournât en Portugal, parce qu'il y avoit un autre capitaine majeur en sa place, et autres capitaines des châteaux, par lesquelles nouvelles il connut que son service n'avoit esté agreable au roy de Portugal, puisqu'il avoit renvoyé aux Indes aucuns prisonniers, que ledit capitaine lui avoit envoyé, et prit de ce fait si grand déplaisir, qu'il retomba malade, et mourut en sortant de la barque pour entrer en Goa, après avoir travaillé dix ans aux Indes et achevé de belles entreprises<sup>1</sup>.

marches entre elle et Aïdhab. Un voyageur qui l'a visitée rapporte que la ville de Saouakin a les dimensions d'un petit hameau et qu'elle est située sur une île voisine de la côte. On y passe à gué de la côte. Saouakin et ses environs immédiats appartiennent aux Boudjas, mais tout le pays situé au delà jusqu'à Mandib, appartient à une espèce de nègres appelée Danqal. *Géographie*, tome II, page 128.

« L'île de Saouakin est à environ six milles du continent et n'a point d'eau potable, ni de grains, ni d'arbres. On y apporte l'eau dans des bateaux et il y a des citernes pour recueillir l'eau de pluie. C'est une île vaste où l'on trouve de la viande d'autruche, de gazelle et d'onagre. Elle a beaucoup de chèvres ainsi que du laitage et du beurre dont on exporte une partie à la Mecque. La seule céréale qu'on y récolte est le djourdjour, c'est-à-dire une sorte de millet dont le grain est très gros. On en exporte aussi à la Mecque. Ibn Batouta, *Voyages*, tome II, page 162.

1. Alphonse d'Albuquerque fut instruit de sa disgrâce par des

Il y a maintenant icy quatre mille Portugalois, desquels, dans un mois, partiront mille pour aller à Ormus, et de là en la mer Rouge, pour empêcher et garder que les autres navires ne passent à la Mecca, et nous de cette année n'achèveront jà notre voyage, attendant que le capitaine majeur, l'année qui vient, passera avec toute l'armée pour rencontrer le sultan et faire une forteresse en la mer Rouge, mettant en terre aux ports d'Ethiopie les ambassadeurs de Prête-Jean et du roy, et nous en irons à la cour dudit Prête-Jean, là où je prie à Dieu qu'il nous veuille conduire.

Monseigneur, mon intention est de m'arrêter quelque temps en ce lieu, et d'envoyer à Votre Seigneurie la situation, noms et divisions des terres orientales autant de Prête-Jean, comme du demeurant des Indes, marchant en terre ferme, prenant la hauteur des villes et terres antiques mesurées par Ptoloméé. Laquelle chose pour mieux accomplir, j'ay toujours avec moi l'astrolabe, et autres choses à ce fait nécessaires, qui sera l'endroit où je prieray le Seigneur de

musulmans qui lui remirent deux lettres, l'une de Seyyd Aly de Diu, l'autre de l'ambassadeur de Perse, auprès de Youssouf Adil Châh, lui apprenant que son successeur Lopes Suarez était arrivé à Diu avec une escadre de douze navires. Barros, *L'Asia*, Dec. I, liv. x, f° 229.

Alphonse d'Albuquerque mourut dans le port de Goa le 16 septembre 1515.

me faire la grâce, qu'à mon retour je trouve Votre Seigneurie en icelle prospérité qu'elle desire. De Cochin aux Indes, le sixième de janvier mille cinq cens et quinze.





## SECONDE LETTRE

D'ANDRÉ CORSAL FLORENTIN A TRÈS-ILLUSTRE  
PRINCE LE DUC LAURENT  
DE MEDICIS,

*Touchant la navigation de la mer Rouge et de la Perse,  
jusqu'à la ville de Cochin, au pays des Indes, écrite le  
18<sup>e</sup> jour de septembre 1517.*

**M**ONSEIGNEUR, vous pourrez avoir veu par le contenu de ma première lettre, écrite à la bonne memoire du seigneur Julien, comme la puissance des Portugalois alloit de jour en jour plus augmentant aux Indes. Parquoy, voulant continuer mon propos (selon l'obeissance que je dois à Votre Seigneurie, même par les lettres qu'il luy a pleu m'écrire de si loin, elle m'en donne encore plus grand courage), je vous avertis comme l'année passée, Raysalmon et Amirasen, capitaines generaux de l'armée du sultan, estans sortis de la

mer Rouge, estoient entrés dedans le port d'Aden, avec vingt galères et grand nombre de soldats pour passer aux Indes, et nous faire la guerre<sup>1</sup>. Parquoy le seigneur

1. Reïs Selman et l'émir Husseïn étaient les deux officiers que le sultan d'Égypte Melik el Achraf Qançou'l- Ghoury avait mis à la tête de sa flotte avec la mission de chasser les Portugais de la mer Rouge et de la mer des Indes. Reïs Selman avait sous ses ordres une escadre de vingt-sept navires « portans, dit Osorius, sept cens marmeluchs qui estoient toute la force de ceste armée, trois cens turcs et mille Mores de Tunes et Grenade.... Les navyres estoient fournis de vivres et de canons à suffisance, ayans pour general un capitaine turc nommé Solman, fort expérimenté aux guerres marines, lequel par longue espace de temps avoit esté aux gages de Selim, puis l'abandonnant s'estoyt retiré vers le Sultan. *Histoire de Portugal*, f° 312.

L'émir Husseïn était kurde d'origine ; il avait fait sur les côtes du Yémen des expéditions heureuses qui lui avaient assuré la possession de villes maritimes dépendant des États d'Ibn Amir, souverain de Sanaà.

L'émir Husseïn, ayant sous ses ordres six galères, un navire de haut bord et quatre autres batiments de guerre, infligea devant le port de Chaoul, avec l'aide de la flotte de Melik A'az, gouverneur de Diu, une défaite sérieuse aux Portugais, commandés par Laurent d'Almeida (1514). Celui-ci prit devant Diu, la même année, sur l'émir Husseïn, une sanglante revanche.

L'émir Husseïn fut noyé à Djedda, par l'ordre de Reïs Selman après l'expédition malheureuse tentée contre Aden. Reïs Selman fut assassiné en 1528, à l'instigation de Khaïr Eddin Pacha (Barberousse).

Les historiens arabes et portugais nous donnent les détails les plus circonstanciés sur les expéditions des flottes égyptiennes dans les parages du Yémen et du nord de l'Inde.

M. Silvestre de Sacy a fait une analyse des ouvrages arabes dans lesquels sont mentionnées toutes les expéditions de l'émir Husseïn sur les côtes du Yémen, dans les *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale*. Paris, 1799, tome IV, pages 412-522.

Lopes Soares, notre capitaine majeur qui avoit esté empêché jusqu'alors à faire faire de nouveaux navires et galères, fut contraint partir de Cochin le propre jour de Noël, avec quarante voiles bien equipées d'armes et d'artilleries, entre lesquelles avoit vingt gros navires, huit galères et douze caravelles, avec deux mille soldats Portugalois et sept cens chrétiens de Malabar. Parmi laquelle armée, arrivâmes à Goa où primes des vivres pour un an, et partant de là, le huitième jour de fevrier mil cinq cens et seize, traversâmes la mer des Indes jusqu'à l'île de Socotora en vingt et deux journées, qui sont environ trois cens lieues à la mode de ponant. Ladite île a treize degrez de latitude, et a la mer du côté de levant et de midi, et devers ponant le cap de Guardafuni, laquelle est la dernière terre d'Ethiopie au commencement de la mer Arabique, lointaine de l'île trente lieues, et ayant de latitude douze degrez. Lequel lieu les anciens ont appelé et appellent encore toute cette côte le promontoire de Zinghi<sup>1</sup>, mais devers septentrion, les

1. La côte de Zinghi est la bande de terre occupée par les Zengues ou Zendjs et qui porte le nom de Zengbar (Zanzibar).

M. Marcel Devic a réuni tous les renseignements qu'il a pu recueillir dans les géographes arabes sur les Zendjs, dont la révolte dans le Khouzistan et l'Iraq troubla, pendant de longues années, le règne des khalifes Mouhtady et Moutamed. Cette sédition fut réprimée en 270 de l'Hegire (883 a. D) par Mouwaffaq billah, frère du khalife Moutamed.

confins de ladite île sont la côte de Fracacchi, à quarante lieues de l'Arabie heureuse.

Cette île de Socotora<sup>1</sup> a de circuit quinze lieues, et me semble que du temps de Plotomée elle fut incognue, ce qui n'est pas grande merveille, considerant que les anciens ne s'eloignoyent guère de la terre. Elle est ha-

Cf. *Le pays des Zendjs ou la côte orientale d'Afrique au moyen âge d'après les écrivains arabes*. Paris, 1883.

1. Plusieurs estiment que ceste isle est celle que les anciens appelloient Dioscoride, laquelle regarde le promontoire de Mozambique. Elle est montaigneuse, abondante en herbes et fruicts de diverses sortes. Les habitans sont bigarrez de couleurs et se disent chrestiens. Ils ont des temples et des autels comme l'on voit en Europe. Les autels ne sont parez que de croix et n'ont point d'autres images. Es jours de jeunes qu'ils observent estroitement, ils s'abstiennent fort severement de manger chose aucune. Ils n'espousent qu'une femme. Ils ont les mesmes festes et les mesmes jours que les Européens, mesmes celles des saints, payant entierement à leurs prestres les dismes des grains et des fruits ; ne savent que c'est de navires et sont si ignorans, encores qu'ils facent profession de chrestienté qu'ils n'entendent un seul mot de religion chrestienne. Ce sont gens paresseux et de lasche courage, tellement hebetez et stupides, qu'une petite troupe de Mores leur commande et gouverne sans qu'ils se hasardent en sorte quelconque pour s'affranchir, encores qu'ils soyent rudement tyrannisez. Osorius, *Histoire de Portugal*, fo 192 v°.

Barbosa, Pyrard de Laval et Roë fournissent les mêmes détails sur l'île de Socotora.

Barros nous apprend que lorsque Tristan de Acuña aborda l'île de Socotora, il y avait vingt-six ans qu'elle était soumise au gouverneur de l'île de Qichm qui y avait envoyé un corps de mille hommes embarqués sur dix navires, commandés par son fils. Barros, *L'Asia*, Dec. II, liv. I. Venise, 1562, f<sup>es</sup> 9 v° et 10 r°.

bitée des bergers chrétiens, qui vivent de lait et de beurre, de quoy ils ont grande abondance, et en lieu de pain, ils mangent des dattes, et quelque peu de riz, que l'on y apporte de dehors. Ils sont naturellement Ethiopes comme les chrétiens du roi David, ayans toutesfois les cheveux plus longs, noirs et frisés. Leurs habillemens sont faits à la mauresque, à savoir, un drap seulement à l'entour des parties honteuses, à la mode d'Inde et d'Arabie.

Il n'y a aucun seigneur naturel, mais sont les villes prochaines à la mer commandées par les Mores de l'Arabie Felice, lesquels l'ôtèrent petit à petit aux chrétiens qui hantoyent avec eux. La terre n'est point fertile, mais deserte, comme toute l'Arabie; et là sont montagnes de merveilleuse grandeur, avec plusieurs ruisseaux d'eau douce et sang de dragon, qui est une gomme d'un arbre engendré en ces montagnes non trop haut, mais gros, ayant l'écorce deliée, et la cime pointue comme une pyramide, avec les feuilles taillées comme celles d'un chêne. Et d'icy, vient aussi l'aloé socoterino, prenant le nom de la même île; mais, en la côte de la mer, se trouve beaucoup d'ambracan, tout ainsi comme en l'Ethiopie, et depuis Ccfala jusqu'au cap de Guardafuni, et de cette île de la mer Oceane. Cependant, Monseigneur, que nous estions en terre,

j'ay veu un animal, que les auteurs nomment cameleon, disant qu'il vit seulement d'air, et ne marche guère vite, combien qu'à le voir, il semble fort joyeux. Sa grandeur est semblable à celle d'un lisart vert, mais il a le corps un peu plus grand et les jambes plus hautes, fait à la semblance d'un bras d'homme, et tout au long de l'echine taché comme une truite, avec les yeux fort beaux, et la queue assez longue et un peu tournée, estant par conclusion, rouge, bleu et blanc, et même sous le ventre, et n'y a point de faute qu'il change de couleur bien souvent, sans qu'autre couleur s'y approche, ce que j'ay fort bien observé et fait jugement que ce vient de la propre nature de l'animal, selon le plaisir ou déplaisir qu'il prend de près ou de loin. En cette île sont plusieurs villes et maisons tissues de rameaux de dattes, et les eglises bâties comme celles des Mores, avec autels comme les nôtres; et il n'y a pas longtemps que les Portugalois y firent une forteresse, tuant et chassant tous les Mores de l'Arabie Heureuse; mais parce que le pays estoit sauvage et sans profit, ladite forteresse fut abandonnée et mise par terre par les Mores, qui y retournèrent, lesquels, maintenant que sommes arrivés, s'en sont tous fouis aux montagnes; parquoy je n'ay peu savoir ni entendre chose de grande importance, sinon que les premiers habitants de cette île

furent jadis convertis à notre foy par un apôtre de Notre Seigneur, et qu'ils ont en grande reverence la croix, le dimanche et les autres fêtes, allans à l'église avec leurs femmes et enfans, combien qu'ils n'entrent dedans, se laissans gouverner par un prêtre qu'ils appellent Abunna.

Après que nous eûmes en ce lieu fait provision d'eau, le quatrième jour de mars, nous reprîmes notre chemin et passâmes ledit cap de Guardafuni à la vue d'Ethiopie, traversans de là à l'autre côté de l'Arabie Heureuse, jusqu'à ce que, le quatorzième de mars, arrivâmes à Aden, qui est loin de Socotora cent vingt lieues et à treize degrez de latitude. Ce lieu est le port principal d'Arabie et d'Ethiopie, d'assez grande étendue et, à mon avis, le plus noble, riche, fort et beau que j'aye veu, ou que j'espère voir en ces contrées, car du côté de l'Arabie Heureuse, vers le septentrion, au milieu d'une belle plaine sort une montagne qui va trouver la mer à deux lieues de là, de laquelle après elle est environnée la plus grande partie, tellement qu'elle ressemble à une île, estant si droite du côté du levant où est un port fort beau et sûr, qu'il semble être quasi impossible d'y pouvoir monter. Toutesfoys, au pied d'icelle l'on voit edifiée cette cité en forme d'un demy-cerceau, et fortifiée d'un côté du dos de la montagne, et de deux autres de la mer, là où sont deux grandes

tours qui la defendent de tous assauts, et au bout de ladite montagne, tant d'un côté que d'autre, se voyent vingt cinq petits châteaux ou tours de pierre et autres choses pour la defense de ladite ville, en laquelle, comme aux autres d'Arabie et d'Ethiopie, prochaines à la mer, il ne pleut sinon au bout de cinq ou six ans une fois; et nonobstant, l'on y trouve de bons fruits de toutes sortes, car les arbres se conservent par l'humeur radicale de la terre, et par la rosée qui y tombe du ciel en grande quantité; mais l'eau douce est apportée de terre ferme loing de la ville quatre lieues.

Avant que les Portugalois fussent maîtres de la mer des Indes, il souloit aborder en cette ville grand nombre d'épiceries, drogues medicinales, senteurs, herbe de tanneurs, pierres precieuses, draps de soye et coton, et toutes autres marchandises que l'on apporte du levant; et d'icy passoyent en Arabie, en Syrie et en Asie mineure, jusques dans les ports de Damas et d'Alepo, et de là l'on les distribuoit par l'Ethiopie. Toutesfois, la plus grande quantité estoit portée par la mer à Ziden, qui est un port de la Mecque, à Suese, et aux autres ports du Caire, prochains au Mont Sinäi, duquel lieu elles passoyent en Alexandrie, et de là en notre Europe; tellement que cette region de Malacca, Calicut, Ormus et Aden, où telles marchandises abordoyent, estoit re-

putée la plus noble et riche d'Orient, comme en nos quartiers sont maintenant Venise et de deçà le Caire <sup>1</sup>. Mais depuis que les Portugalois y arrivèrent, estant failli le profit et commerce desdites villes, les marchans indiens aussi se retirèrent à la terre ferme ce qui

1. Aden, l'une des plus fortes villes de l'Arabie heureuse, est assise au pied d'une haute montaigne qui abotie par longue et estroicte pointe de terre en mer et est lavée de rivieres de costé et d'autre, tellement que c'est une demye isle. Ceste montaigne est si stérile qu'il n'y croist arbre ni herbe à cause que ce sont comme cailloux entassez et roches eslevées l'une sur l'autre. Il n'y a point d'eau douce et ne pleut pas souvent en Aden. D'un village fort esloigné de là, ilz font venir de l'eau par un conduit jusques à deux heures prez de la ville où ceux qui en ont faute la vont querir. Tous les vivres y sont aussi apportez d'ailleurs et neantmoins, on y en trouve toujours à grand foison. Elle est ceinte de murailles, munie de tours, fortifiée de boulevards, de belle veue, fort hantée de marchands indiens, perses, ethiopiens et de diverses contrées de l'Arabie. Les habitants sont Mahumetistes, Mores blancs et d'assez honneste contenance. Osorius, *Histoire de Portugal*, f° 255.

L'auteur d'une histoire du Yémen, intitulée Rouh oul Rouh, nous apprend qu'en l'année 914 de l'hégire (1508 de J.-C.), un violent incendie détruisit à Aden le quartier juif, la medressèh Sofianièh et anéantit une immense quantité de marchandises précieuses.

Une histoire d'Aden a été écrite par Abou Abdallah Ibn Ahmed Maqramah et nous possédons sur cette ville deux ouvrages récents intitulés, l'un : *An account of Aden by Captain R. L. Playfair*, Aden, 1859 ; l'autre : *An account of the British settlement of Aden in Arabia compiled by Captain F. M. Hunter, Assistant political Resident*, Aden. Londres, 1877.

Ibn el Moudjaouir, dans son ouvrage consacré à la description de l'Arabie, a donné une longue notice sur Aden.

apporte grand prejudice au pays d'Inde, à Venise et au Caire, puisqu'il faut que tout passe par les mains des Portugalois.

Incontinent que fûmes icy arrivés, notre capitaine en signe d'amitié, salua le port avec son artillerie, parquoy les ambassadeurs de Amirmirigian <sup>1</sup>, gouverneur de la ville, luy vinrent faire la reverence, et remontrer qu'ils ne desiroient sinon la paix avec les Portugalois en luy offrant vivres et tout ce qu'il vouloit pour rafraichir son armée. Quant et quant luy dirent des nouvelles, que Amyrasen, l'un des deux capitaines du sultan estoit entré en terre ferme d'Arabie avec mille huit cens hommes blancs, entre lesquels il y avoit sept cens arquebusiers et trois cents archers, qui avoient jà pris Zibi <sup>2</sup> et

1. Amirmirigian est l'altération des deux mots Emir Merdjan. Le mot Merdjan a la signification de corail ; ce nom est généralement donné en Orient aux esclaves nègres ou abyssiniens. Osorio nous apprend, en effet, que l'émir Merdjan était un Ethiopien, brave capitaine, qui gouvernait Aden au nom du sultan Amir qui résidait à Sana'a.

2. Il faut lire Zebid, ville principale du Tehama ou partie maritime du Yémen. Elle est située, dit Aboul Fêda dans sa Géographie, dans une plaine à un peu moins d'une journée de la mer. Ses eaux sont des eaux de puits. Elle abonde en palmiers. Elle est entourée d'un mur et a huit portes. L'auteur de l'histoire de la ville de Zebid nous apprend que cette ville fut fondée au mois de chaaban 204 de l'hégire (823 a. D.) sur l'ordre du khalife Mamoun, par Mohammed ben Abdallah ben Ziyad el Oumewy; elle fut entourée d'une muraille

Taësa', villes principales du royaume d'Aden, et pillé innumérables richesses, desquelles ils payoient les

flanquée de cent sept tours séparées l'une de l'autre par une distance de quatre-vingt coudées.

Niebuhr nous apprend que cette muraille était complètement détruite lorsqu'il visita cette ville.

L'histoire de Zebid a été écrite par le Faqih Seif oul islam Abderahman ibn Zy Yezen et traduite par M. C. T. Johannsen, sous le titre de *Historia Iemanæ*. Bonn, 1828.

Le comite vénitien, qui fit de 1536 à 1538 le voyage de Suez à Diu, à bord d'un des navires de la flotte de Suleyman Pacha, a consacré quelques lignes à Zebid : et sappiate come la terra et luogo del Zibit è bellissimo et è dotata di acque vive in gran quantità et ha di bellissimoi giardini et ha assaissime cose che non sono in tutta la Arabia et massime Zibibi damaschini senza nocciolo et altri perfetissimi frutti come dattili et assai carne et honestamente formento. *Viaggi fatti da Vinetia alla Tana, in Persia, in India, etc.* Venise, 1543, f° 174.

1. Les géographes arabes ne nous fournissent que très peu de détails sur la ville de Ta'az qui fut autrefois la résidence des souverains du Yémen. Elle est située dans la province du Djibal, à cinq journées de marche d'Aden et à trois journées de Sana'a. Ibn Batouta la visita à son retour de la Mekke. C'est, dit-il, une des plus belles et des plus grandes villes du pays, et ses habitans sont orgueilleux, insolents et durs, comme cela a lieu le plus souvent dans les villes où demeurent les rois. Ta'izz a trois quartiers : l'un est occupé par le sultan, ses mamloûcs, ses domestiques et par les grands de l'Etat ; je ne me souviens pas maintenant de son nom. Le second est occupé par les commandants et les troupes et il s'appelle 'Odainah. Dans le troisième, réside la généralité du peuple ; on y voit le grand marché et il se nomme Almohâleb. *Voyages*, tome II, page 172.

Les députés du commerce français envoyés au Yémen en 1709 traversèrent cette ville en se rendant à Sana'a. L'auteur de la relation

autres soldats d'Arabie sujets à un seigneur d'icelle, grand ennemy du roy d'Aden, de manière qu'ils estoient déjà prochains à Almacharana, forteresse remplie des tresors de plusieurs roys d'Aden, et de si grande valeur qu'afin de n'être reputé menteur, je ne l'ose écrire<sup>1</sup>. Et combien que le roy même y fit aller, pour defendre son bien, quatre vingts mille hommes de guerre, toutefois il ne pouvoit resister à l'armée du sultan, à cause des arquebusiers et de l'artillerie. Ils disent encor comme Rayssalmon, autre capitaine du sultan, estoit entré dans le port d'Aden avec son armée, laquelle il avoit amené

du voyage l'appelle Tage. Cette ville, dit-il, est fort renommée dans le païs; elle est grande et fermée de belles murailles qu'on dit être un ouvrage des Turcs avec un beau château sur une montagne qui commande la ville et qui paroît de six lieuës de loin... On a pratiqué plusieurs jardins sur le penchant de cette montagne qui font un fort bel effet à la vue et qui donnent à la ville de grandes commodités. *Voyage de l'Arabie heureuse*, etc. Amsterdam, 1716, page 194.

Niebuhr a donné, dans son *Voyage en Arabie*, une description de Taizz ainsi que le plan et une vue de cette ville.

1. Yaqout, dans son *Dictionnaire géographique*, se borne à mentionner ce château. « Maqaranah, dit-il, est un château dans le Yémen. » Cette place forte dépendait de la ville de Rida'. L'auteur de l'histoire du Yémen, le cheikh Qouthb Eddin nous apprend qu'au mois de mars 1517 Barsbay s'empara de Ta'az et après la retraite du sultan Amir, marcha sur Maqrana, place forte où étaient renfermés les trésors du sultan. Il y trouva d'immenses richesses. *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale*, tome IV, page 427.

de l'île de Cameran<sup>1</sup> dans la mer Rouge, et avec mille deux cens personnes avoit combattu quinze jours la ville, et rompu une partie de la muraille, toutefois qu'à la fin, les Mameluches s'estoyent retirés et retournés à Ziden, sans faire autre chose.

Le capitaine adonc, ayant honorablement reçu ces ambassadeurs, leur fit entendre, qu'il estoit fort marry de n'avoir rencontré ladite armée; mais qu'il avoit deliberé de l'aller trouver jusqu'à Ziden, n'ayant à faire

1. Les géographes orientaux sont très sobres de renseignements sur l'île de Kameran. Yaqout se borne à dire que Kameran est une île située vis-à-vis de Zebid et qu'elle protège le prince qui gouverne le Tehama. Le faqih Mohammed ibn Abdouïeh a habité cette île; il y mourut et on se rend à son tombeau en pèlerinage afin d'obtenir la pluie. La poussière que l'on y recueille a la vertu d'appaiser les flots courroucés.

Thevet, dans sa *Cosmographie*, et Davity, dans sa *Description de l'Asie*, ont recueilli tous les renseignements fournis par les navigateurs sur l'île de Kameran, appelée aussi par corruption Canoran et quelquefois aussi Cademolt, et principalement ceux qui sont donnés par le comite vénitien qui fut embarqué à bord de la flotte commandée par Suleyman Pacha et dont la relation a été insérée dans les *Viaggi alla Tana*. Venise, 1543, f<sup>os</sup> 159-180.

Elle a quatre lieuës d'Espagne de tour, ou, selon Thevet, cinq lieuës de France, douze lieuës de long et huit de large, selon Uretta en son *Histoire d'Ethiopie*. Elle est accommodée d'un assez bon port et en a deux dont l'un s'appelle Becdanic, qui a son entrée dangereuse et l'autre Kalvalal à la bouche duquel à main gauche on void une petite forteresse de terre grasse où l'on faict le guet jour et nuit, de peur d'estre surpris. La ville qui est près du port ne sçauroit avoir

d'autre chose que d'un bon pilote ou gouverneur bien expert en la mer, pour le conduire à Ziden; et que, quant à la paix, le roy de Portugal ne faisoit la guerre sinon à ceux qui la vouloyent, ny dénioit la paix à personne qui la luy demandoit: et que touchant ce point, il en parleroit plus au long une autre fois. Les ambassadeurs ne furent sitôt partis et retournés en terre, qu'ils revinrent presentant au capitaine quatre pilotes, grande quantité de chair, de pain et de fruits.

plus de trois cens feux, combien qu'elle ayt esté jadis assez belle, mais elle fut ruinée sous Alphonse Albuquerque, tellement que Jose dit qu'il n'y reste plus que quelques ruines de ses chasteaux et un autre de ses anciens bastiments. C'est une isle abondante en eau et pleine de rafraichissements et de plusieurs sources d'eau vive. C'est la meilleure isle et la plus fertile de tout ce golfe et la plus plaisante. Elle a des bois fort épais et produit fort grande quantité de dattes et de jujubes et certain gros grain blanc, outre du gingembre de la Mecque et force millet. On prend en ce lieu grande quantité de corail blanc, beaucoup de poissons et quelques huîtres de perles et l'on y fait force sel. Il y a force bestail et gros et menu. Les habitans sont noirs, de la couleur des Ethiopiens, et petits ou du moins de moyenne taille. Ils sont aussi gens de bien que les autres Arabes et s'occupent surtout à pescher. Les hommes vont nuds, sans porter autre chose sur la teste ou aux pieds ny autour des parties honteuses qu'un simple linge. Leurs maisons sont faites de branches et feuilles de palme. Ils ne font que voyager sur le golfe avec leurs barques cousuës avec certaines petites cordes qu'ils font de datiers et leurs voiles sont faites de nattes deliées des mesmes palmes de datiers si bien qu'ils portent au rivage de la terre ferme quantité de dates, de jujubes, de leur grain et du gingembre. Davity, *Description de l'Asie*, page 308.

Et ainsi partîmes, et en un jour et demy, fîmes trente lieues, jusqu'à ce qu'arrivâmes au detroit de la mer Rouge, situé au treizième degré de latitude, là où trouvâmes une île appelée Bebel, assez haute, mais sterile, ayant de circuit deux lieues, et estant une lieue loin de la terre d'Arabie et d'Ethiopie <sup>1</sup>. L'on dit qu'il y avoit anciennement icy deux chaines de fer à travers, qui empêchoyent l'entrée et sortie de la mer Rouge, dans laquelle entrâmes le dix septième jour de mars, et prîmes un navire de Cambaie, lequel venoit de Zeila chargé de Turcs et de Mammeluches, marchandises et vivres; mais la fortune voulut que la même nuit, nous fûmes surpris d'une très grande fortune de mer, tellement que perdîmes ledit navire avec d'autres Indiens, qui estoient en

1. Il faut lire Bab el Mandeb au lieu de Bebel. Mandeb est le nom d'une haute montagne qui s'élève sur la côte du Yémen et qui a donné son nom au détroit et à une île située en face d'elle. Les auteurs orientaux ne donnent aucun renseignement sur cette île. Nous trouvons celui-ci dans la relation du voyage de l'Arabie heureuse, rédigée par La Roque.

« L'isle nous demeuroit sur la main droite en entrant; elle peut avoir deux lieues de longueur sur une largeur un peu moindre: on y voit quelque verdure en certains endroits, quoique, en général, elle ne soit presque qu'un rocher sterile, battu des vents et des vagues et brûlé par l'ardeur du soleil. » *Voyage de l'Arabie heureuse par l'Océan oriental et le detroit de la mer Rouge. Fait pour la première fois par les François dans les années 1708, 1709 et 1710.* Amsterdam, 1716, page 68.

notre compagnie, chargés de chrétiens de Malabar, et une flute en laquelle estoyent six hommes Portugalois ; et allans ainsi par la mer Rouge, à vue de plusieurs grandes îles inhabitables pour faute d'eau, mêmes vingt cinq jours jusqu'au port de Ziden, et ce à cause des vents contraires ; lequel chemin fut environ de deux cents lieues. Et estant déjà près à huit lieues du port, et près à entrer dedans et combattre la ville et l'armée, la fortune de rechef voulut que le vent se tourna de poupe à proue, de sorte qu'il ne fut jamais possible de passer plus outre, ce qui nous porta grand dommage, estant en ce temps-là l'armée du sultan depourvue. Ce malheur causa encor que les ambassadeurs de Prête-Jean ne passèrent plus outre. Et ainsi menés par la fortune deux jours, le vendredi-saint, perdîmes un grand navire de Malaca, qu'ils appellent en ce pays giunco, ayant premièrement fait sauter dans le nôtre un grand nombre de chrétiens qui venoyent de la Cina, et à la fin, trouvâmes par la hauteur du soleil avoir detourné notre voyage de trente lieues, de manière que n'ayant guère d'eau, et ne sachant où en prendre, et nous voyant beaucoup de gens, prîmes le chemin vers l'île de Cameran, comme le vent nous portoit, là où le pilote faillant le chemin, nous amena en la côte d'Ethiopie, lointaine de l'autre d'Arabie trente lieues. Ayant delibéré

d'entrer en l'île de Suachem, qui est en un bras de mer, où les chrétiens d'Ethiopie s'embarquent pour aller en Jerusalem, et estans jà sous la latitude de dix huit degres, jamais ne sûmes connoitre ladite île, pendant lequel temps, vîmes un navire des Maures, qui y alloient aussi, lesquels nous assaillîmes, mais ils s'enfuirent, et donnèrent en terre laissant là le navire. Lors nous descendîmes en terre pour chercher de l'eau, laquelle après avoir fait plusieurs fossés et puits, nous trouvâmes salée, dont retournâmes fort marriz et fâchés au navire.

Ayant ainsi perdu toute esperance de trouver l'île de Suachen, deliberâmes passer à Dalacie, qui est une autre île en la même côte, où estoyent autrefois abordés les navires de l'autre capitaine, qui estoit entré en la mer Rouge ; même que l'ambassadeur de Prête-Jean nous sollicitoit à ce faire, nous assurant que de là nous pourrions aller jusqu'au pays de son maître, là où nous serions secourus de tout ce qui nous estoit necessaire. Toutefois, en ce voyage, nous ne trouvâmes rien, combien que souvent nous allâmes en terre pour trouver de l'eau. Estant en cette misère, allâmes longtemps comme perdus et desesperés, sinon de la misericorde de Dieu, vous assurant, Monseigneur, que ce estoit une grande pitié que de voir mourir de soif si grand nombre de gens

et même ceux de Malabar, comme de plus petite complexion; d'autres mouroyent buvant de l'eau salée, d'autres, du tout desesperés, se jetoient dans la mer, prenans terre parmi ces îles inhabitables, d'autres devenoyent aveugles, et les autres mouroyent comme chiens enragés. De ce malheur, nous tombâmes encor en un autre plus grand, car ayant laissé le droit chemin, qui estoit au long de la terre, nous prîmes la haute mer pour plus sûre navigation toute une nuit; et au bout du jour, nous nous trouvâmes environnés et bien empêchés parmi tout plein de rochers et des îles, tellement que ne sachant le chemin, ny pouvant retourner en arrière à cause du vent qui nous chassoit, et l'eau déjà nous estant quasi du tout faillie, nous pensâmes, sans aucune esperance, être perdus.

Finablement, après avoir icy demeuré plusieurs jours, (car il n'estoit possible de cheminer la nuit, et le jour falloit que le bateau allât au devant du navire pour sonder le fond de l'eau, et luy faire la scorte), nous trouvâmes certaines îles plus grandes où la mer estoit encore plus large; et ayant là trouvé quelques autres navires venus de Dalacie pour pêcher des perles, prîmes quelque peu de courage, pensans être prochains à ladite île, moyennant la latitude de seize degrés que nous trouvâmes. Et ainsi cherchant d'aborder auxdits na-

vires, ils s'enfuyrent en une île assez grande, et nous fûmes contraints, à cause de la nuit nous cloigner de terre jusqu'au lendemain matin, que nous nous en trouvâmes loin de quatre lieues. Pendant lequel temps, l'ambassadeur nous montra Dalacie, avec tout plein d'autres îles prochaines à la terre et au port de Prête-Jean en la côte d'Ethiopie, au pied d'une grande montagne, appelée Bisan ou Vision<sup>1</sup>, là où est un hermitage des religieux et une eglise dediée à Abraham, en laquelle demeure un evêque de sainte vie, appelé Abuna Gebbra Christos, ensemble d'autres religieux observantins, prians notre capitaine d'aller là pour rafraîchir son armée, ce qu'il ne voulut oncques faire, mais envoya le bateau en l'île de Dalacie pour chercher de l'eau douce, lequel allé et revenu tout joyeux, ayant pris un petit navire des Maures, qu'ils appellent gelfa<sup>2</sup>, nous porta

1. Le monastere (de Bizen ou de la Vision de Jésus) est distant de celui où nous estions (le monastère de S. Michel) par l'espace de trois mille de mauvais chemins, et s'appelle le monastere de la Vision de Jesus, lequel est situé sur la pointe d'un roc fort haut et de tous cotez qu'on peut jeter la veuë en bas, on aperçoit une profondeur tenebreuse et epouventable qui ne ressemble rien mieux qu'un enfer. *Historiale description de l'Ethiopie* par Dom Francisque Alvarez. Anvers, 1558, fol. 65.

Alvarez parle avec éloges des peintures et anciens manuscrits conservés dans le couvent de la Vision.

2. Il faut lire djelba : les Arabes du Yémen donnent ce nom aux

nouvelles comme il avoit trouvé en une autre petite île joignante à celle de Dalacie grande abondance d'eau et de bétail. Parquoy le premier jour de may, nous primes terre environ quatre cents hommes, rendant le pays sûr parce que les Mores s'enfuirent tous à Dalacie.

Or, il estoit advenu que dans ladite gelfa l'on avoit pris un More, homme sage, lequel, après luy avoir donné habillements et draps de plusieurs sortes, envoyâmes en Dalacie pour parler au roy, et l'avertir que nous n'estions là descendus pour luy faire dommage, mais pour prendre de l'eau et la luy payer à sa volonté, et aussi pour attendre là notre capitaine majeur, qui s'estoit egaré de nous par fortune de mer.

Le roy assuré par ce More, nous envoya ses ambassadeurs, lesquels ayant reconnu Mathieu, ambassadeur du roi David<sup>1</sup>, luy firent grande fête, nous

barques dont les planches sont cousues l'une à l'autre par des cordelettes en fibres de dattiers. Carlier de Pinon décrit ces barques en ces termes : Ces vaisseaux n'ont aucuns clous mais les liaisons des ais sont faictes avecq de la fisselle et les trous fermez par dehors avec des chevilles de boys et au dedans avecq des estoupes. Leurs voiles sont faictes de nattes qu'ils accommodent des feuilles de palmiers. Celuy qui conduict le vaisseau est assis en proue tenant une corde en chaque main avec les quelles il puisse gouverner le timon et le tourner de ça ou de là, selon qu'il voit estre necessaire pour ne toucher aux secha ou bancs qu'il descouvre. Carlier de Pinon, *Voyage au Levant*, mss. français 6092 de la Bibliothèque Nationale, f<sup>o</sup> 110 r<sup>o</sup>.

1. Ce Mathieu mourut le quatre mai 1520, dans le village de

offrant que le tout estoit à notre commandement, de quoy notre capitaine les remercia bien fort, et les pria de nous envoyer quelques vivres, de manière que, le jour ensuivant, le roy récrit à l'ambassadeur et au capitaine, se rejouissant de leur venue parmy tout plein de grands presents, qu'il nous envoya, comme lait, chair et miel, montrant d'avoir grande envie de parler à nous, ce qu'il fit au bout de trois jours qu'il vint vers nous, accompagné de cinq cents hommes de pied, armés de certains dards, écus et arcs non guères bons, et quelques épées comme les nôtres, entre lesquelles gens, les plus apparents estoient sur des chamcaux et dromadaires, et chevaux legers d'Arabie, avec plusieurs instruments et sons à la mode du pays.

Le roy estoit habillé à la mauresque, avec une robe d'or et de soye de diverses couleurs, et au dessus de sa robe avoit un drap à travers à l'apostolique. Son âge ne passoit vingt cinq ans; la couleur de sa chair estoit tannée bien obscure, comme la plus grande partie des Mores d'Arabie Felice, jusqu'à la Mecque, et ses cheveux fort longs et frisés.

A cette venue du roy, nous descendîmes à terre avec

Giargara dépendant du monastère de la Vision. Alvarez nous apprend qu'il l'assista pendant ses derniers moments. *Historiale description de l'Ethiopie*, fol. 54 et 55.

notre capitaine, et tous sans armes, en signe de plus grande amitié; toutefois les bateaux faisoient toujours le guet près du bord de peur de quelque trahison, selon la coutume des Arabes. Et après plusieurs ceremonies, le capitaine et l'ambassadeur prièrent le roy d'envoyer à Suachem, ou par mer ou par terre, pour savoir nouvelles de notre armée, et luy en donner des nôtres, ce que le roy promit, et ayant envoyé querir noz lettres aux navires, s'en retourna en sa terre. Parmy ce colloque, nous sûmes quelques nouvelles de l'estat du roy David, que nous appelons Prête-Jean, et les Mores Sultan Aticlabasci<sup>1</sup>, et trouvâmes que l'étendue de son royaume comprend quasi toute l'Ethiopie interieure, et la basse Egypte. Les autres sont d'opinion que son domaine aille bien près de Mamcongo, qui est une terre à côté de Ghinea du roy de Portugal; et quand il marche en campagne, il loge sous des pavillons et tentes de soye, et de draps de diverses sortes, estant accompagné d'une quantité innumerable de gens tant à pied comme à cheval, tellement qu'il ne peut demeurer en un pays plus de quatre mois, à cause des vivres, ny retourner au même lieu dont il part, sinon au bout de dix ans, à cause de la cherté des vivres. Il se tient maintenant à

1. Les mots Sultan Atiq el Habech signifient le souverain de l'Abyssinie ayant une antique origine.

Chaxumo, terre qu'autrefois a esté appelée Auxuma, mais le vocable est corrompu, comme celui de Meroé, île dans le Nil, qu'on dit maintenant Gueguère<sup>1</sup>. Ils disent que ledit seigneur est jeune de dix huit ans, beau, la couleur de sa chair est olivâtre, et ne le peut-on voir au visage, sinon une fois l'an, ayant tout le reste du temps la face couverte, ny moins veut que personne luy parle, sinon par le rapport d'un truchement, et de trois ou quatre personnes<sup>2</sup>.

Les hommes naturels de la terre ont tous une marque de feu, ainsi que l'on les voit à Rome, lequel signe ne font jà en lieu de baptême, estans baptisés avec de l'eau comme nous, mais seulement pour observer la

1. Axum ou Chaxume distant, dit Fr. Alvarez, de S.-Michel l'espace de deux journées de chemin qu'il faut toujours tenir par le milieu de ces montagnes; et y avons autrefois demeuré huit mois continuels par le commandement de Prete-Jan. Ce lieu fut jadis la cité et résidence de la Royne Saba le propre nom de laquelle étoit Maqueda, elle-meme qui mena les chameaux chargés d'or à Salomon lorsqu'il s'occupoit à l'édification du temple de Hierusalem. *Historiale description de l'Ethiopie*, fol. 103, v.

2. Le roi David, qui régnoit en Abyssinie à l'époque où les Portugais entrèrent dans la mer Rouge, étoit le second fils du roi David et de la reine Mogeça. Son frère aîné avoit été privé de ses droits au trône en raison de la ferocité de son caractère. Son aïeule Hélène et le métropolitain Marc furent chargés de sa tutelle jusqu'à sa majorité. *Jobi Ludolfi alias Leut-holf dicti, Historia Ethiopica* etc. Francfort sur le Mein, 1681, L. II, chap. VI.

coutume de Salomon, qui marquoit ainsi ses esclaves, de la lignée duquel l'on dit qu'est venu ce roy d'Ethiopie, à cause d'une royne, laquelle passant par là, devint grosse et accoucha d'un fils, duquel est venu cette generation, qui observe la loy antique et moderne, comme sortie de la maison d'Israël, accoutumant la circoncision et le baptême, et observant les fêtes des apôtres, des saints, des patriarches, et prophètes du vieux et nouveau testament<sup>1</sup>. Aucuns autres disent que là est un anneau de Salomon, avec une couronne et une chaire du roy David, tenue en grande reverence. S'il plaît à Dieu de m'amener jusques là, je vous en diray, à mon retour, de plus certaines nouvelles.

En cette île donc (qui a seize degrés de latitude, vingt lieues de circuit, et prochaine sept lieues à la terre d'Ethiopie) nous demeurâmes un mois tout entier. Et combien qu'elle soit sterile, toutefois l'on y apporte d'Ethiopie force miel, millet, beurre et quelque peu de blé, qui nous donna grand soulagement, avec le bétail et l'eau douce, que nous y trouvâmes. Lesquelles commodités ont esté cause, qu'elle a esté ainsi fréquentée, avec les perles qu'on y pêche, qui sont toutes au roy.

1. Selon les traditions orientales, Balqis, reine de Saba, se rendit auprès de Salomon et en eut un fils qui reçut le nom de Menilek ou Menelik.

L'on va les pêcher au fin fond de la mer avec un filet traînant, lequel après qu'il est plein, il se tire dehors par le contrepoids d'un navire. Et ainsi ils ont de coutume de faire en Cefala, au long de la côte d'Ethiopie, dont l'on porte l'or de terre ferme, non loin de Mòzambique. Et le semblable font en Baharen, qui est une île en la mer de Perse, duquel lieu viennent les plus precieuses perles et en grande quantité que d'autre part. Et ainsi font-ils en l'île de Zeilan, au dessous de Dalacie de cent lieues, où s'engendrent encore les topases, les hia-cynthes, les rubis, les saphirs, ballaches, quelques carboucles, grenats, chrysolites et la meilleure cannelle. Cette île de Zeilan me semble être la Trapobane, et non Sumatra, combien que l'année passée j'ay écrit le contraire; mais je cognois qu'en ce temps là Sumatra n'estoit encor découverte. L'on pêche aussi les perles par delà Malaca, au pays de Cataio ou de Cina, en certaines îles de la mer grande, et toutes en une même manière.

Mais retournant à notre propos, vous devez entendre, Monseigneur, que durant notre demeure en Dalacie, l'ambassadeur pria souvent le capitaine d'envoyer le bateau en l'île de Mazua<sup>1</sup>, loin de nous cinq

1. Massaoua; Dapper donne son nom d'une façon inexacte. Il l'ap-

lieues seulement, pour être informés de notre voyage et de l'armée, d'aucuns religieux, qui là demeurent en l'hermitage de la Vision. Ce que le capitaine ne voulut pas faire, craignant quelque inconvenient, allant et venant d'un côté et d'autre, sous lequel propos ayant finalement deliberé de partir, pour aller en l'île de Cameran, et de là aux Indes, les Mores de Dalacie nous avertirent que l'armée estoit en ladite île de Cameran ; et se voyant assurés qu'elle ne viendroit point en leur quartier, commencèrent à ne faire grand compte de nous, ny de notre amitié.

Mais bientôt après, arrivèrent deux caravelles des nôtres, envoyées vers nous par le capitaine majeur, qui se doutoit que nous ne fussions perdus, et encor pour decouvrir quelques ports des chrétiens ; et ainsi eûmes nouvelles, que le jour même que nous nous separâmes de l'armée, estant prochains de la terre de Ziden, il aborda une guelfe au navire de notre capitaine avec dix

pelle Mazua ou Mazuan. C'est, dit-il, une île de la Mer-Rouge à une petite lieuë de la côte vis à vis d'Arquiço sous le 15<sup>e</sup> degré 40 minutes de latitude. Les Turcs l'ont ostée aux Abyssins l'an 1527. Ce sont aussi les Mahometans qui avoient bâti une forteresse entre cette île et Doncale, mais les Abyssins l'ayant prise la rasèrent.... Les habitans sont vêtus de coton et de soie et la plupart d'entr'eux sont Mahometans. Du temps même des Abyssins, il y avoit plus de mosquées que de temples et d'Arabes que de Chrétiens. Dapper, *Description de l'Afrique*, page 407.

huit chrétiens de Grèce, Corfou, Candie et Chio, et quelques Genevois tous bombardiers et maîtres de galères, disant qu'au commencement, que le Soudan commença à dresser son armée, ils furent pris dans les ports de Syrie et envoyés à Suez, pour faire et armer les galères, mais qu'ils s'en estoient enfuis, donnans à entendre au capitaine Mauron qu'ils retourneroyent à Suez, ayant delibéré de prendre un grand navire, avant que de passer aux Indes, ou en Ormus aux forteresses des chrétiens, et que maintenant ayans vu notre armée, ils estoyent venus là pour luy donner nouvelles que la terre de Ziden estoit assez mal pourvue, car, il n'y avoit plus que trois cents Mammeluches et que Rayssalmon, l'un des capitaines du soudan, qui avoit tué l'autre, avoit mis en ordre deux galères, pour passer au Caire vers le Grand Turc, que l'on dit maintenant être seigneur de l'Asie Mineure et de la Syrie, et que tous les autres Turcs et Mammeluches estoyent égarés çà et là pour faute d'être payés, ayans laissé les galères et artillerie au long de la mer, comme ceux qui ne se doutoient de notre venue. Et que sur ces nouvelles, le capitaine majeur desirant d'arriver à Ziden, fut quinze jours voltigeant par la mer sans pouvoir jamais prendre port à cause du vent contraire.

Et de fait, du temps que nous vîmes la terre de Ziden, à l'entrée de l'armée dans le port, Rayssalmon,

ayant esté averty de notre venue, eut loisir de pourvoir la ville d'artillerie et de gens de la Mecche, qui passèrent en nombre plus de dix mille, de diverses regions, là venus en pelerinage ; car de la Mecche jusqu'à Ziden il n'y a que douze lieues. Et incontinent qu'ils virent notre armée comparoître, ils ne cessèrent ny jour ny nuit de tirer contre. Parquoy fut delibéré par le conseil du seigneur Lopes Soares de ne tenter la fortune plus outre, mettant en hasard toute l'armée des Portugalois, et le pays des Indes, même qu'en ce temps s'enfuit un esclave, valet de chambre dudit Rayssalmon et chrétien, natif du mont de la Vision, qui avertit le capitaine comme la ville estoit de toutes parts fortifiée, avec plusieurs autres secrets et choses d'importance ; et que là estoit venu un ambassadeur du roy de Cambaye, par le conseil d'un Turc nommé Melquias, seigneur de l'île de Diupatan, et sujet audit roy<sup>1</sup> lequel, estant homme fin et cauteleux, entretenoit d'un côté les Portugalois, et de l'autre le Soudan, desirant toutefois la destruction dudit seigneur, à l'avantage des Portugalois, les sollicitant de passer le plus tôt qu'ils pourroyent à Diupatan, car là, il les aideroit de vivres, d'artillerie, de navires, de bois et d'hommes, et se viendroit joindre à leur armée. Les-

1. Melik A'az ou Melik Yias.

quelles choses sues par le capitaine majeur, donna ordre de s'en aller, faisant premièrement brûler trois gros navires, avec un galeon de deux couvertes, jadis armées par les Mammeluches, quand ils furent en Aden ; et ayant ainsi tout dépêché, se vint rendre en l'île de Cameran, dont (comme j'ay dit) avoyent esté depêchées lesdites caravelles, pour nous venir trouver en Dalacie.

Le Ziden (comme disent aucuns) est une ville de l'Arabie Deserte, ayant vingt deux degrés et demy de latitude, où est le port de la Mecche, fort renommé entre les Mores, lesquelles l'appellent Terre Sainte, tout ainsi que la Mecche et Medina Talnabi, là où est enterré Mahomet, auquel lieu vont en pelerinage de tous côtés ceux qui suyvent sa loy. La dite ville n'est pas trop grande, mais bien murée et pleine de bâtimens de pierres ; bien est vray que, du côté de la mer, elle souloit être sans murailles ; mais ils commencèrent à les y faire depuis que les Portugalois furent premièrement à la mer Rouge. Le pays est fort sterile et desert, comme les autres d'Arabie ; on n'y boit autre eau sinon celle que l'on porte de dehors chargée sur des chameaux comme en Aden, en Zeilan et par toutes les autres villes prochaines à la mer<sup>1</sup>. Ainsi, depuis le Ziden

1. Varthema, qui visita Djedda en 1503, nous a laissé une description

jusqu'à la Mecque, il y a douze lieues par terre ; depuis la Mecque à Médina, soixante ; de Suez à Toro, où s'assemble l'armée, soixante aussi : de Toro au mont Sinaï, prochain de Ziden, deux cens ; et de Ziden à Cameran, cent septante. Or, voulant le capitaine majeur donner ordre à faire cette entreprise, avoit envoyé découvrir les ports de Prête-Jean, laissant l'ambassadeur avec les susdites caravelles, et nous autres allâmes à Mazua, vers un port des chrétiens appelé Ercoco<sup>1</sup>, envoyant de là un messenger à un roy chrétien

de cette ville : La dicte cité, dit-il, n'a point de murailles autour, mais tres belles maisons à l'usance d'Ytalie. Nous deviserons brievement de la dicte cité. Elle est de grand rapport de marchandises, car là arrivent la plus grande partie des payens. Les Crestiens et les Juifs n'y sçauroient aller.... Et est assise la dicte cité sur le bort de la mer. On y trouve toutes choses necessaires, mais y viennent du Caire, d'Arabie Felix et d'autres lieux. Il y a grant habundance de mallades ordinairement en la dicte cité. Ilz disent que c'est pour le mauvais air qui y est. Elle est grande d'environ cinq cens feuz. *Le viateur en la plus grande partie d'Orient*. Paris, 1888, pages 58-59.

Les fortifications dont parle Corsali furent élevées en 1515, nous apprend le Khatib Abdoulqadir, auteur d'une histoire de Djedda, pour mettre la ville à l'abri d'un coup de main des Portugais. L'émir Hussein el Kurdy en fit achever la construction en l'espace de six mois. Ces fortifications consistaient en un mur crenelé flanqué de six tours. Burckhardt a donné de Djedda une description fort détaillée dans son *Voyage en Arabie*, traduit par M. Eyriès. Paris, 1835, pages 1-171.

1. Ce port est situé vis à vis de l'île de Mazuan à huit ou neuf lieues de la montagne de Bisan et à quinze degrez et demi de latitude.

appelé Bernagas, vassal du roy David, loin du port quatre journées, et autant de la Vision, pour luy faire entendre la venue de leur ambassadeur, et d'un autre envoyé audit sieur par le roy de Portugal, l'avertissant de ne se fier point aux Mores de Dalacie, parce qu'ils estoient traitres, desirant de se venger du dommage qu'ils avoyent reçu et avec cette resolution, nous partimes pour Cameran vers l'autre côté d'Arabie Felice, qui est loin de cinquante lieues de Dalacie, passans à vue de plusieurs îles, jusqu'à ce que, au bout de quatre jours, nous arrivâmes en Cameran, où nous fûmes joyeusement reçus de notre armée. Cette île de Cameran (comme j'ai dit) n'a de circuit que quatre lieues: elle est prochaine à une demi-lieue de la terre-ferme, ayant quinze degrés de latitude. Il y a environ quatre ans qu'elle fut pillée, lorsque notre armée entra la pre-

Il y a déjà longtemps que les Turcs ont enlevé ce havre aux Abyssins. A une lieue et demie, tirant vers le couvent de S. Michel d'Isco, on trouve une rivière qui se tarit quelquefois. La chaleur excessive rend le terroir stérile. On ne voit que des saules sur le rivage et des espèces de jujubes et de tamarins dont les habitans savent faire du vin.... Ercoco est peuplé de negres qui vont tous nuds et ne portent qu'une peau sur les parties honteuses: les femmes se coiffent en rond et tressent leurs cheveux par floquets de la grosseur d'une chandele. La ville étoit peuplée de Chrétiens avant que les Turcs la prissent, mais aujourd'hui, elle est toute pleine de Mahometans. Dapper, *Description de l'Afrique*, page 409.

mière fois dans la mer Rouge, avec le seigneur Alphonse d'Albuquerque, qui y demeura quatre mois ; et par faute de vivres tuèrent tout le bétail et coupèrent tous les arbres des dattes ; et à la parfin, partans de là, brûlèrent une ville assez grande, peuplée et bien riche, à cause que les navires qui passoyent d'Aden à la Mecche, prenoyent tous de l'eau en ce lieu, lequel j'ay trouvé le plus haut que pas un des autres, tellement qu'il y mourut plusieurs de nos gens.

Cependant retournèrent les caravelles de l'île de Dalacie sans avoir accompli notre desseing, à cause de leur mauvais gouvernement, car aussitôt qu'ils nous virent partir, étant bien près au port d'Arcoco, ils tournèrent par Dalacie et envoyèrent le Maure de Grenade à terre pour parler au roy, et luy dire qu'ils estoient venus par commandement du capitaine majeur pour traiter la paix avec ceux de l'île ; mais il fit bien autrement, car le méchant promit de donner l'ambassadeur et les caravelles au roy de Dalacie, et d'autre part arrivé devers nous, fit accroire qu'il avoit appointé avec ledit roy, et que l'on pouvoit aller et venir sûrement, priant le capitaine d'aller à terre et mener l'ambassadeur pour ratifier la paix qu'ils demandoient ; sous lequel propos, voulant le capitaine amener l'ambassadeur avec luy, il luy fit réponse qu'il n'estoit venu là pour aller en Da-

lacie entre les mains des Mores, ny moins pour se fier à un More de Grenade, qu'il connoissoit mieux que luy; et que quant à luy, il ne bougeroit des caravelles. Ce nonobstant, les capitaines mal conseillés, croyant aux paroles du More, s'apprétoyent pour y aller, lorsque ledit ambassadeur les avertit de n'y point aller, s'ils n'estoyent bien armés et en bon équipage, commandant de tous faire acte et sommation par le greffier ou secrétaire du navire. De quoy les capitaines ne firent aucun compte; mais s'approchèrent à terre avec le bateau sans armés, et attendans que le roy dût descendre en bas, leur faillit le flot de la mer qui va et vient de six en six heures, tellement que le bateau demeura là, cependant que les Mores y arrivèrent, et ayant entendu que l'ambassadeur n'y étoit point, commencèrent à tirer force flèches contre les nôtres, et prirent le bateau, où ils tuèrent un des capitaines avec deux autres, tandis que, d'autre part, aucuns qui avoyent leurs épées commencèrent à se ruer sur eux, et firent tant qu'ils reprirent leurs bateaux, s'en retournans devers les caravelles, blessés et mal en point, et avec tel desordre s'en retournèrent par Cameran, ne se souciant point de faire autre voyage. Le capitaine majeur fut fort marry de ce cas advenu, et estant en doute en quelle part il dût prendre son chemin, suivant la mort d'Odoard

Galusan, qui alloit en ambassadeur pour le roy de Portugal, vers le Prête-Jean, ce qui fut qu'on ne parla plus d'achever notre entreprise <sup>1</sup>.

Nous fûmes en Cameran jusqu'au douzième jour de juin, pendant lequel temps abattîmes la forteresse faite par les Mammeluches, fort grande et bâtie à la mode de notre pays, auprès de la mer, et là où le Soudan avoit dependu dix mille saraffis, qui est une monnoie d'or qui vaut environ trois quarts d'un écu, et est marquée de divers coins, selon la diversité des terres de Perse et d'Arabie.

En ce temps même, j'ay su de quelques chrétiens qui s'enfuirent de Ziden, comme il y avoit huit ans passés que le Soudan avoit commencé de faire son armée dans les ports de Suez, près du Caire à trois journées par terre, et qu'en tout ce temps-là, il n'avoit su faire que six galères bâtardes et quatorze royales, à faute de bois, qu'il luy falloit faire amener du pays sujet au Turc, et du gouffre de Scandaloro <sup>2</sup> auprès de Rhodes, de là en Alexandrie, et au Caire par le fleuve du Nil, auquel lieu l'on le met en œuvre, et après le porte sur des chameaux

1. Osorius nous apprend que Duarte Galuan, envoyé par le roi de Portugal en Abyssinie en qualité d'ambassadeur, mourut en 1517 dans l'île de Camaran, de vieillesse et de misère. *Histoire de Portugal*, p. 314.

2. Le golfe d'Alexandrette.

jusqu'au dit port de Suez, disant que quand l'on tira de la mer ses galères avec leurs gens, artillerie et vivres payés pour quatre mois, le Soudan avoit dependu huit cens mille saraffis ; même que leans estoient trois mille hommes, et chacune des six galères bâtardes portoit à la proue un fort gros canon appelé bazilique, avec deux coulevrines, et à la poupe deux autres, et à côté du mât deux canons ; et chacune des quatorze galères royales avoit à la proue deux coulevrines et un canon, et autant à la poupe, et à côté vingt trois autres pièces d'artillerie, et que quant aux hommes, il y en avoit mille trois cens qui estoient Turcs, mille Africains et sept cents Mammeluches reniés, entre lesquels estoient seulement mille arquebusiers. Etant ainsi l'armée prête, le Soudan envoya Rayssalmon, natif de Turquie vers Suez, homme fort hardi et expert à la guerre, lequel estant banni du grand Turc avoit longtemps esté corsaire en nos mers, luy ordonnant qu'il fût en compagnie d'Amyrasen pour être de ses lieutenants generaux ; donc Rayssalmon prit charge des soldats, et l'autre de pourvoir ce qu'estoit necessaire pour l'armée. En cet accord, ils partirent de Suez, et en huit jours arrivèrent à Toro<sup>1</sup>, et de là à Ziden, où ils prirent force vivres, et

1. Belon, qui visita El Thor dans la première moitié du xvi<sup>e</sup> siècle, nous en a laissé la description suivante : Estants arrivez au Tor et

à la fin se fermèrent à Cameran, auquel lieu le Soudan commanda qu'on fit la susdite forteresse, et leur commanda de ne passer plus outre sans son congé. Mais il advint qu'en faillant les vivres et argent aux soldats, ils s'en allèrent environ sept cens hommes, et s'enfuirent en une montagne de l'île, faisant entendre aux capitaines, qu'ils vouloyent être payés et avoir de quoy vivre, ou qu'autrement ils mourroyent tous sous cette requête. Les capitaines firent tout leurs efforts de les pacifier, et sachans pour certain que le roy d'Aden ne laissoit rien passer par terre ferme où il estoit seigneur, Amyrasen conclut avec Rayssalmon de passer au royaume d'Aden, avec une partie des arquebusiers et archers, desquels Rayssalmon avoit déjà amassé plus de deux mille, parce qu'il les payoit bien, et avoit fait provision de beaucoup d'arquebuses. Ainsi passa Amy-

campez dessous noz tentes en la plaine, allasmes voir la ville. Nous la nommons village, car le Tor, encor qu'il tiene le nom de ville, en tant que c'est un passage fameux et de grande renommée et que c'est un port de la Mer Rouge et aussi que le pays est discomode pour les habitants, c'est beaucoup de rêver un tel village en lieu si sterile. La grande discommodité du lieu où est situé le Tor fait que beaucoup de gens n'y habitent point, car ils n'ont ne boire, n'eau douce, qui ne les va querir bien loing de là et mesmement le port n'est gueres seur, car il est grandement descouvert à tous vents, aussi n'est ce pas bonnement un port, mais plustôt une plage. *Les observations de plusieurs singularitez et choses memorables trouvées en Grece, Asie, Afrique, etc.* Anvers, 1556, f<sup>o</sup> 229 v<sup>o</sup>.

rasen au royaume d'Aden, en un port qui est entre le detroit de la mer Rouge et Cameran, avec mille huit cents hommes, lesquels ayant defait, avec l'artillerie, grand nombre de Mores, entrèrent par force dans Zibid, qui est une cité du royaume, grande, riche et copieuse de tous biens, de laquelle ils demeurèrent maîtres, et en apportèrent grandes richesses, femmes et chevaux, après y avoir tué un frère du roy. Partant de là, ils allèrent à Taësa, laquelle est une autre assez bonne ville; toutefois ils la prirent assez facilement, parce que les Mores s'enfuirent craignans les arquebuses. Et ainsi qu'ils estoient là faisans grande chère, ils se mutinèrent, demandans payes nouvelles au capitaine, lequel se voulant excuser, fut par eux menacé d'être mis en pièces. Sur cette occasion, il récrit à Rayssalmon tout ce qui luy estoit advenu, qui ne luy fit aucune réponse, sinon qu'ils seroyent tous payés, mais qu'ils fussent de retour à Cameran; mais ils répondirent très bien qu'ils ne vouloyent pas aller ny demeurer en autre ville qu'en icelle, d'où ils estoient natifs, de sorte qu'Amyrasen fut contraint de s'enfuir et retourner vers Rayssalmon, lequel voyant de jour en jour faillir les vivres, sortit du detroit de la mer Rouge, et se retira à Zeilan, qui est une ville située en la côte d'Ethiopie. Les habitants d'icelle craignans qu'il ne

leur advint comme aux autres, donnèrent au capitaine dix mille saraffi, vivres et gens pour fournir les galères ; lesquels incontinent après partirent de là, prenant le chemin d'Aden, et estant au milieu du gouffre d'Arabie, virent un grand navire de Malaca, auquel Rayssalmon donna la chasse, et l'ayant pris, chargé d'innombrables richesses et marchandises, l'envoya en Diupatan à Melchias, luy ordonnant de vendre tout, et de renvoyer les navires au détroit chargés de vivres, de bois, de fer et d'étoupes ; le priant aussi de s'en tenir tout prêt pour donner à dos aux chrétiens aussitôt que l'armée seroit là. D'autre côté, Amyrasen, passa avec l'armée en Aden, et arrivé à terre commença à battre la ville ; mais sortant les gens d'Aden dehors luy ôtèrent sa pièce par force, cependant que Raysalmon comparut. Et après avoir abbatu une partie des murailles de la ville, descendit en terre et reprit son artillerie avec d'autres qu'il y trouva : toutefois ceux de la ville se defendirent si bien, qu'il fut contraint de s'en retourner avec son armée en Cameran, et de là à Ziden, où sachant les nouvelles de la revolte du Caire, les capitaines eurent question ensemble, et Amyrasen s'enfuit à la Mecque, où il fut pris et renvoyé à Raysalmon, qui luy faisant accroire de l'envoyer au Caire vers le grand Turc, le fit jeter et noyer dans la mer, et

luy s'en alla vers le grand Turc avec deux galères, comme j'ay déjà dit une autre fois.

Nous adonc, partant de Cameran pour aller aux Indes, le treizième jour de juin, et passant par le détroit de la mer Rouge (ainsi nommée je ne sçay pourquoy, n'estant en rien differente à la couleur des autres), nous allâmes toujours à côté de l'Ethiopie jusqu'à Zeilan, là où arrivés que nous fûmes la veille de sainte Marie Magdeleine, trouvâmes qu'elle estoit toute depourvue, s'en estant enfouis plus de cinq cens personnes, dont aucuns vieux, qui estoient demeurés furent par nous tués, et les autres amenés comme esclaves, combien que notre butin ne fut pas grand, ayant déjà les habitants du lieu caché et emporté le meilleur de leurs bagues ailleurs. Ladite ville a onze degrés et demy de latitude, et est bâtie en lieux bas et sablonneux sans aucunes murailles ; toutefois elle est assez grande et abondante en blé, bétail et fruits, tous divers aux nôtres, tellement que de là l'on porte grande quantité de vivres et de chair à Aden, et Ziden <sup>1</sup>. Elle est aussi lointaine du détroit environ

1. Je ne rapporterai point ici les particularités mentionnées par Yaqout (Moudjem oul bouldan, tome III, page 967), sur la ville de Zeila. Ibn Batoula la visita après avoir accompli son pèlerinage à la Mekke. Parti d'Aden, il gagna Zeila. C'est, dit-il, la capitale des Berberah, peuplade de noirs qui suit la doctrine de Chaf'y. Leur pays forme un desert qui s'étend l'espace de deux mois de marche, à com-

trente lieues, auquel lieu souloyent aborder plusieurs navires d'Aden et des Indes chargés de plusieurs marchandises, et principalement de l'encens que l'on apporte de Dufar, terre d'Arabie entre la mer de Perse et d'Aden, avec poivre et draps qui vont d'ici en Cafila, parmy les trains des chameaux jusqu'en Ethiopie, et où sont les eglises des chrétiens; toutefois ils ne font point de dommage aux marchans qui vont et qui viennent. Le seigneur de Zeila et d'autres grandes terres du royaume d'Adel, est un roy more appelé Salatru<sup>1</sup>, lequel on dit être sorty de la lignée du roy David, à cause d'une fille du roy de Zeila, jadis mariée à son père. Nous sûmes des Mores par nous pris, que ledit roi Salatru s'en estoit fui en une guerre

mencer de Zeila et en finissant par Makdachaou... Les habitans de Zeila ont le teint noir et la plupart sont hérétiques. Zeila est une grande cité qui possède un marché considérable; mais c'est la ville la plus sale qui existe, la plus triste et la plus puante. Le motif de cette infection est la grande quantité de poisson que l'on y apporte, ainsi que le sang des chameaux que l'on égorge dans les rues. *Voyages*, tomes II, page 180.

Osorius parle en termes plus favorables de Zeila « qui est une ville hors et assez près du goulfe de la mer Arabique de la coste d'Ethiopie, peuplée, marchande et embellie de maisons spacieuses et hautes. Les habitans estoient composez de divers peuples y trafiquans, tellement qu'on voyoit par les rues des noirs, des Mores blancs et d'autres de couleur bazanée. *Histoire de Portugal*, f° 314.

1. Il faut lire Salah Eddin au lieu de Salatru et, dans la phrase suivante, Mass'oud au lieu de Mafudié.

dernièrement faite contre les chrétiens, et qu'un sien capitaine, nommé Mafudei, y avoit esté tué, après qu'ils eurent brûlé et pillé tout plein d'églises et de monastères. Laquelle chose entendue par le roy David, l'avoit contraint d'y aller avec une grosse armée ; et ce fut la cause que, s'en estant le More enfoui, nous ne trouvâmes à Zeila personne qui fit tête. Desquelles nouvelles l'ambassadeur de Prête-Jean fut grandement joyeux, luy estant avis que le roy n'y trouveroit plus personne pour luy contredire, et que facilement il s'allieroit avec les Portugalois pour detruire entièrement les Mores, lesquels disent avoir une prophétie que la Mecche et Medina doivent être abattues et desolées par les chrétiens d'Ethiopie. Partans de Zeila pour aller vers Aden à l'autre côté d'Arabie et traversans la mer Arabique, nous y arrivâmes en huit journées ; là nous demeurâmes cinq jours sans deliberer ny de paix ny de guerre, parce que les Mores, qui y estoient bien pourvus, savoyent que nous avions perdu une partie de nos gens, et que l'autre estoit malade.

Cependant vers nous vinrent plusieurs Mores pour racheter aucuns de leurs esclaves que nous avions pris à Zeila, et même certains Sciriffi et Sciriffe, ainsi nommés à cause d'une lignée de Mores sortie de Mahomet, estimans grand peché s'ils fussent demcurez

entre noz mains ; et ainsi en furent plusieurs changez en moutons, en eau douce et en fruits. Il y avoit pareillement en ce port quatre navires chargés d'eau rose, raisins de Damas, amandes, et d'une autre drogue medicinale des Indes, appelés amfian, de laquelle les Mores font grand compte, et même les gentils, lequel simple vient en Ethiopie et Arabie, et me semble que nous l'appelons opium thebaicum, qui est venimeux ; mais on le presente en petite quantité et souvent pour mieux contenter les femmes. Et combien que l'on charge ces marchandises dans le port d'Aden pour les porter aux Indes, toutefois le capitaine majeur n'en voulut autrement prendre. Mais, le propre jour de Saint-Laurent, nous partîmes en intention de passer à l'île appelée Barbara en la côte d'Ethiopie, pour rafraichir l'armée <sup>1</sup> ; et ainsi passâmes de rechef par la mer Arabique devers l'autre côté, combien que n'y abordâmes point, à cause des mariniers, lesquels ne nous y

1. Le pays de Berbera s'étend entre l'Abyssinie et la contrée occupée par les Zendjs, le long de la mer du Yémen et de celle des Zendjs. Les habitants ont le teint très noir ; ils parlent une langue qu'ils sont les seuls à comprendre et vivent dans le désert se nourrissant du produit de leur chasse. On trouve dans leur pays des animaux étranges que l'on ne rencontre nulle part ailleurs, tels que la girafe, le tigre royal, le rhinocéros, la panthère, l'éléphant et autres bêtes sauvages. On recueille de l'ambre gris sur le rivage de la mer. Yaqout, *Moudjem oul bouldan*, tome 1, page 543.

voulurent amener où ne surent connoître le lieu, par quoy nous deliberâmes d'aller prendre de l'eau au cap de Guardafuni, mais le vent contraire nous envoya ailleurs, dont le capitaine majeur fut contraint de retourner encore un coup à la côte d'Arabie, où aucuns de nos navires prirent le chemin d'Ethiopie au long de la côte pour chercher de l'eau. Finablement, avec grand peine passans de la mer Arabique en la mer Oceane, et estans déjà prochains de Socotora et prêts pour prendre port, le vent nous laissa, et fûmes contraints de prendre un autre chemin avec deliberation de passer en Ormus. En ce voyage, nous eûmes si grande faute d'eau que plusieurs de noz gens y moururent ; toutefois il plut à Dieu de mettre fin à nos travaux et de nous conduire à Calayate, qui est un port d'Arabie-Heureuse, prochain à la mer de Perse et à l'île d'Ormus à cent lieues, où nous reposâmes quinze jours. Ce port de Calayate a vingt deux degrés de latitude, et n'est guère plus grand que Zeila. Les maisons y sont bâties de chaux et de pierres, mais la ville n'a point de murailles, et les natifs d'icelle sont Arabes en paroles, mœurs et habillemens, ayant un drap alentour des parties honteuses, et en la tête un turban fait à la turque, combien que les plus nobles sont habillés d'une chemise ceinte assez longue, avec les manches larges et un bonnet

long de gros feutre tanné et pointu, comme la mitre d'un pape. Les femmes ont le visage couvert d'un drap de coton non guère épais, azuré et coppé au dessus des yeux comme un masque ; et le demeurant de leurs habillemens est fait comme une robe ouverte, et devant longue jusqu'aux genoux, ayant les manches larges, avec des chausses à la marine jusqu'aux talons de diverses couleurs, et sous le nez d'un côté une petite pomme d'or enchassée dans la chair, et plus bas un aneau attaché comme les buffles de notre pays.

Cette terre de Calayate est fort sterile, comme le demeurant de l'Arabie : toutefois, il y a quelques raisins et grande quantité de dattes, et bien peu d'autre semence. Les hommes plus riches se nourrissent de riz, mêlé avec quelque peu de froment, n'ayans faite aussi de beurre et de lait, à cause du bétail qui s'y trouve en grande quantité <sup>1</sup>. De ce port passe grand nombre de chevaux venans aux Indes, parce qu'ils ne peuvent

1. Barbosa, Barros et Osorius ne donnent que peu de détails sur le territoire et la ville de Qalhat. Davity les a résumés en ces mots : « Il y a du long de la coste d'Arabie plusieurs villes dont les principales sont Calhat, nommée par plusieurs Calayate, belle et grande ville pleine de belles maisons et de gentilshommes et de marchans fort riches. Il y a quelques quatre mille feux et son assiette est au pied d'une montagne avec quelques fortifications. C'est la première ville de ce royaume que l'on rencontre après le cap de Ras-el-gate (Ras el hadd). *Description de l'Asie*, page 555.

aborder ailleurs, comme j'ay déjà dit une autre fois. Et d'icy envoya le capitaine majeur un sien neveu aux Indes, avec quatre navires pour donner ordre aux épiceries qui doivent cette année passer en Portugal, et luy même s'en alla en Ormus avec son armée, et moy en un navire des Mores m'en allai voir aucunes terres d'Arabie, passant par la côte de Mascat et Corpsoucan, qui sont ports renommés en ce lieu, jusqu'à ce qu'arrivâmes à Ormus quatre jours avant l'armée.

Cette ile a vingt sept degrés de latitude, cinq lieues de circuit, et est lointaine à la terre de Perse deux lieues, pays sterile et sec de forme triangulaire, sans arbres, fruits ou herbes d'aucune sorte, ayant d'un côté certaines montagnes de sel assez hautes, et le demeurant est pays plat, et la cité sur l'une des pointes du triangle devers terre ferme sans aucune muraille, mais est bien peuplée, même d'étrangers de Perse, d'Arabie et d'Inde, de couleur olivâtre, et vêtus de chemises longues au milieu d'un drap de soye ou de coton, et la tête environnée de turbans blancs et d'autres couleurs. Les femmes ont la tête couverte et le visage avec un drap de soye ou de coton de diverses couleurs, et si grand qu'il va jusques aux pieds, avec les ornemens de la tête faits de voiles sous les cheveux comme burellez sem-

blables à ceux que nous voyons en notre pays parmi les figures antiques.

L'air de cette île est fort sain en tout temps, et temperé comme le nôtre au printemps et en l'automne; mais en hiver, il est froid plus qu'en autre lieu, pour être decouvert et sujet au pôle, comme pareillement en été il est fort chaud, de manière qu'il faut la nuit dormir tout nu sur des galeries, où ils ont trouvé un certain engin fait comme la gueule d'une cheminée, par laquelle le vent entre par huit côtés en leurs maisons, et rafraîchit le lieu, pour peu qu'il tire d'un côté ou d'autre. De cette île, nous passâmes après en terre ferme, qui est assez copieuse d'arbres et d'eau douce, et là où ils ont plusieurs maisons de plaisance, pour se rafraîchir et faire grande chère. Et devez entendre, Monseigneur, que cette ville d'Ormus estoit jadis plus noble et excellente qu'Aden; car anciennement, la traite des épiceries y estoit universelle, passant de là par Balsera, qui est port et cité de Perse auprès de la rivière d'Euphrate, et de Balsera, allant à Baggadat (cité de Mesopotamie) toujours par ladite rivière, et après par terre en l'Asie mineure, en Damas et à Alep desquels lieux, à la fin, arrivoyent en Europe, avant que l'on prit le chemin d'Alexandrie. De cette île aussi l'on passoit en Armenie, Turquie et par toutes

les provinces de Perse. Et combien que le port d'Alexandrie empêchât quelque peu ce passage, toutefois cette ile a toujours jusques aujourd'huy tenu bon et gardé son privilège. Il est bien vray que la grande ignorance et avarice des gouverneurs d'icelle (comme il advient souvent, en plusieurs autres lieux, là où les princes trop adonnés à leurs plaisirs, ne veulent entendre quelquefois à leurs affaires, se confians du tout sur la suffisance et loyauté de leurs ministres qui n'en sont guères pourvus ny de l'une ny de l'autre) donnèrent occasion à tout plein de marchans de s'en aller ailleurs, et n'y retourner point à cause des grandes pilleries qu'ils faisoient et ont faites depuis deux cens ans en çà, jusqu'à la venue du seigneur Alfonse d'Albuquerque, lesquels gouverneurs ayans retiré, acheté et assensé du roy toutes ses traites, daces et gabelles, estoient devenus si riches et puissants, qu'ils entreprirent la guerre contre leur prince, vendans et donnans à leur plaisir (pour satisfaire à leur insatiable appetit) tous états et offices à leurs mignons, parens et personnes indignes, tellement que le roy fut contraint d'y envoyer ledit seigneur Alfonse, lequel après avoir rendu l'ile tributaire de quinze mille saraffi au roy, notre sire, et mis en pièces le gouverneur d'icelle, y fit la susdite forteresse, et envoya à Goa douze roys ou gouverneurs

de cette île prisonniers et aveugles, leur ayant premièrement fait crever les yeux avec un fer chaud. Ce lieu (comme j'ay dit) est fort abondant en pain, chair, fruits et herbages, desquels sont remplies toutes les places et tavernes, où les viandes se trouvent toutes cuites ou crues comme l'on veut ; mais le vivre est un peu cher, parce qu'il vient de lointains pays, comme d'Arabie, Perse et Mesopotamie. L'on y trouve aussi des confitures, conserves, compotes et eaux distillées de toutes sortes avec medecines, des simples à la mode d'Italie ; et les hommes mêmes Persans et Armeniens sont fort liberaux, discrets, gracieux, vertueux et savans, et principalement en la doctrine du Vieux Testament.

Quant au Sophi, qui est seigneur de Perse et d'autres terres d'Arabie, Turquie et Tartarie, il est, comme j'en ay pu entendre, du tout mahometiste, sans avoir aucune conformité avec notre foy. Et tout le débat qui est entre les Turcs et Mores d'Arabie et d'Afrique vient à cause des compagnons jadis de Mahomet, qui estoient en grand nombre, lesquels les mahometistes disent avoir esté tous sauvés et gens de bien, et le Sophi à l'opposite dit qu'il n'y a que Haly, gendre de Mahomet, ambassadeur et prophète comme Mahomet, qui s'est sauvé comme luy, et que tous les autres sont prophètes faux ; et pour ce, font la guerre le Turc et luy,

l'un contre l'autre, chacun pour sa foy, qui est bien assez pour nous faire rougir, en nous admonestant comme nous devrions chercher d'augmenter et non détruire la nôtre. Ledit Sophi est fort incliné à l'amitié des chrétiens, les cognoissant gens d'esprit encor que les Persans sont de bonne nature, entre les mains desquels j'ay vu toute l'histoire du grand Alexandre ; mais comme chose rare et entre les mains des grands seigneurs, je n'ai oncques su en retirer la copie<sup>1</sup>.

Les monnoies d'Ormus sont saraffi et demi-saraffi d'or, qu'ils appellent azar, avec une autre sorte de monnaie d'argent, qu'ils nomment sadi. Ils ont encor une autre manière de monnaie si fine et si bonne, qu'elle court en Inde et en Arabie comme en Perse ; six pièces de laquelle d'argent en forme longue, redoublée et frappée de deux côtés des lettres persiennes, font un ducat, et s'appellent thangus. Or, arrivé que fut notre capitaine, le roy d'Ormus, accompagné des principaux de la ville et de sa garde, le vint recevoir à la marine, estant habillé à la persienne, avec une robe longue à la turque de velours noir, avec quelques passemens d'or, et en la tête un ruban de soye alentour

1. L'histoire du grand Alexandre, dont parle Corsali, est le poème de Nizamy qui porte le titre d'Iskender Namèh et n'est qu'un tissu de récits fabuleux.

d'un bonnet d'or, tiré en forme ronde, et fait à quarres comme la moitié d'un melon, lequel bonnet le sophi (appelé Scieh Ismaël) a coutume d'envoyer aux seigneurs qui sont ses sujets et tributaires en signe d'amitié. Et en Ormus, les serviteurs du roy ont quasi tous un bonnet de laine rouge sur la tête, et les plus nobles, de velours ou de damas de Perse, ou de drap d'or, comme il me souvient en avoir vu, l'an mil cinq cens quatorze, à certains marchands persiens à Florence.

Le capitaine majeur avec grande joye fut receu et bien traité du roy, et par toute l'île l'on fit fête generale de notre venue. La forteresse d'Ormus est assez grande et bien fondée, et environnée de fortes murailles, avec quatre quarres et huit grandes tours, qui ont chacune sa canonnière. La moitié est environnée de la mer, et au milieu il y a un château fort bien garni de toutes munitions, entre lesquelles sont quatre citernes toujours remplies d'eau douce que l'on porte de Perse. Le roy, quatre jours après la venue du capitaine, l'alla voir en sa forteresse, et luy donna un fort beau cheval persien, lequel avec son harnois fut estimé mille saraffi, et outre plus, luy fit present d'un cimenterre damasquiné avec son fourreau et garnitures d'or, rempli de perles et pierres precieuses, et de plusieurs pièces de damas de Perse. Le lendemain, ils montèrent à cheval, et le roy

accompagné de cent cinquante chevaux legers et six cens hommes de pied, s'en alla s'ébattre par l'île, où fûmes festoyés quinze jours tout entiers, pendant lequel temps y arrivèrent plusieurs navires de Baharen (qui est une île lointaine d'Ormus six journées dans la mer de Perse, devers le desert d'Arabie), et portèrent grand nombre de perles, desquelles l'on fait principal trafic en ce lieu, estant Baharen sujette au roy d'Ormus, lequel, depuis, les envoya aux Indes par l'Arabie et par la province de Perse jusqu'en Turquie, tellement que je suis en doute si elles sont plus chères en ce pays qu'au nôtre.

Nous eûmes aussi nouvelles qu'en un port de terre ferme, à dix lieues d'Ormus, estoient arrivées les caravanes de Syrie et de Tauris, terre de Perse, pour lever soyes, taffetas et damas, eau rose, chevaux et autres choses qui viennent de Perse, pour les Indes : et aucuns marchands vinrent en Ormus et achetèrent plusieurs draps rouges nouveaux et vieux, pour faire des bonnets à la mode susdite. Avec cette caravane fut menée une once que le roy d'Ormus bailla au capitaine majeur, pour l'envoyer au roy de Portugal qui la demandoit pour le pape. Après lesquelles choses, ayant le capitaine laissé la forteresse bien garnie, nous partimes de là, et ayant suivi par le détroit la côte de Perse, entrâmes en

la mer d'Inde, où primes port à l'île de Goa, à quatre cens lieues d'Ormus; lequel chemin fimes en trente journées. Ici eûmes nouvelles de dix gros navires arrivés de Portugal avec deux mille hommes, passés déjà aux forteresses de Calicut et Cochin. Ce qui nous donna grande joye, et primes incontinent le chemin de Cochin, où arrivâmes au mois de décembre, un an après que nous en estions partis, parmi les travaux et peines qu'avez entendues, desquelles je remercie Notre Seigneur qui m'a sauvé et delivré, attendu que tant de mes compagnons y sont demeurés morts, desquels il ne sera jamais autre memoire.

Après le retour du capitaine majeur, l'on ne fit autre chose que donner ordre à six navires, qui doivent partir par tout le mois de janvier pour aller en Portugal, deux desquels portent chacun deux mille bottes, et tous les autres huit cens, neuf cens et mille, portans au roy cinquante mille quintaux de poivre, grand nombre de zingembre, cannelle, cloux de girofle, gomme, laque, soye de la Cina et sandal rouge, avec plusieurs autres richesses des particuliers. Plaise à Dieu de leur donner bonne fortune! et après cette expedition, partira bientôt un capitaine pour aller à la mer Rouge, jusqu'au cap de Guardafuni, avec six ou huit navires pour passer après en l'île d'Ormus. Un

autre aussi en sera dépêché pour aller en la côte de Cambaye avec quatre navires, et un autre en la mer du Gange à decouvrir les royaumes et ports de Bengala, où il y a longtemps que ne furent aucuns de nos navires, et un autre s'en ira à Malacca et à la Cina, là où l'on dit que le capitaine majeur se trouvera luy même en personne. Dieu laisse suivre ce que plus nous sera nécessaire ; car, quant à moy, j'ay delibéré de chercher et voir diligemment tout ce pays, passant cette année avec Pierre Strozzi, jusqu'à la maison de Saint Thomas, à deux cent cinquante lieuës d'icy, et de là au port de Paleacate, au royaume de Narsinga, auquel lieu arrivent du royaume du Pegu grand nombre de rubis. Depuis avec certains Armeniens chrétiens, mes amis, j'ay delibéré de chercher la terre ferme, et là, employer cinq ou six mois pour voir toutes les provinces d'un si grand royaume, tant renommé par ses richesses. Et à la fin, par ledit Pierre Strozzi lequel, l'année qui vient, veut retourner à la patrie, donneray plus amplement nouvelles à Votre Seigneurie de tout ce que j'auray pu cognoître en ces lieux.

FIN DES DEUX LETTRES D'ANDRÉ CORSAL.



## NAVIGATION

ÈS INDES, PAR JEAN D'EMPOLI,  
FACTEUR DE LA NAVIRE DU ROY DE PORTUGAL,  
SOUZ LA CHARGE DU SEIGNEUR  
ALFONSE D'ALBUQUERQUE.

*Les Portugalois arrivent à la terre de l'Ascension, de là, à la terre de la Vraye Croix, autrement, de Bresil, riche et abondante en casse et vernis, là où les habitans vivent en Epicuriens, usans de chair humaine. Du port appelé l'Etan de sainte Biagie où il y a grande quantité et bon marché de vaches et autre bétail.*

**L'**AN mil cinq cens et trois, le sixième d'avril, nous departimes de Lisbonne, pour aller ès Indes, étans acompagnés de quatre bonnes navires : à savoir, saint Jaques, saint Esprit, saint Christoffle, et sainte Caterine, conduite sous la charge de seigneur Alfonse d'Albuquerque, capitaine en chef.

Et commençâmes à faire voyle tirans droit au Cap Vert ; et quand nous fûmes à front d'iceluy, le capitaine s'enquit de ses mariniers quel chemin il devoit prendre pour gagner le cap de Bonne Espérance, pourautant que le chemin ordinaire est par la côte de Guinée et d'Ethiopië. Mais ce passage là est fort dangereux, et sujet aux pirates, outre ce que la mer est basse à merveilles, joint aussi que c'est sous la ligne equinoctiale, là où le vent n'a pas grande puissance pour pousser les vaisseaux, qui fut la cause que nous fûmes en deliberation de faire volte dans mer sept cens cinquante lieues, suyvans ce chemin à voyles deplyées par l'espace de vingt huit jours, à la fin desquels nous vîmes à decouvrir sur le tard une terre, jà auparavant discouruë et cognuë par d'autres, ainsi qu'il nous étoyt d'avis, laquelle s'appelloit l'Ascension ; et demeurâmes là alentour toute une nuit, en grand danger de nos personnes et de nos vaisseaux, car le vent nous souffloit au contraire. Mais nous n'arrêtâmes guères là depuis qu'eûmes recouvert le vent en poupe, pour autant que ce païs est fort sterile, à ce que nous peûmes cognoître ; et pour cette cause, tirans outre, suyvans toujours cette côte, nous vîmes à decouvrir la terre de la Vraye Croix, autrement appellée Terre de Bresil, jà trouvée et recognuë auparavant par le seigneur Americ Vespuce, laquelle est riche en casse

et vernis, habitée par braves gens et de belle stature, allans tous nuds, autant les hommes que les femmes, portans seulement une longue ceinture faite de plumes de papegaux verts, les lèvres pleines d'oz de poisson ; au reste, ils vivent comme Epicuriens, mangeans de chair humaine, laquelle ils font secher à la fumiére, non plus ny moins que nous faisons icy de la chair de porceau.

Au sortir de ce lieu, nous commençâmes à voltiger côtoyans le cap de Bonne Esperance, penetrans si avant que quand nous fûmes à l'endroit de l'île Saint-Thomas, nous perdîmes de veüe notre pole artique, aprochans fort de l'antartique. Mais avant que gagner ledit cap de Bonne Esperance, nous fûmes horriblement agités par une tormente marine, laquelle nous tiroit maintenant du côté de ponant, puis soudain nous rejettoit sur le levant, car il ne court là autre vent que ces deux ; si est qu'à la parfin, Dieu nous fit cette grace de gagner ledit cap de Bonne Esperance, le sixième de juillet. Au departir de là, suyvans le long de cette côte, nous vînmes aborder à un port prochain dudit cap, appelé l'eau de S<sup>e</sup> Biagie, ainsi nommé pour ce qu'il fut decouvert à tel jour, et encor, pour perpetuelle memoire, y a en ce port un petit hermitage. Au reste, le terroir est bien garni d'eau douce que l'on y fouyt avec les mains et aussi y a grand' quantité de bétail et

de vaches qui y sont à si vil prix, qu'ils donnent une vache pour une clochette, laquelle ils estiment plus que l'or et l'argent.

Les hommes ne portent point de chapeaux, encor qu'ils ayent la teste orde et tigneuse, le reste du corps tout decouvert, excepté que depuis la ceinture, ils se couvrent d'une peau avec son poil, cachans leur membre viril dans une guaine faite de cuyr pelu ; mais les femmes portent un habit de peau avec sa queuë pendant au devant, afin de couvrir leur vergogne, toutes nuës depuis la ceinture jusques aux mammelles, qui sont longues, hydeuses et difformes ; et de là en sus, elles sont tout ouvertes. Leurs armes sont arcs garnis de fer aux deux bouts ; quant à leur loy et foy, ils n'en tiennent point et vivent desordonnément, usans de chair cruë, fort ords et sales en toute leur manière de vivre, de faire et de parler, mesmement qu'ils n'ont la voix à plaisir, ains parlent du gousier, de sorte que ne les pouvions entendre, encor que nous eussions en notre compagnie plusieurs braves personnages de gentil esprit et bien entendus és langues, lesquels ne seurent jamais rien comprendre de leur jargon, sinon que, par leurs signes, on colligeoit une partie de leur intencion. Par quoy il est à conclure que ce sont brutaux, plutôt qu'animaux raisonnables.



*D'un païs appelé Patti, et par quel signe on cognoit sur mer qu'on n'est pas loin de terre. Du port Deli, entrée de l'Indie. De Colom, là où les Portugalois se trouvent fort étonnés. Des Chrétiens appelés Nazarenis, par le moyen desquels les Portugalois font leur amulette.*

**A**u departir de ce port, navigeans le long de la côte, il nous avint une defortune, avec une touche si apre et rude qu'à peine peûmes nous en échaper, et de là nous jetâmes presque autant avant dans mer, comme est l'île de Cephale, où est la mine d'or où le roi de Portugal a bâty un château bien equipé d'artillerie et de garnisons, où nous séjournâmes quelque peu, et de là, suyvans le mandement de notre roy, nous allâmes droit à Melinde, afin d'y attendre le capitaine en chef que la tormente precedente avoit égaré de notre compagnie ; mais nous fûmes de tout frustrés de notre expectative, ce que nous vint mal à propos : car le tems commode pour passer le golfe, droit chemin pour aller en Indie, étoit presque expiré, qui est devant le moys

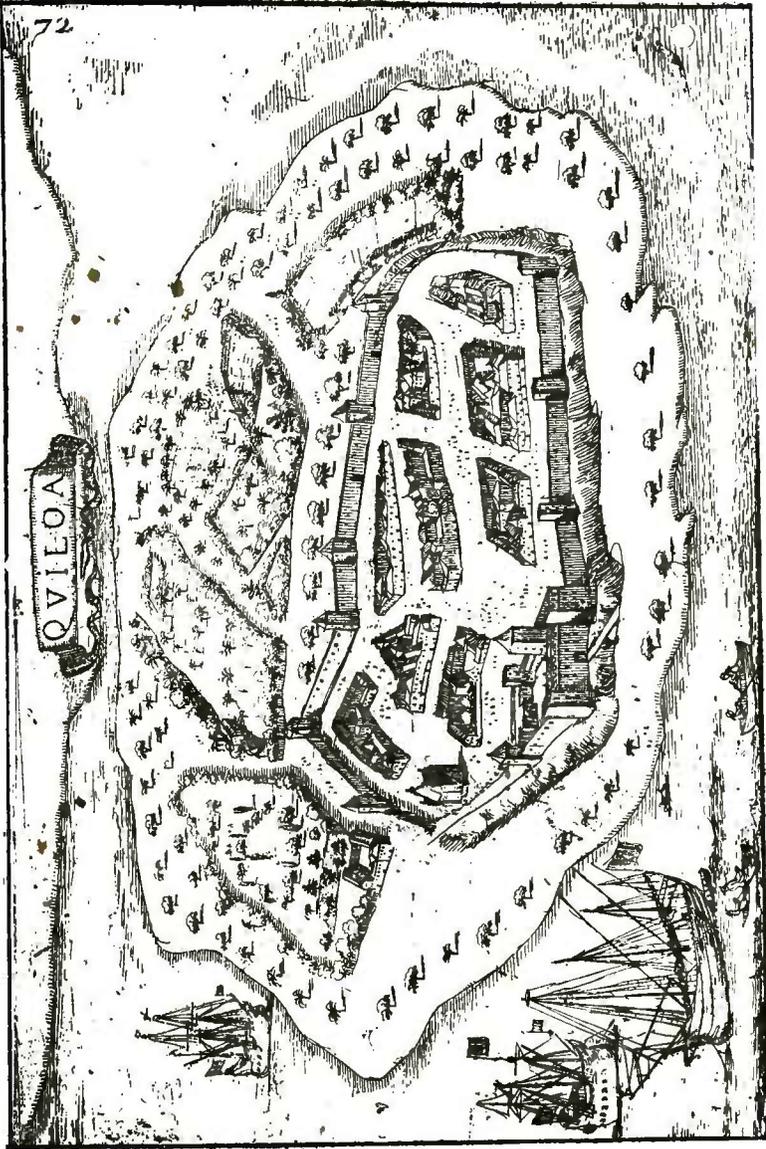
de septembre, après lequel il n'est question de passer par ce golfe, devant six mois entiers et consécutifs ; joint aussi que nous avions retenu un marinier pour nous conduire par ce difficile et naufrageux passage, qui fut cause, qu'à notre grand regret, nous ne peûmes obeir au commandement du roy ; et de fait, passans outre, vinmes aborder à un lieu appellé Patti <sup>1</sup>, où nous feimes quelque sejour, et puis au sortir de là, nous entrâmes dans ledit golfe, lequel ayans traversé environ huit cens lieuës, ou plus, nous vinmes à rencontrer, par cas fortuit, toutes les navires de notre capitaine, excepté la Catherine qui fut enfoncée au fond de la mer, malheur fort grand d'un côté et d'autre. Si est ce, que nous ne laissâmes de nous resjouir, nous consolans ensemble et racontans noz communes defortunes. En après, nous reprimes noz erres par le détroit dudit golfe, avec gros danger, accompagné d'une crainte et é moy, d'autant que on y conte vingt-quatre mille îles, avec cela que si on s'égaroit du droit chemin, il y a danger de trouver terre et aggraver et perdre tout. Que s'il regnoit autant

1. Quand on a passé la côte de Melinde et la Ligne, on trouve deux royaumes vis-à-vis l'un de l'autre, Lamo au couchant et Paté au levant... Pour Paté, c'est une grande ville, bien faite et qui a un bon hâvre, étant dans la *Baya formosa*. Les Portugais y ont un fort. Dapper, *L'Afrique*, page 401.

de vens par delà, comme il s'en trouve par deçà, il seroit impossible qu'il en échapât jamais la queuë d'une navire, mais un bien y a que, quand l'on traverse ce païs là, il n'y court que un vent, venant du côté de ponant et levant; et soudain que fûmes sortis du droit canal, nous veîmes d'eau blanche et trouble, comme elle étoit près de terre, de laquelle nous étions loin cent cinquante lieuës ou environ. En ce quartier là aussi se trouvent dedans l'eau plusieurs serpens beaucoup plus longs que gros qui tiroyent la teste dehors de l'eau; et de là, nous cogneûmes bien que nous n'étions gueres plus loin de terre que de septante lieuës; et puis étans passés plus outre, nous arrivâmes au Pont Deli<sup>1</sup> qui est l'entrée du païs d'Indie, appelé d'ancienneté Melibaire, et de là feûmes tant par noz journées que nous gagnâmes Canonor, l'onzième de septembre, où nous sejournaûmes quelque tems pour nous rafraîchir et nous consoler par un doux souvenir de noz travaux passés, et y enlevâmes toutes les épiceries qui s'y trouvèrent, puis nous en allâmes droit à

1. Au lieu de Pont Deli, il faut lire port de Deni. Ce port, situé sur la côte nord de l'île de Socotora, se trouve marqué sur la carte portugaise publiée par M. Thomaschek : *Die Topographischen Capitel des Indischen Seespiegel Mohit*. Vienne, 1897.

Cochin, passans par devant Calicut, où étoit arrivé le capitaine François d'Albuquerque avec ses galeres, lesquelles étoient parties de Lisbonne huit jours après nous; et luy feîmes grandes caresses, en le festoyant le plus bravement qu'il nous fut possible; et luy de sa part, faisant le semblable, nous contoit comme le roy de Cochin étoit chassé hors de son royaume, par les Mores et par le roy de Calicut, qui étoit la cause que ledit capitaine fournissoit d'esquifs et luy soldoyoit de gens de guerre, tellement que par son moyen ledit roy auroit usé d'une preste revanche et fait la barbe à ses ennemis et étoit restitué en son royaume. Et encor pour plus grande assurance, nous y bâtîmes un château à la cime d'un ruisseau, appelé Ripellion, bien garny de rampars, d'artillerie et de gendarmerie, le tout levé de nos navires, en prenant un peu çà et là. Puis nous meîmes à faire notre amplette d'épiceries, mais nous en feîmes pas tout ce que nous prétendions, pour autant que le capitaine, qui étoit venu devant nous, avoit enlevé douze mille quintaux de poyvre, de quoy notre capitaine fut fort irrité contre luy, mesme quand se vint qu'il veit partir les navires chargés d'épiceries; car il vouloit ribon ribenne en avoir la moitié, et pour eviter plus grand inconvenient et scandale, il fut dit que la marchandise seroit arrêtée jusques à ce qu'il en fût



autrement ordonné, et qu'il fût discuté lequel d'eux deux étoit le premier venu.

Nous, fort piqués de ce dur rencontre et malheur d'être venus de si loin, avec si grand'peine, travaux et dangers de nos biens et personnes et nous en retourner tout nuds, sans rapporter une once d'épicerie, déliberâmes plutôt passer outre pour chercher notre fortune là où elle nous attendoit, que de nous en retourner tout vuides. Parquoy nous desancrâmes de là et fimes voyle du long de la côte environ cent cinquante milles, tirans toujours outre, jusques à ce que nous vînmes aborder à une terre appelée Colom, lieu incogneu et non découvert jusques aujourd'huy ; et là jettâmes dans la mer les ancrs à six milles de terre.

Et environ la minuyt, il commença à courrir un grand vent tirant contre terre, lequel dura cinq jours, avec telle violence que quatre de nos fustes furent égarées, tellement que nous demeurâmes avec une seule navire, presque desaisis de toute esperance de salut. La plupart de nous s'étoient depouillés, afin de se jeter dans la mer et se sauver, mais Dieu ayant pitié de nous, fait cesser le vent. Le capitaine me fait descendre en terre, accompagné de certains autres, pour savoir que c'étoyt que de ce lieu ; et trouvâmes sur la rive de la mer bien quatre cens hommes de ce païs,

nous regardans comme chose admirable. Après les avoir approchés, nous leur feimes dire par notre truchement comme nous étions chrétiens, dequoy ils eurent grand plaisir, nous disans pareillement qu'ils étoient chrétiens depuis le tems de saint Thomas, en nombre tant hommes que femmes de trois mille; lesquels soudain nous menèrent voyr une église edifiée à la mode des nôtres. appelée Sainte Marie; il y avoit images et une croix, et à l'environ d'icelle demeuroyent les dits chrétiens appelés Nazzareni; leur roy s'appeloit Nambiator, lequel y arriva et nous receut gracieusement. Nous luy demandâmes s'il avoit épiceries pour charger trois navires, lequel nous répondit que dans vingt jours il nous en fourniroit de toute sorte, pour faire notre amplette. Après être retournés devers notre capitaine avec telle rencontre, feimes grande chere, et commençâmes à appareiller nos navires, lesquelles nous remplîmes tant qu'il nous pleut.





## TABLE DES MATIÈRES

---

Introduction. . . . .	VII
NAVIGATION DE VASQUE DE GAMME, CHEF DE L'ARMÉE DU ROI DE PORTUGAL EN L'AN 1497, ÉCRITE PAR UN GENTILHOMME FLORENTIN QUI SE TROUVA DE RETOUR A LISBONNE AVEC LADITE ARMÉE.	
Vasque de Gamme délégué par le roy de Portugal pour découvrir les îles orientales et occidentales, pénétre les terres neuves et le cap de Bonne-Espérance, et parvient à Mélinde, puis à Calicut, où il séjourne et prend alliance avec le roy.	I
Brieve énumération des cités, îles et païs auxquels pénétra le capitaine Vasque ; et de leur habit, train, religion, monnoyes, marchandises, manière de vivre, mesme du roy de Calicut et de la justice y observée. . . . .	10
NAVIGATION DU CAPITAINE PIERRE ALVARÈS, DESCRITE PAR UN PILOTE PORTUGALOIS ET TRADUITE EN FRANÇOYS.	
Comme le roi de Portugal envoya sur mer son capitaine Pierre Alvarès, accompagné de douze navires, dix pour aller à Calicut, les autres à Cephale pour y trafiquer au fait de marchandises ; et comme ils découvrirent une terre fort abondante en arbres et peuples, lesquels voulurent trafiquer avec eux. La qualité de ce peuple, de leurs maisons et de certains poissons qu'ils ont, grandement différents aux nôtres. . .	23
Comme le capitaine Alvarès rescrivit au roy de quatre navires qui s'étoient perdues, et qu'ils avoient trouvé un lieu nommé Céphala, où est une mine d'or, joint avec deux autres îles,	

et comme, après y être arrivés, ils trouvèrent trois de leurs navires. . . . .	30
Comme les Portugalois arrivèrent à Mélinde, où ils furent reçez du roy fort humainement ; de quoy le roy de Portugal ne se montrant ingrat, luy fit plusieurs beaux présens. L'arrivée des Portugalois à Magadasse, és îles Gulfal, Ormus et en la province de Cambaye, puis à l'île Amiadine. . . .	39
De la cité de Magadasse et de la province de Cambaye, fort fertile et abondante en tous biens, et la description de l'île Amiadine. . . . .	45
Comme les Portugalois arrivèrent à Calicut ; la décente du capitaine en terre pour parlementer avec le roy, et comme après avoir donné gens en ôtage d'un côté et d'autre, ils firent une alliance et apointement. . . . .	52
Comme le capitaine Alvarès, après avoir demeuré trois mois devant Calicut, manda au roy qu'il ne peut faire son amplette d'épicerie, à cause que les Mores luy cachent toutes marchandises, et comme par lesdits Mores furent assaillis les Portugalois à l'improviste, d'ond en cet assaut fut tué Ariscorée. . . . .	66
Comme l'armée de Calicut poursuivit les Portugalois jusqu'à Cuchin et au royaume de Canonor, là où le capitaine Alvarès fut receu magnifiquement par le roy, qui luy envoya quatre cens quintaux de cannelle, pour achever leur charge. La perte d'un navire de Sanchio de Touar, chargé d'épicerie, ne se sauvant qu'une partie de gens qui étoient dedans ; et comme de toutes les navires qui étoient parties de Portugal avec ledit Alvarès, il n'en retourna que six. . . . .	74
NAVIGATION AUX INDES ORIENTALES ESCRITE PAR THOMAS LOPÈS, SECRÉTAIRE D'UNE NAVIRE PORTUGALOISE ET ENVOYÉE A LA MAGNIFIQUE RÉPUBLIQUE DE FLORENCE, DU TEMPS QUE RÉGNOIT LE SEIGNEUR PIERRE SODERIN, GONFALONNIER PERPÉTUEL DU PEUPLE FLORENTIN.	
Département de Lisbonne par les Portugalois accompagnés de l'admiral. De plusieurs pais par eux découverts savoir : terres-neuves, îles et cités ; des tourmentes marines et vents furieux qu'ils endurèrent en navigeant. De plusieurs accords et discords que l'admiral eut avec les roys et seigneurs de ces pays, qui ne passèrent sans grandes guerres, meurtres, et, tant d'un côté que de l'autre, pertes et détroussemens de plusieurs navires. . . . .	83
Comme plusieurs Mores furent faits prisonniers par l'admiral	

de Portugal, et donnés à l'ambassadeur du roy de Canonor.	
Le parlement de l'amiral et dudit roy de Canonor. . . . .	101
Les Portugalois prennent un navire de Calicut venant de la Mecque et la brûlent. La navire de Saint-Paul donne la chasse à quatre navires des Mores, et les Portugalois les pillent. Le roi de Canonor et l'admiral parlementent ensemble. Les Portugalois prennent un sambuque des Mores, tirant à Calicut. . . . .	110
L'admiral côtoyant de la part de Calicut, découvre un navire, laquelle ils furent en délibération de brûler. L'admiral vient au port de Calicut, et est salué par l'ambassadeur du roy, lequel demande paix. Les Portugalois prennent quatre des pescheurs, ce qui causa une grande indignation. . . . .	127
Comme l'admiral usa d'une superbe response au roy de Calicut et fit pendre aux antennes d'un sambuque les Mores qu'il avoit prisonniers. . . . .	134
Briève exposition du bon traitement des Portugalois à l'endroit des habitans de Calicut. L'amiral et le roy de Cuchin parlementent ensemble. Le roy de Canonor mande à l'admiral qu'il envoie de ses navires vers luy pour les charger d'épiceries. . . . .	141
Comme les Portugalois furent lourdement étrillés par ceux de Calicut, et qu'un canonnier Portugalois renversa le sambuque du roy dudit lieu ; et comme le roy de Cuchin fait empaler trois Mores pour avoir vendu une vache. L'admiral est guerdonné de plusieurs présents par les habitans de Mangallor. . . . .	145
Comme l'admiral s'accorda à la parfin avec les Mores touchant le fait d'épicerie ; et comme le roy de Calicut luy envoya son fils accompagné d'un Bramine ès fins de traiter paix. . . . .	153
Comme les nouvelles vinrent à Canonor que les Portugalois avoient prins et brûlé deux navires en la présence du roy et habitans de Calicut, et qu'une seule caravelle avoyt mis en fuite un grand vaisseau armé de trois cens hommes. Et comme lesdits Portugalois, tirans à la volte de Portugal, trouvèrent aucunes îles qui n'avoient encor été découvertes. . . . .	165
Comme les Portugalois retournans en leur pais furent agités de plusieurs tempestes et fortunes de mer ; et comme ils rencontrèrent le capitaine Alphonse de Albuquerque, accompagné de quatre navires portugalois qui alloient aux Indes ; et des îles nouvellement découvertes. . . . .	171

PREMIÈRE LETTRE D'ANDRÉ CORSAL FLORENTIN A TRÈS-ILLUSTRE SEIGNEUR JULIEN DE MÉDICIS ESCRIPTE EN COCHIN, VILLE DES INDES, LE VI JOUR DE JANVIER EN L'AN M.D.XV TOUCHANT SES VOYAGES FAITZ ES DITES PARTIES. CONFRONTÉE AVEC LE PTOLOMÉE ET TRADUITE DE TUSCAN EN FRANÇOIS PAR LE SEIGNEUR GABRIEL SYMEON. . . . .	179
SECONDE LETTRE D'ANDRÉ CORSAL FLORENTIN A TRÈS-ILLUSTRE PRINCE LE DUC LAURENT DE MEDICIS. Touchant la navigation de la mer Rouge et de la Perse, jusqu'à la ville de Cochin, au pays des Indes, écrite le 18 <sup>e</sup> jour de septembre 1517. . . . .	210
NAVIGATION ÈS INDES, PAR JEAN D'EMPOLI, FACTEUR DE LA NAVIRE DU ROY DE PORTUGAL, SOUZ LA CHARGE DU SEIGNEUR ALFONSE D'ALBUQUERQUE. Les Portugalois arrivent à la terre de l'Ascension, de là, à la terre de la Vraye Croix, autrement, de Bresil, riche et abondante en casse et vernis, là où les habitants vivent en Epicuriens, usans de chair humaine. Du port appelle l'Etan de sainte Biagie où il y a grande quantité et bon marché de vaches et autre bétail. . . . .	263
D'un país appelé Patti, et par quel signe on cognoit sur mer qu'on n'est pas loin de terre. Du port Deli, entrée de l'Indie. De Colom, là où les Portugalois se trouvent fort étonnés. Des Chrétiens appelés Nazzareni, par le moyen desquels les Portugalois font leur amplette. . . . .	267



ERNEST LEROUX, ÉDITEUR  
RUE BONAPARTE, 28

---

BIBLIOTHÈQUE DE VOYAGES ANCIENS

---

I. — RELATION DES VOYAGES A LA COTE OCCIDENTALE D'AFRIQUE d'Alvise de Ca' da Mosto (1455-1457).

Publiée par M. Charles SCHEFFER, de l'Institut.

Un élégant volume in-8 écu. . . . . 7 fr. 50

II. — NAVIGATION DE VASQUE DE GAMME, chef de l'armée du roi de Portugal en l'an 1497, écrite par un gentilhomme florentin qui se trouva de retour à Lisbonne avec ladite armée.

Publiée par M. Charles SCHEFFER, de l'Institut.

Un élégant volume in-8 écu. . . . . 7 fr. 50

III. — CENTENAIRE DE MARCO POLO. Conférence, suivie d'une Bibliographie complète.

Par Henri CORDIER.

Un élégant volume in-8 écu, avec 3 planches. . . . . 7 fr. 50

---

GRANDE BIBLIOTHÈQUE DE GÉOGRAPHIE HISTORIQUE  
XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> ET XVIII<sup>e</sup> SIÈCLES

---

VILLEGAGNON, ROY D'AMÉRIQUE (1510-1572)

UN HOMME DE MER AU XVI<sup>e</sup> SIÈCLE

Par Arthur HEULHARD.

Un beau volume in-4 raisin, avec cartes, figures et planches.

Exemplaire sur papier vélin. . . . . 40 fr.

Le même, avec les miniatures de LE TESTU coloriées. . . . . 60 fr.

Exemplaire de grand luxe, sur papier vergé de Hollande, avec les miniatures coloriées. . . . . 100 fr.

---

Chartres. — Imprimerie DURAND, rue Fulbert.

## BRASILIANA DIGITAL

### ORIENTAÇÕES PARA O USO

Esta é uma cópia digital de um documento (ou parte dele) que pertence a um dos acervos que participam do projeto BRASILIANA USP. Trata-se de uma referência, a mais fiel possível, a um documento original. Neste sentido, procuramos manter a integridade e a autenticidade da fonte, não realizando alterações no ambiente digital - com exceção de ajustes de cor, contraste e definição.

**1. Você apenas deve utilizar esta obra para fins não comerciais.** Os livros, textos e imagens que publicamos na Brasiliiana Digital são todos de domínio público, no entanto, é proibido o uso comercial das nossas imagens.

**2. Atribuição.** Quando utilizar este documento em outro contexto, você deve dar crédito ao autor (ou autores), à Brasiliiana Digital e ao acervo original, da forma como aparece na ficha catalográfica (metadados) do repositório digital. Pedimos que você não republique este conteúdo na rede mundial de computadores (internet) sem a nossa expressa autorização.

**3. Direitos do autor.** No Brasil, os direitos do autor são regulados pela Lei n.º 9.610, de 19 de Fevereiro de 1998. Os direitos do autor estão também respaldados na Convenção de Berna, de 1971. Sabemos das dificuldades existentes para a verificação se um obra realmente encontra-se em domínio público. Neste sentido, se você acreditar que algum documento publicado na Brasiliiana Digital esteja violando direitos autorais de tradução, versão, exibição, reprodução ou quaisquer outros, solicitamos que nos informe imediatamente ([brasiliiana@usp.br](mailto:brasiliiana@usp.br)).